

Arthur Conan Doyle
1859-1930

LA VALLÉE DE LA PEUR

(septembre 1914 – mai 1915)



Table des matières

I. La Tragédie de Birlstone 3

CHAPITRE I L'avertissement 3

CHAPITRE II M. Sherlock Holmes discourt 17

CHAPITRE III La Tragédie de Birlstone 29

CHAPITRE IV Obscurité 41

CHAPITRE V Les personnages du drame 58

CHAPITRE VI Une lueur naissante 76

CHAPITRE VII La solution 92

II. Les Éclaireurs 114

CHAPITRE I L'homme 114

CHAPITRE II Le chef de corps 127

CHAPITRE III La loge 341 à Vermissa 153

CHAPITRE IV La vallée de la peur 176

CHAPITRE V L'heure la plus sombre 190

CHAPITRE VI Danger 206

CHAPITRE VII Le panneau de Birdy Edwards 221

EPILOGUE 233

Toutes les aventures de Sherlock Holmes 238

À propos de cette édition électronique 241

I. La Tragédie de Birlstone

CHAPITRE I
L'avertissement

– J'incline à penser… commençai-je.

– Et moi donc ! coupa brutalement Sherlock Holmes.

J'ai beau me compter parmi les mortels les plus indulgents de la terre, le sens ironique de cette interruption me fut désagréable.

– Réellement, Holmes, déclarai-je sévèrement, vous êtes parfois un peu agaçant !

Il était bien trop absorbé par ses propres réflexions pour honorer mon reproche d'une réplique. Il n'avait pas touché à son petit déjeuner. Appuyé d'une main sur la table, il contemplait la feuille de papier qu'il venait de retirer de son enveloppe. Ensuite il prit l'enveloppe, l'exposa à la lumière et se mit à en étudier très attentivement l'extérieur et la patte.

– C'est l'écriture de Porlock, dit-il songeur. Je suis à peu près sûr que c'est l'écriture de Porlock bien que je ne l'aie pas vue plus de deux fois. L'e grec, avec l'enjolivure en haut, est caractéristique. Mais si Porlock m'envoie un message, celui-ci doit être extrêmement important.

Ma contrariété céda devant la curiosité.

– Qui est donc ce Porlock ? lui demandai-je.

– Porlock, Watson, est un pseudonyme, un simple symbole d'identification. Derrière ce nom de plume se dissimule un être fuyant et roublard. Dans une lettre précédente, il m'a carrément informé qu'il ne s'appelait pas Porlock, et il m'a mis au défi de le démasquer. Porlock m'intéresse beaucoup. Non pour sa

personnalité, mais pour le grand homme avec qui il se trouve en contact. Transposez, Watson : c'est le poisson pilote qui mène au requin, le chacal qui précède le lion. Un minus associé à un géant. Et ce géant, Watson, n'est pas seulement formidable, mais sinistre. Sinistre au plus haut point. Voilà pourquoi je m'occupe de lui. Vous m’avez entendu parler du professeur Moriarty ?

– Le célèbre criminel scientifique, qui est aussi connu des chevaliers d'industrie…

– Vous allez me faire rougir, Watson ! murmura Holmes d'un ton désapprobateur.

– J'allais dire : « Qu'il est inconnu du grand public. »

– Touché ! Nettement touché ! s'écria Holmes. Vous développez en ce moment une certaine veine d'humeur finaude, Watson, contre laquelle il faut que j'apprenne à me garder. Mais en traitant Moriarty de criminel, vous le diffamez aux yeux de la loi ; et voilà le miraculeux ! Le plus grand intrigant de tous les temps, l'organisateur de tout le mal qui se trame et s'accomplit, l'esprit qui contrôle les bas-fonds de la société (un esprit qui aurait pu façonner à son gré la destinée des nations), tel est l'homme. Mais il plane si haut au-dessus des soupçons, voire de la critique, il déploie tant de talents dans ses manigances et il sait si bien s'effacer que, pour les mots que vous avez dits, il pourrait vous traîner devant le tribunal et en sortir avec votre pension en guise de dommages-intérêts. N'est-il pas l'auteur renommé de *La Dynamique d'un Astéroïde*, livre qui atteint aux cimes de la pure mathématique et dont on assure qu'il échappe à toute réfutation ? Un médecin mal embouché et un professeur calomnié, voilà comment la justice vous départagerait. C'est un génie, Watson ! Mais si des malfaiteurs moins importants m'en laissent le temps, notre heure sonnera bientôt.

– Puissé-je être là ! m'exclamai-je avec ferveur. Mais vous me parliez de ce Porlock.

– Ah ! oui. Ce soi-disant Porlock est un maillon dans la chaîne, non loin de l'attache centrale. Maillon qui, entre nous, n'est pas très solide. Jusqu'à présent, Porlock me paraît être la seule défectuosité de la chaîne.

– Mais la résistance de la chaîne est fonction de son maillon le plus faible !

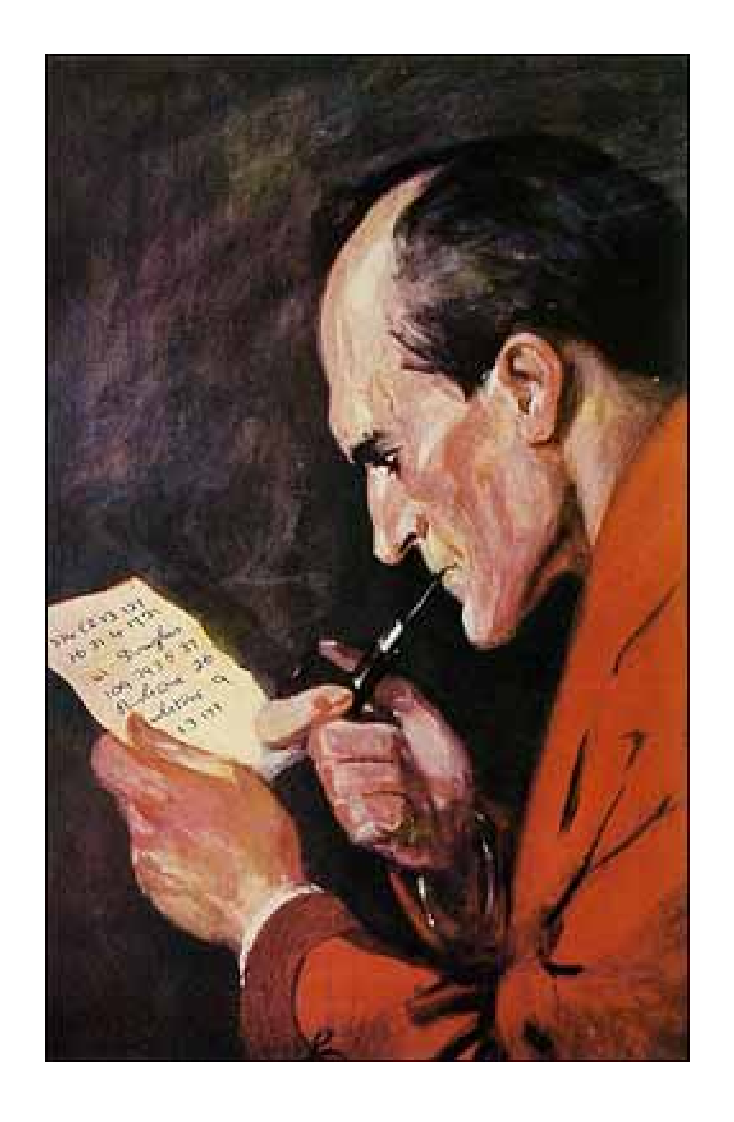
– Exactement, mon cher Watson. D'où l'importance considérable que j'attache à Porlock. Poussé par des aspirations rudimentaires vers le bien, encouragé par le stimulant judicieux d'un billet de dix livres que je lui envoie de temps en temps par des moyens détournés, il m'a deux ou trois fois fourni un renseignement valable, de cette valeur qui permet d'anticiper et d'empêcher le crime au lieu de le venger. Je suis sûr que si nous avions son code, nous découvririons que son message est de cette nature-là.

Holmes étala le papier sur son assiette. Je me levai et, passant ma tête par-dessus son épaule, examinai la curieuse inscription que voici :

543 C2 13 127 36 31 4 17 21 41

DOUGLAS 109 203 5 37 BIRLSTONE

26 BIRLSTONE 9 47 17 1



– Qu'en pensez-vous, Holmes ?

– C’est évidemment un moyen pour me faire parvenir un renseignement.

– Mais à quoi bon un message chiffré si vous n'avez pas le code

– Dans ce cas précis, le message ne me sert à rien du tout.

– Pourquoi dites-vous « dans ce cas précis » ?

– Parce qu'il y a beaucoup de messages chiffrés que je pourrais lire aussi facilement que je lis dans les annonces personnelles. Ce genre de devinettes amuse l'intelligence sans la

fatiguer. Mais ici … je me trouve en face de quelque chose de différent. Il s'agit clairement d'une référence à des mots d'une page d'un certain livre. Tant que je ne saurai pas quel est ce livre et quelle est cette page, je ne pourrai rien en tirer.

– Mais pourquoi « Douglas » et « Birlstone » ?

– De toute évidence, parce que ces mots ne se trouvaient pas dans la page en question.

– Alors pourquoi n'a-t-il pas précisé le titre du livre ?

– Votre perspicacité naturelle, mon cher Watson, ainsi que cette astuce innée qui fait les délices de vos amis, vous interdirait sûrement d'inclure le code et le message dans la même enveloppe : si votre pli se trompait de destinataire, vous seriez perdu. Selon la méthode de Porlock, il faudrait que le message et le code se trompent tous deux de destinataire, ce qui serait une coïncidence surprenante. Le deuxième courrier ne va pas tarder : je serais bien surpris s'il ne nous apportait pas une lettre d'explication ou, plus vraisemblablement, le volume auquel se réfèrent ces chiffres.

Les prévisions de Holmes se révélèrent exactes : quelques minutes plus tard, Billy, le chasseur, vint nous présenter la lettre que nous attendions.

– La même écriture ! observa Holmes en décachetant l'enveloppe. Et cette fois signée ! ajouta-t-il d'une voix triomphante en dépliant la feuille de papier. Allons, nous avançons, Watson !…

Mais quand il lut les lignes qu'elle contenait, son front se plissa.

– ... Mon Dieu, voilà qui est très décevant ! Je crains, Watson, que tous nos espoirs ne soient déçus. Pourvu que Porlock ne s'en tire pas trop mal...

Il me lut la lettre à haute voix.

« Cher Monsieur Holmes,

Je ne me risque pas davantage dans cette affaire. Elle est trop dangereuse. Il me soupçonne. Je devine qu'il me soupçonne. Il est venu me voir tout à fait à l'improviste, alors que j'avais déjà écrit cette enveloppe avec l'intention de vous faire parvenir la clé du chiffre. J'ai pu la dissimuler. S'il l'avait vue, ça aurait bardé ! Mais j'ai lu dans ses yeux qu'il me soupçonnait. Je vous prie de brûler le message chiffré, qui maintenant ne peut plus vous être d'aucune utilité.

Fred Porlock. »

Holmes s'assit. Pendant quelques instants il, tortilla la lettre entre ses doigts. Les sourcils froncés, il regardait le feu.

– ... Après tout, dit-il enfin, c'est peut-être sa conscience coupable qui l'a affolé. Se sachant un traître, il s'est imaginé avoir lu l'accusation dans les yeux de l'autre.

– L'autre étant, je suppose, le professeur Moriarty ?

– Pas moins. Quand un membre de cette bande dit « il », on sait de qui il est question. Il n'y a qu'un seul « il » pour eux tous.

– Mais que peut-il faire ?

– Hum ! c'est une grosse question. Quand on possède l'un des premiers cerveaux de l'Europe et toutes les puissances des ténèbres à sa dévotion, les possibilités sont infinies. En tout cas,

l'ami Porlock a une peur bleue. Voulez-vous comparer l'écriture du billet avec celle de l'enveloppe qui a été rédigée, nous dit-il, avant cette visite de mauvais augure ? L'adresse a été écrite d'une main ferme. Le billet est presque illisible.

– Pourquoi l'a-t-il écrit ? Il n'avait qu'à tout laisser tomber.

– Il a eu peur que son silence subit ne m'incite à me livrer à une petite enquête et qu'elle ne lui attire des ennuis.

– Vous avez raison. Naturellement…

J'avais pris le message chiffré pour l'examiner avec soin.

– … Il est vexant de penser qu'un secret important figure sur ce bout de papier et qu'aucune puissance humaine n'est capable de l'élucider.

Sherlock Holmes repoussa le plateau de son petit déjeuner auquel il n'avait toujours pas touché, et il alluma la pipe puante qui accompagnait d'ordinaire ses plus profondes réflexions.

– Cela m'étonnerait ! fit-il en s'adossant dans son fauteuil et en levant les yeux au plafond. Peut-être certains détails ont-ils échappé à votre esprit machiavélique ? Considérons le problème sous l'angle de la raison pure. Cet homme se réfère à un livre. Voilà notre point de départ.

– Plutôt vague !

– Voyons en tout cas si nous ne pouvons pas le préciser. Depuis que je me concentre, le problème me paraît moins insoluble. Quelles indications possédons-nous relativement à ce livre ?

– Aucune.

– Allons, allons, Watson, vous êtes trop pessimiste ! Le message chiffré commence par 534, n'est-ce pas ? Admettons comme hypothèse de base que 534 soit la page d'un livre. Notre livre devient déjà un gros livre, ce qui est autant de gagné. Quelles autres indications possédons-nous quant à la nature de ce gros livre ? Le symbole suivant est C2. Que pensez-vous de C2, Watson ?

– Chapitre deuxième, sans doute.

– J'en doute, Watson. Vous conviendrez que la page étant indiquée, le numéro du chapitre n'a aucune importance. De plus, si la page 534 appartient au deuxième chapitre, la longueur du premier défierait toute imagination !

– Pas chapitre ! Colonne ! m'écriai-je.

– Bravo, Watson ! Vous faites des étincelles ce matin. Si ce n'est pas colonne, ma déception sera grande ! Vous voyez : nous pouvons déjà nous représenter un gros livre, imprimé sur deux colonnes qui sont chacune d'une longueur considérable puisque l'un des mots porte dans notre document le numéro 203. Avons-nous atteint les limites de ce que la raison peut nous offrir ?

– J'en ai peur.

– Vous êtes injuste envers vous-même ! Pressez un peu plus votre cervelle, mon cher Watson. Une nouvelle onde va s'émettre ... Si le volume de référence n'était pas d'un usage courant, il me l'aurait adressé. Or je lis qu'il avait l'intention, avant que ses projets eussent été chamboulés par « lui », de m'envoyer la clé du chiffre dans cette enveloppe. Il le dit noir sur blanc. Ce qui semblerait indiquer qu'il s'agit d'un livre que je dois pouvoir me procurer sans difficulté. D'un livre qu'il possède, et dont il pense que je le possède aussi. Donc, Watson, c'est un livre très courant.

– Ce que vous avancez est certainement plausible.

– Notre champ de recherches se limite par conséquent à un gros livre, imprimé sur deux colonnes et d'un usage courant.

– La Bible ! m'écriai-je victorieusement.

– Bien, Watson, bien ! Mais pas très, très bien, si j'ose dire. La Bible ne me paraît pas devoir être le livre de chevet de l'un des complices de Moriarty. En outre, il y a tant d'éditions de la Bible que mon correspondant ne serait pas sûr que nos deux exemplaires aient la même pagination. Non, il s'agit d'un livre standardisé. Porlock est certain que sa page 534 correspond exactement à ma page 534.

– Ce qui réduit le champ !

– En effet ! Là réside notre salut. Notre enquête s'oriente vers les livres standardisés que tout le monde possède chez soi.

– L'indicateur des chemins de fer !

– Explication, Watson, qui soulève des difficultés. Le vocabulaire de l'indicateur des chemins de fer est sec et concis. Les mots qui y figurent se prêteraient difficilement à la confection d'un message courant. Nous éliminons l'indicateur ! Le dictionnaire est, je crois, récusable pour la même raison. Que nous reste-t-il donc ?

– Un almanach.

– Excellent, Watson ! Je serais bien étonné si vous n'aviez pas tapé dans le mille. Un almanach ! Examinons le Whitaker's Almanac. Il est d'usage courant. Il a le nombre de pages requis. Il est imprimé sur deux colonnes. Quoique limité dans le

vocabulaire du début, il devient, si je me souviens bien, très éloquent sur la fin ...

Il s'empara du livre qui était sur son bureau.

– ... Voici la page 534, colonne 2. Je vois un grand morceau de littérature sur le commerce et les ressources des Indes anglaises. Inscrivez les mots, Watson. Le numéro 13 est « Mahratte ». Hum ! Ce début ne me dit rien qui vaille. Le numéro 127 est « gouvernement », ce qui au moins est sensé, mais n'a rien à voir avec nous et le professeur Moriarty. Maintenant, essayons encore. Que fait le Gouvernement mahratte ? Hélas ! Le mot suivant est « soie de porc ». Fini, mon bon Watson ! Nous avons perdu !...

Il avait pris le ton de la plaisanterie, mais une certaine déformation de ses sourcils broussailleux révélait son amertume et son irritation. Découragé, je m'assis auprès du feu. Le silence prolongé qui suivit fut brusquement interrompu par une exclamation de Holmes. Il se précipita vers l'armoire, d'où il exhuma un deuxième gros volume à couverture jaune.



– ... Nous voilà punis, Watson, pour être trop à la page ! s'écria t-il. Nous nous tenons en avance sur notre époque : il faut en payer le prix. Comme nous sommes le 7 janvier, nous avons tout, naturellement compulsé le nouvel almanach. Mais il est plus que probable que Porlock a pris son message dans celui de l'année dernière ; et il nous l'aurait d'ailleurs précisé s'il avait écrit sa lettre d'explications. Voyons ce que nous réserve la page 534. Numéro 13 : « Un. » Ah ! voilà qui est plus prometteur ! Le numéro 127 est « danger »...

Les yeux de Holmes brillaient de surexcitation ; ses doigts fins et nerveux se crispaient pendant qu'il comptait les mots.

– ... Ah ! Capital, Watson ! « Un danger ... » Écrivez, Watson ! Écrivez : « Un... danger... imminent... menace... très... vraisemblablement... le... nommé... » Ici, nous avons « Douglas ». « Riche... provincial... demeurant... à... Birlstone... House...

Birlstone… Certitude… danger… pressant. » Là, Watson ! Que pensez-vous de la raison pure ? Si l'épicier vendait quelque chose qui ressemblât à une couronne de lauriers, j'enverrais Billy me l'acheter.

Je relus l'étrange message que j'avais griffonné sur une feuille de papier pendant que Holmes le déchiffrait.

– Quelle façon compliquée de s'exprimer ! soupirai-je.

– Au contraire, dit Holmes, Porlock a opéré d'une manière remarquable ! Si vous cherchez sur une seule colonne les mots destinés à exprimer votre pensée, il vous sera bien difficile de les trouver à peu près tous : vous serez obligé de laisser la bride à l'initiative de votre correspondant. Ici, au contraire, la teneur est parfaitement claire. Une diablerie se trame contre un certain Douglas, qui est sans doute un riche propriétaire de province. Porlock est sûr (il a mis « certitude » parce qu'il n'a pas trouvé « sûr » dans sa colonne) que le danger est pressant. Voilà notre résultat, et nous nous sommes livrés à un véritable petit chef-d'œuvre d'analyse.

Holmes arborait la joie impersonnelle du véritable artiste devant sa meilleure réussite. Il l'éprouvait toujours, même quand il se lamentait sur la médiocrité du travail qui lui était imposé. Il avait encore le sourire aux lèvres quand Billy ouvrit la porte pour introduire l'inspecteur MacDonald de Scotland Yard.

Cela se passait dans les années quatre-vingt-dix : à cette époque, Alec MacDonald n'avait pas acquis la réputation nationale dont il peut se glorifier aujourd'hui. Il n'était qu'un jeune détective officiel plein d'allant qui s'était déjà distingué dans plusieurs affaires. Sa grande charpente osseuse en disait long sur sa force physique exceptionnelle, son crâne développé, ses yeux brillants et profondément enfoncés dans leurs orbites attestaient aussi l'intelligence aiguë qui pétillait derrière ses sourcils touffus. C'était un garçon taciturne, précis, d'un naturel

austère. A deux reprises, Holmes l'avait aidé à réussir en n'acceptant comme récompense que le plaisir intellectuel d'avoir résolu un petit problème, ce qui expliquait le respect et l'affection que vouait l'Écossais à son collègue amateur ; il consultait Holmes chaque fois qu'il se trouvait en difficulté. La médiocrité n'admet rien de supérieur à elle-même, mais le talent reconnaît instantanément le génie. MacDonald disposait d'un talent professionnel suffisant pour n'éprouver aucune humiliation à quêter l'assistance d'un détective dont les dons et l'expérience étaient incomparables. Holmes n'avait pas l'amitié facile, mais le grand Écossais lui plaisait.

– Vous êtes un oiseau matinal, monsieur Mac ! lui dit-il. Je vous souhaite bonne chance pour vos vermisseaux. Mais je crains que votre visite à pareille heure n'indique un mauvais coup quelque part.

– Si vous aviez dit : « J'espère », au lieu de : « Je crains », vous auriez sans doute été plus proche de la vérité, n'est-ce pas, monsieur Holmes ? répondit l'inspecteur avec le sourire d'un psychologue. Non, je ne tiens pas à fumer. Merci. Il faut que je me remette bientôt en route, car les premières heures d'une affaire sont, vous le savez bien, les plus profitables. Mais… mais…

L'inspecteur s'arrêta tout à coup. Il avait vu le papier sur lequel j'avais transcrit le message énigmatique. Et il le contemplait stupéfait.

– Douglas ! balbutia-t-il. Birlstone ! Que veut dire cela, monsieur Holmes ? C'est de la pure sorcellerie ! Au nom de tous les miracles, d'où, tenez-vous ces noms ?

– C'est un message en code que le docteur Watson et moi avons eu l'occasion de déchiffrer. Mais qu'est-ce qui vous trouble, à propos de ces noms ?

L'inspecteur nous dévisagea successivement avec ahurissement.

– Simplement ceci, monsieur Holmes, répondit-il. Un M. Douglas, de Birlstone Manor House, a été affreusement assassiné ce matin.

CHAPITRE II
M. Sherlock Holmes discourt

C'était pour ce genre d'instants dramatiques que mon ami existait. Il serait excessif de dire qu'une information aussi extraordinaire le bouleversa ou même l'émut. Absolument dépourvu de cruauté, il s'était néanmoins endurci à force de vivre dans le sensationnel. Mais si ses émotions étaient émoussées, son intelligence n'en avait pas moins conservé son agilité exceptionnelle. Sur son visage, je ne lus rien de l'horreur qui me secouait : j'y découvris plutôt l'expression calme et intéressée du chimiste qui voit, d'une solution saturée à l'excès, les cristaux tomber en place.

– Remarquable ! fit-il. Remarquable !

– Vous ne paraissez pas surpris.

– Intéressé ? Oui, monsieur Mac ! Surpris ? Pas beaucoup. Pourquoi serais-je surpris ? Je reçois une communication anonyme provenant d'un quartier que je connais et m'avertissant qu'un danger menace une certaine personne. Dans l'heure qui suit, j'apprends que ce danger s'est matérialisé et que la personne est morte. Je suis donc intéressé, comme vous le voyez, mais je ne suis pas surpris.

En quelques mots, il expliqua à l'inspecteur les faits concernant la lettre et le code. MacDonald s'assit, cala son menton sur ses mains, et ses yeux ne furent plus que deux fentes jaunes.

– Je me préparais à descendre ce matin à Birlstone, dit-il. J'étais passé ici pour vous demander si vous aimeriez m'accompagner. Mais après ce que vous m'avez dit, je me demande si nous ne ferions pas un meilleur travail dans Londres même.

– Je ne le pense pas, fit Holmes.

– Voyons, monsieur Holmes ! s'écria l'inspecteur. Demain ou après-demain, les journaux seront pleins du mystère de Birlstone ; mais où est le mystère puisque dans Londres il se trouve quelqu'un qui a prédit le crime avant qu'il soit commis ? Mettons la main au collet de ce prophète et le reste suivra.

– Sans doute, monsieur Mac. Mais comment envisagez-vous de mettre la main au collet du soi-disant Porlock ?

MacDonald retourna la lettre que Holmes lui avait remise.

– Postée à Camberwell. Ce qui ne nous avance pas beaucoup. Le nom, m'avez-vous déclaré, est usurpé. Évidemment, notre base de départ est mince ! Ne m'avez-vous pas dit que vous lui aviez envoyé de l'argent ?

– Deux fois.

– Par quel moyen ?

– Des billets de banque déposés au bureau de poste de Camberwell.

– Ne vous êtes-vous jamais soucié de voir la tête de celui qui venait les toucher ?

– Non.

L'inspecteur parut vaguement étonné et choqué.

– Pourquoi non ?

– Parce que je tiens toujours parole. Lorsqu'il m'écrivit la première fois, j'avais promis que je n'essaierais pas de le pister.

– Vous pensez qu'il y a quelqu'un derrière lui ?

– Je ne le pense pas ; je sais.

– Ce professeur dont vous m'avez parlé

– Exactement.

L'inspecteur MacDonald sourit, et il me lança un clin d'œil.

– Je ne vous cacherai pas, monsieur Holmes, qu'au Yard nous estimons que vous exagérez un tant soit peu à propos de ce professeur. J'ai procédé moi-même à quelques enquêtes sur son compte tout indique qu'il s'agit d'un homme très respectable, savant et plein de talents.

– Je suis heureux que vous ayez mentionné ses talents.

– Mon cher, on ne peut que s'incliner ! Après vous avoir entendu exprimer votre point de vue, je me suis arrangé pour le voir. J'ai eu avec lui un petit entretien sur les éclipses (du diable si je me rappelle comment la conversation en arriva là), mais avec une lanterne et un globe il m'a tout expliqué en une minute. Il m'a prêté un livre dont j'avoue volontiers qu'il était trop calé pour moi, bien que j'aie reçu une bonne instruction à Aberdeen. Il aurait fait un grand ministre avec son visage glabre, ses cheveux gris et son langage un peu solennel. Quand il m'a pris par l'épaule au moment où nous nous sommes séparés, on aurait dit un père bénissant son fils partant pour le monde froid et cruel.

Holmes émit un petit rire et se frotta les mains.

– Merveilleux ! fit-il. Dites-moi, ami MacDonald, cet entretien agréable et touchant avait lieu, je suppose, dans le bureau du professeur ?

– En effet.

– Une belle pièce, n'est-ce pas ?

– Très belle. Oui, très jolie ma foi, monsieur Holmes.

– Vous étiez assis en face de sa table ?

– Oui.

– Le soleil dans vos yeux, et son visage à lui dans l'ombre ?

– C'était le soir ; mais je me rappelle que la lampe était tournée de mon côté.

– Naturellement. Avez-vous observé un tableau au-dessus de la tête du professeur ?

– Je ne néglige pas grand-chose, monsieur Holmes. Je tiens peut-être cette habitude de vos leçons... Oui, j'ai vu le tableau : une jeune femme avec la tête sur les mains et qui vous regarde de biais.

– Le tableau est un Greuze...

L'inspecteur s'efforça de sembler intéressé.

– Jean-Baptiste Greuze, reprit Holmes enjoignant les extrémités de ses doigts et en s'adossant sur sa chaise, est un peintre français dont la carrière se situe entre 1750 et 1800. La critique moderne a dans son ensemble ratifié le jugement flatteur formé sur lui, par ses contemporains.

Les yeux de l'inspecteur se relâchèrent.

– Ne ferions-nous pas mieux… commença-t-il.

– Tout ce que je vous dis, interrompit Holmes, a un rapport vital et direct avec ce que vous avez appelé le mystère de Birlstone. En fait, nous sommes au centre du mystère.

MacDonald ébaucha un sourire sans chaleur et me lança un regard de détresse.

– Vous pensez un tout petit peu trop vite pour moi, monsieur Holmes. Vous sautez un ou deux pas et je ne peux combler mon handicap. Comment diable y a-t-il une relation entre ce peintre du siècle précédent et l'affaire de Birlstone ?

– Un détective doit tout connaître, observa Holmes. Le fait banal qu'en 1865 un tableau de Greuze intitulé *La Jeune Fille à l'agneau* n'est pas allé chercher moins de quatre mille livres à la vente Portalis peut faire démarrer tout un train de réflexions dans votre matière grise.

Fut-ce le démarrage ? L'inspecteur se gratta la tête.

– … Puis-je vous rappeler, poursuivit Holmes, que le traitement du professeur Moriarty est facilement vérifiable puisqu'il figure sur les barèmes. Il est de sept cents livres par an.

– Alors, comment a-t-il pu acheter ?…

– Voilà. Comment a-t-il pu ?

– Hé ! c'est passionnant ! fit l'inspecteur, dont le train roulait à présent à vive allure. J'adore vous entendre bavarder, monsieur Holmes. C'est merveilleux.

Holmes sourit. Il aimait bien l'admiration naïve.

– Que s'est-il passé à Birlstone ? s'enquit-il.

– Nous avons le temps, dit l'inspecteur en regardant sa montre. Un fiacre m'attend à la porte, et il faut vingt minutes pour arriver à victoria. Mais au sujet de ce tableau ... je croyais que vous m'aviez affirmé, monsieur Holmes, n'avoir jamais rencontré le professeur Moriarty ?

– Je ne l'ai jamais rencontré.

– Alors, comment connaissez-vous son appartement ?

– Ah ! c'est une autre affaire ! Je suis allé trois fois chez lui. Deux fois je l'ai attendu sous des prétextes divers et je suis parti avant son retour... Une fois... Allons, j'ai quelque scrupule à me confesser à un détective officiel ! Bref, c'est cette fois-là que j'ai pris la liberté de parcourir ses papiers, avec un résultat tout à fait imprévu.

– Vous avez trouvé quelque chose de compromettant ?

– Absolument rien. Voilà ce qui m'a déconcerté. Mais vous voyez l'importance du détail du tableau. Il implique que le professeur est très riche. Comment a-t-il acquis sa fortune ? Il n'est pas marié. Son frère cadet est chef de gare dans l'Ouest. Sa chaire lui rapporte sept cents livres par an. Et il possède un Greuze.

– Alors ?

– Alors la déduction me paraît simple.

– Vous inférez qu'il a de gros revenus et qu'il se les procure d'une manière illégale ?

– Exactement. Cette opinion, bien sûr, ne se base pas que sur le Greuze. Je dispose de douzaines de fils ténus qui me conduisent tous plus ou moins vers le centre de la toile où se tapit cette bête venimeuse et immobile. J'ai mentionné le Greuze uniquement parce qu'il situait l'affaire dans les limites de votre champ visuel.

– Eh bien ! monsieur Holmes, je conviens que ce que vous dites est intéressant. C'est plus qu'intéressant : tout simplement captivant. Mais si vous le pouvez, creusons donc encore un peu. Est-ce par des escroqueries, de la fausse monnaie, des cambriolages qu'il se fait de l'argent ?

– Avez-vous jamais lu quelque chose sur Jonathan Wild ?

– Ce nom me dit quelque chose. Ne serait-ce pas un personnage de roman ? Je ne fais pas collection de romans policiers, vous savez ! Les détectives accomplissent toujours des merveilles mais ils ne vous expliquent jamais comment ils réussissent.

– Jonathan Wild n'était pas un détective, ni un héros de roman. C'était un maître criminel. Il vivait au siècle dernier, vers 1750.

– Alors il ne me servirait à rien. Je suis un homme pratique.

– Monsieur Mac, la chose la plus pratique que vous pourriez faire dans votre vie serait de vous enfermer pendant trois mois et de lire douze heures par jour les annales du crime. Tout se répète, même le professeur Moriarty. Jonathan Wild était la force secrète des criminels de Londres, à qui il avait vendu son cerveau et ses dons d'organisateur moyennant une commission de 15 %. La vieille roue tourne ; le même rayon reparaît. Tout a déjà été fait, tout sera encore fait. Je vous raconterai deux ou trois choses sur Moriarty qui vous amuseront peut-être.

– Je suis toutes oreilles.

– Il se trouve que je sais qui est le premier maillon dans sa chaîne. Une chaîne avec ce Napoléon du mal à une extrémité et à l'autre une centaine de boxeurs ruinés, de pickpockets, de maîtres chanteurs, de tricheurs ; entre les deux extrémités, toutes les variétés du crime. Son chef d'état-major est le colonel Sebastian Moran, aussi haut placé socialement, aussi bien gardé et aussi intouchable aux yeux de la loi. Combien le paie-t-il, à votre avis ?

– J'aimerais le savoir.

– Six mille livres par an C'est ce qui s'appelle payer le cerveau, selon un principe cher aux Américains. J'ai appris par hasard ce détail. Le colonel Moran gagne plus que le premier ministre. Voilà qui vous donne une idée des gains de Moriarty et de l'échelle sur laquelle il travaille. Un autre point. Je me suis occupé de pister récemment quelques chèques de Moriarty : uniquement des chèques innocents, ceux avec lesquels il paie son train de maison. Ils étaient tirés sur six banques différentes. Ce détail ne vous impressionne-t-il point ?

– Il est curieux, sans aucun doute. Mais qu'en déduisez-vous ?

– Qu'il ne désire pas qu'on bavarde sur sa fortune. Nul ne doit savoir ce qu'il possède. Je suis à peu près certain qu'il a une vingtaine de comptes en banque, et que le gros de sa fortune est à l'étranger, soit au Crédit Lyonnais, soit à la Deutsche Bank. Si vous avez quelques mois à perdre, je vous recommande l'étude du professeur Moriarty.

L'inspecteur MacDonald sombra dans une méditation d'où le tira bientôt son intelligence écossaise pratique.

– Pour l'instant, il peut continuer ! fit-il. Vous nous avez entraînés diablement loin avec vos anecdotes, monsieur Holmes.

Ce que je retiens surtout, c'est votre conviction qu'il existe un rapport entre le professeur et le crime. Et le fait que vous avez reçu un avertissement de ce Porlock. Ne pourrions-nous aller pratiquement plus loin ?

– Nous pouvons nous former une idée quant aux mobiles du crime. Vous nous avez dit que ce crime était inexplicable, ou du moins inexpliqué jusqu'à présent. Si nous supposons qu'il a pour origine celle que nous soupçonnons, deux mobiles différents sont à envisager. Tout d'abord, sachez que Moriarty régente son monde avec une verge de fer. Il impose une discipline terrible. Son code pénal ne comporte qu'un châtiment : la mort. Nous pouvons donc supposer que la victime, Douglas (ce Douglas dont le destin immanent était connu de l'un des subordonnés de l'archi-criminel), avait trahi le chef. Son châtiment a suivi, et la publicité faite autour de sa mort insufflera une peur salutaire à toute la bande.

– C'est une suggestion, monsieur Holmes.

– L'autre est que le crime a été monté par Moriarty à titre d'affaire courante. Y a-t-il eu vol ?

– Je ne l'ai pas entendu dire.

– S'il y avait eu vol, cela irait à l'encontre de ma première hypothèse et serait en faveur de la seconde. Moriarty peut avoir été poussé à ce crime par une promesse de partage de butin, ou il peut avoir été payé pour l'organiser. Les deux éventualités sont possibles. Mais en tout cas, et même en admettant qu'il y ait une troisième explication, c'est à Birlstone que nous devons chercher la solution. Je connais trop bien notre homme pour penser qu'il ait laissé ici quelque chose pouvant nous conduire sur sa trace.

– Allons donc à Birlstone ! s'écria MacDonald en sautant de sa chaise. Ma parole ! Il est plus tard que je ne le croyais. Je puis

vous accorder, messieurs, cinq minutes pour vos préparatifs, mais pas une seconde de plus.

– C'est amplement suffisant pour nous deux, déclara Holmes en troquant sa robe de chambre contre son veston. Pendant le voyage, monsieur Mac, je vous prierai d'avoir la bonté de me dire tout ce que vous savez.

Ce « tout » se révéla peu de choses ; assez pourtant pour éveiller l'intérêt de l'expert. En écoutant les détails menus mais remarquables que lui communiqua MacDonald, il se frotta les mains et ses joues prirent un peu de couleur. Nous venions de vivre quelques semaines particulièrement stériles. Nous nous trouvions enfin devant un mystère digne de ses qualités exceptionnelles. Dans l'inaction, Holmes sentait son cerveau se rouiller.



Par contre ses yeux brillaient et tout son visage s'éclairait d'une flamme intérieure quand le travail l'appelait. Penché en avant dans le fiacre, il prêta une oreille attentive au résumé que lui fit MacDonald du problème qui l'attendait dans le Sussex. L'inspecteur ne tenait ses renseignements, comme il nous l'expliqua, que d'un compte rendu hâtif venu par le premier train du matin. Le fonctionnaire local de la police, White Mason, était l'un de ses amis personnels : voilà pourquoi il avait été prévenu beaucoup plus rapidement que ne l'est généralement Scotland Yard quand des provinciaux réclament son concours.

« *Cher inspecteur MacDonald, était-il écrit sur la lettre qu'il nous lut, une réquisition officielle destinée à vos services se trouve dans une enveloppe à part. Ceci est pour vous seul. Télégraphiez-moi l'heure du train que vous prendrez ce matin pour Birlstone, et j'irai à votre rencontre ou je vous ferai accueillir si je suis trop occupé. Il s'agit d'un problème qui va nous donner du fil à retordre. Ne perdez pas une minute pour venir. Si vous pouvez vous faire accompagner de M. Holmes, n'hésitez pas, car il trouvera une affaire selon ses goûts. On croirait que tout a été monté pour un effet de théâtre s'il n'y avait un cadavre au milieu de la scène. Ma parole, c'est bien compliqué !* »

– Votre ami me semble assez caustique, observa Holmes.

– En effet, monsieur, White Mason est plein d'allant.

– Bon. Avez-vous quelque chose d'autre ?

– Non. Il nous communiquera tous les détails dès notre arrivée.

– Alors, comment avez-vous su que M. Douglas avait été affreusement assassiné ?

– C'était dans le rapport officiel. Sauf le mot « affreusement » qui ne fait pas partie du vocabulaire officiel. Le rapport citait le nom de John Douglas, et mentionnait qu'il avait été tué par une balle de fusil de chasse en pleine tête. Il indiquait également l'heure de l'alerte ; un peu avant minuit la nuit dernière. Il ajoutait qu'il s'agissait indubitablement d'un assassinat, mais qu'aucune arrestation n'avait été opérée, et que l'affaire présentait quelques aspects troublants et extraordinaires. Voilà tout ce que nous possédons pour l'instant, monsieur Holmes.

– Hé bien ! avec votre permission, monsieur Mac, nous en resterons là ! La tentation de former des théories prématurées sur des informations insuffisantes est la maladie de notre profession. Pour le moment, je ne vois que deux certitudes : un grand cerveau à Londres et un cadavre dans le Sussex. Il nous reste à découvrir la chaîne qui les relie.

CHAPITRE III
La Tragédie de Birlstone

Et maintenant, je demande la permission de me retirer quelque temps de la scène pour décrire les événements tels qu'ils se déroulèrent avant notre arrivée, à la lumière des renseignements que nous recueillîmes sur place. Ainsi le lecteur pourra-t-il se faire une idée des personnages du drame et du cadre dans lequel ils évoluèrent.

Le village de Birlstone est une petite et très ancienne agglomération de maisonnettes à moitié en bois, sur la lisière nord du comté du Sussex. Pendant plusieurs siècles, il n'avait pas changé d'aspect ; mais ces dernières années, son pittoresque attira des résidents aisés dont les villas surgirent d'entre les bois environnants. Ces bois, dit-on dans le pays, seraient la bordure extrême de la grande forêt du Weald qui va s'amincissant jusqu'au pied des dunes crayeuses de la côte. Un certain nombre de petits magasins se sont ouverts pour subvenir aux besoins d'une population sans cesse croissante : il se pourrait donc que Birlstone devînt un jour une ville moderne. C'est en tout cas le chef-lieu d'une vaste région, puisque Tunbridge Wells, le centre le plus proche, se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'est, dans le Kent.

A huit cents mètres de l'agglomération, l'ancien manoir de Birlstone se dresse dans un vieux parc réputé pour ses grands hêtres. Une partie de ce vénérable bâtiment remonte au temps de la première croisade, quand Hugo de Capus édifia une place forte au centre du domaine qui lui avait été accordé par le roi Rouge. Un incendie la détruisit en 1543 ; quelques-unes de ses pierres d'angle noircies par la fumée furent utilisées lorsque, au temps des Jacques, une maison de campagne en brique s'éleva sur les ruines du château féodal. Le manoir, avec ses nombreux pignons et ses petites fenêtres à carreaux en losange, ressemble encore beaucoup à ce qu'en avait fait son architecte au début du XVIIe siècle. Des deux douves qui avaient autrefois protégé les anciens propriétaires, celle de l'extérieur avait été asséchée et confinée au

rôle moins stratégique de jardin potager, mais celle de l'intérieur avait subsisté : elle avait bien douze mètres de large tout autour de la maison, mais sa profondeur n'excédait pas un mètre. Un petit cours d'eau l'alimentait et poursuivait au-delà son vagabondage, si bien que cette nappe liquide, pourtant bourbeuse, n'était jamais malsaine comme l'eau d'un fossé. Les fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvraient à une trentaine de centimètres au-dessus de sa surface. L'unique accès au manoir était un pont-levis, dont les chaînes et le treuil avaient longtemps été rouillés et démolis. Les châtelains actuels avaient pris cependant la décision caractéristique de le faire réparer : il était levé chaque soir, baissé chaque matin. Cette restauration d'une coutume féodale faisait du manoir, la nuit, une île : métamorphose qui eut un rapport très direct avec le mystère qui passionna l'opinion anglaise.

La maison n'avait pas été habitée depuis quelques années et elle menaçait ruine quand les Douglas en prirent possession. Cette famille se limitait à deux personnes : John Douglas et sa femme. Douglas était un homme remarquable, tant par le caractère que par la personnalité. Il pouvait être âgé de cinquante ans. Il avait une forte mâchoire, des traits rudes, une moustache poivre et sel, des yeux gris particulièrement vifs, une charpente robuste et un air viril. Il était bon et enjoué avec tout le monde, plutôt désinvolte de manières, et il donnait l'impression qu'il avait jusque-là vécu dans des couches sociales nettement inférieures à la société du comté. Accueilli avec une curiosité nuancée de réserve par ses voisins plus cultivés, il s'était néanmoins forgé une grande popularité parmi les villageois : il souscrivait généreusement à toutes les manifestations locales, il s'occupait des concerts et, comme il était doué d'une excellente voix de ténor, il était toujours disposé à rendre service avec une bonne chanson. Il semblait avoir beaucoup d'argent ; on disait qu'il l'avait gagné dans les mines d'or de Californie ; en tout cas, il suffisait de l'entendre parler pour être sûr qu'il avait passé une partie de sa vie en Amérique. La bonne impression produite par ses largesses et ses mœurs démocratiques s'accrut encore lorsqu'il affirma sa parfaite indifférence au danger. Bien qu'il fût un

détestable cavalier, il s'engageait à chaque concours hippique et son entêtement lui valut quelques chutes stupéfiantes. Quand le presbytère prit feu, il se distingua aussi par l'intrépidité qu'il déploya en rentrant dans le bâtiment pour sauver le mobilier alors que les pompiers locaux y avaient renoncé. Voilà comment, en cinq ans, John Douglas du manoir s'était taillé une grande réputation à Birlstone.

Sa femme était également appréciée par ses amies et connaissances ; il faut dire que ses relations étaient assez peu nombreuses, car la mode anglaise réprouvait les visites faites sans présentation en règle à des étrangers installés dans le pays. Mais leur petit nombre suffisait largement à une maîtresse de maison qui était naturellement réservée et qui consacrait beaucoup de temps, selon toute apparence, à son mari et à ses devoirs de châtelaine. On savait que cette dame anglaise de la bonne société avait fait à Londres la connaissance de M. Douglas, veuf à l'époque. Elle était très belle, grande, brune, mince, de vingt ans plus jeune que son mari ; cette différence d'âge ne paraissait troubler en rien leur entente. Leurs proches remarquèrent, toutefois, qu'entre eux la confiance n'était peut-être pas totale, car l'épouse se montrait toujours fort discrète sut le passé de son mari, comme si elle ne le connaissait qu'imparfaitement. Quelques observateurs notèrent également que Mme Douglas était parfois nerveuse et visiblement mal à l'aise chaque fois que son mari rentrait plus tard que prévu. Dans une campagne paisible où tous les cancans sont les bienvenus, ce point faible de la châtelaine avait fait l'objet de divers commentaires, qui rebondirent avec emphase quand les événements lui accordèrent une signification très spéciale.

Il y avait encore quelqu'un qui vivait au manoir, d'une manière intermittente il est vrai, mais dont la présence à l'époque de la tragédie suscita de nombreuses controverses dans le public. C'était Cecil James Barker, de Hales Lodge, Hampstead. La grande silhouette dégingandée de Cecil Barker était familière à tout le village de Birlstone, car il venait fréquemment au manoir, où il était toujours choyé. On disait qu'il était le seul témoin du

passé inconnu de M. Douglas que celui-ci eût admis dans sa nouvelle résidence. Barker était incontestablement Anglais, mais son langage prouvait qu'il avait d'abord connu Douglas en Amérique et qu'il avait vécu là-bas avec lui sur un pied d'intimité. Il semblait jouir d'une fortune considérable et il passait pour célibataire. Il était un peu plus jeune que Douglas : quarante-cinq ans au maximum ; il était grand, il se tenait droit, il avait le torse large, il ne portait ni barbe, ni favoris, ni moustache, il était épais et fort comme un boxeur professionnel, il avait des sourcils noirs et surtout une paire d'yeux noirs dominateurs qui pouvaient, même sans l'aide de ses poings, lui permettre de fendre une foule hostile. Il ne montait pas à cheval. Il ne chassait pas. Il passait ses journées à se promener autour du vieux village, la pipe à la bouche. A moins qu'il ne partageât une voiture avec son hôte, ou en son absence avec son hôtesse, pour parcourir la campagne. « Un gentleman insouciant et généreux », déclara Ames, le maître d'hôtel, qui ajouta : « Mais, ma parole, je n'aurais pas voulu le contredire ! » Il était cordial avec Douglas ; pas moins avec sa femme. Leur amitié sembla irriter plus d'une fois le mari ; en tout cas, les domestiques le prétendirent. Tel était le troisième personnage présent sur les lieux le jour de la catastrophe. Pour ce qui est des autres habitants du manoir, nous mentionnerons simplement l'alerte, respectable et digne Ames, ainsi que Mme Allen, fraîche et rondelette, qui secondait la maîtresse de maison dans certaines de ses tâches. Les six autres domestiques n'ont rien à voir dans les événements de la nuit du 6 janvier.

C'est à minuit moins le quart que l'alarme fut donnée au petit commissariat local, où le sergent Wilson, de la police du Sussex, était de service. M. Cecil Barker, surexcité, avait tapé de toutes ses forces à la porte et tiré furieusement sur la sonnette. Au manoir s'était déroulée une terrible tragédie : M. John Douglas avait été assassiné. Telle fut la substance de son message. Aussitôt après l'avoir transmis, il avait regagné en hâte le manoir. Le sergent de police était arrivé sur la scène du crime un peu après minuit : il avait alerté entre-temps les autorités du comté.

Le sergent avait trouvé le pont-levis baissé, les fenêtres éclairées, et toute la maison dans un état indescriptible de confusion et d'affolement. Les domestiques livides se serraient les uns contre les autres dans le vestibule, tandis que le maître d'hôtel, épouvanté, se tordait les mains sur le seuil. Seul Cecil Barker semblait maître de lui et de ses émotions. Dans le vestibule, il avait ouvert la porte la plus proche de l'entrée, et il avait invité le sergent à le suivre. Au même moment était arrivé le docteur Wood, médecin du village, homme vif et sérieux. Tous trois pénétrèrent ensemble dans la pièce du drame. Le maître d'hôtel les suivit et referma soigneusement la porte derrière lui afin que les bonnes ne vissent point l'affligeant spectacle.



La victime gisait sur le dos, membres étendus, au centre de son bureau. Il n'était vêtu que d'une robe de chambre rose qui recouvrait ses vêtements de nuit. Il avait aux pieds des pantoufles. Le médecin s'agenouilla auprès de lui et s'éclaira avec

la lampe posée sur la table. Un seul regard lui suffit pour déclarer que ses soins seraient inutiles. John Douglas avait été horriblement abîmé. Une arme bizarre était placée en diagonale sur sa poitrine : c'était un fusil de chasse dont le canon avait été scié à trente centimètres de la double gâchette. De toute évidence, le coup avait été tiré à bout portant. John Douglas avait reçu la décharge en pleine figure ; il avait la tête fracassée. Les deux gâchettes avaient été reliées par du fil de fer, afin de rendre la décharge simultanée plus destructrice.

Le policier se sentit débordé par la responsabilité énorme qui lui incombait si soudainement.

– Ne touchons à rien avant l'arrivée de mes supérieurs ! déclara-t-il d'une voix blanche en considérant, horrifié, la face affreusement mutilée de la victime.

– Rien n'a été touché jusqu'ici, affirma Cecil Barker. J'en réponds. Tout est dans l'état où je l'ai découvert moi-même.

– A quelle heure était-ce ?

Le sergent avait tiré son carnet.

– Juste à onze heures et demie. Je n'avais pas encore commencé à me déshabiller, et j'étais assis devant le feu dans ma chambre quand j'ai entendu la détonation. Elle n'était pas très forte. Elle semblait étouffée. Je me suis précipité en bas. Je suppose qu'il ne m'a pas fallu plus de trente secondes avant d'arriver ici.

– La porte était-elle ouverte ?

– Oui. Le pauvre Douglas était étendu tel que vous le voyez. La bougie de sa chambre brûlait sur la table. C'est moi qui ai allumé la lampe un peu plus tard.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Non. J'ai entendu Mme Douglas descendre l'escalier derrière moi et je suis ressorti pour lui épargner cette triste image de son mari. Mme Allen, sa femme de chambre, était accourue ; elle l'a emmenée. Ames est arrivé ; alors nous sommes rentrés ensemble dans le bureau.

– Mais je croyais que le pont-levis était levé toutes les nuits ?

– Il l'était ; c'est moi qui l'ai baissé pour aller vous prévenir.

– Alors, comment un meurtrier aurait-il pu s'enfuir ? Le problème se pose autrement : M. Douglas a dû se suicider.

– Nous y avons pensé. Mais regardez ...

Barker écarta le rideau et montra la haute fenêtre aux carreaux en losange : elle était grande ouverte.

– ... Et regardez encore ceci !...

Il approcha la lampe de l'appui de la fenêtre et découvrit une tache de sang qui ressemblait à l'empreinte d'une semelle

– ... Quelqu'un est passé par là, c'est évident.

– Vous voulez dire que quelqu'un se serait enfui en franchissant la douve ?

– Exactement.

– Mais si vous êtes arrivé ici moins d'une demi-minute après le crime, il devait être dans l'eau à ce moment-là.

– Certainement. Ah ! comme je regrette de ne m'être pas précipité à la fenêtre ! Mais le rideau lui faisait écran, vous voyez, et je n'en ai pas eu l'idée. Puis j'ai entendu le pas de Mme Douglas. Je ne pouvais pas la laisser entrer ici. Ç'aurait été trop horrible.

– Horrible, en effet ! murmura le médecin. Je n'ai jamais vu une bouillie pareille depuis le déraillement de Birlstone.

– Mais dites donc ! observa le sergent de police, dont le bon sens bucolique, un peu lent, s'attardait sur la fenêtre ouverte. C'est très joli, votre histoire d'un homme qui se serait échappé en traversant la douve ! Mais comment aurait-il pu pénétrer dans le manoir puisque le pont était levé ?

– Ah ! voilà toute la question ! dit Barker.

– A quelle heure l'a-t-on levé ?

– Il était près de six heures, répondit Ames.

– J'ai entendu dire, insista le sergent, qu'on le relevait généralement au coucher du soleil. Ce qui, en cette saison, est plus près de quatre heures et demie que de six heures.

– Mme Douglas avait reçu pour le thé, expliqua Ames. Je ne pouvais pas toucher au pont avant que ses invités fussent partis. C'est moi qui l'ai relevé.

– Alors nous en arrivons à ceci, dit le sergent. Si des gens sont venus de l'extérieur, en admettant qu'il en soit venu, ils ont dû entrer par le pont avant six heures et se cacher ensuite, puisque M. Douglas est venu dans cette pièce après onze heures.

– C'est exact. Tous les soirs, M. Douglas faisait le tour du manoir avant de se coucher, afin de vérifier si toutes les lampes étaient éteintes. C'est sa ronde qui l'a conduit ici. L'homme l'attendait et l'a tué à bout portant. Puis il s'est enfui par la fenêtre en abandonnant son fusil. Voilà comment je conçois les choses ; aucune autre explication ne cadre avec les faits.

Le sergent se pencha pour ramasser un bout de carton qui se trouvait à côté du cadavre et sur lequel les initiales V.V., suivies du nombre 341 étaient grossièrement écrites.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en le levant en l'air.

Barker le regarda avec curiosité.

– Je ne l'avais pas remarqué, dit-il. Le meurtrier doit l'avoir laisse tomber dans sa fuite.

– V.V. 341. Je n'y comprends rien…

Le sergent tournait et retournait le carton entre ses gros doigts.

– … V.V. ! Les initiales de quelqu'un peut-être ? Qu'avez-vous là, docteur Wood ?

Le médecin avait ramassé un marteau de bonne taille sur la carpette devant la cheminée. Un marteau solide. Cecil Barker désigna une boîte de clous à tête de cuivre sur la cheminée.

– M. Douglas avait modifié l'emplacement des tableaux dans la journée d'hier, expliqua-t-il ; Je l'ai vu debout sur cette chaise et fixant ce grand tableau au-dessus. Voilà l'explication de la présence de ce marteau.

– Nous ferions mieux de le replacer sur la carpette, dit le sergent en se grattant la tête d'un air perplexe. Il faudra les meilleures têtes du Yard pour aller jusqu'au fin fond de l'affaire...

Il prit la lampe et fit lentement le tour du bureau.

– ... Oh ! oh ! fit-il en écartant le rideau de la fenêtre. A quelle heure ce rideau a-t-il été tiré ?

– Quand on allume les lampes, répondit le maître d'hôtel. Un peu après quatre heures.

– Quelqu'un s'est caché ici, c'est sûr ...

Il baissa la lampe ; dans le coin, des traces de souliers boueux étaient très visibles.

– ... Je suis obligé d'admettre que cette découverte confirme votre théorie, monsieur Barker. On dirait que l'homme a pénétré dans le manoir après quatre heures, une fois les rideaux tirés, et avant six heures, quand le pont a été relevé. Il s'est glissé ici, parce que c'était la première pièce qu'il a trouvée, et il s'est caché derrière ce rideau. Tout cela me paraît assez clair. Il est vraisemblable que son idée était de cambrioler la maison ; mais M. Douglas est tombé sur lui à l'improviste ; alors il l'a tué et il s'est enfui.

– C'est à peu près mon avis, dit Barker. Mais ne croyez-vous pas que nous perdons un temps précieux ? Ne pourrions-nous partir en expédition pour fouiller les environs avant que le meurtrier nous échappe ?

Le sergent réfléchit un moment.

– Il n'y a pas de train avant six heures du matin ; il ne peut donc pas s'enfuir par chemin de fer. S'il prend la route avec son

pantalon tout trempé, il ne passera pas inaperçu. De toute façon, je ne peux quitter les lieux avant d'avoir été relevé. Et je pense aussi que personne ne doit sortir d'ici avant que les faits aient été éclaircis.

Le médecin s'était emparé de la lampe pour examiner à nouveau le cadavre.

– Quelle est cette marque ? demanda-t-il. Se pourrait-il qu'elle eût un rapport avec le crime ?

Le bras droit du mort était dénudé jusqu'au coude. A mi-hauteur de l'avant-bras, le dessin brun d'un triangle dans un cercle se détachait sur la peau.

– Ce n'est pas un tatouage, déclara le médecin. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Cet homme a jadis été marqué au fer chaud, comme on marque du bétail. Que signifie cela ?

– Je ne prétends pas le savoir, dit Cecil Barker, mais j'ai vu cette marque sur Douglas quantité de fois depuis dix ans.

– Moi aussi je l'ai vue, dit le maître d'hôtel. Bien souvent, quand mon maître relevait ses manches, je l'avais remarquée. Et je me demandais ce qu'elle voulait dire.

– Donc elle n'a pas de rapport avec le crime, conclut le sergent. Mais tout de même elle n'est pas ordinaire. Dans cette affaire rien n'est banal. Eh bien ! que se passe-t-il maintenant ?

Le maître d'hôtel avait poussé une exclamation de surprise, et il montrait la main tendue du mort.

– On lui a pris son alliance ! balbutia-t-il.

– Quoi ?

– Mais oui ! Mon maître portait toujours son alliance d'or au petit doigt de la main gauche, au-dessous de cette bague avec la pépite, tandis qu'il portait au troisième doigt la bague avec le serpent tordu. Voilà la pépite, voilà le serpent, mais l'alliance a disparu.

– Il a raison, dit Barker.

– Vous venez bien de déclarer, répéta le sergent, que l'alliance était au-dessous de l'autre bague ?

– Toujours au-dessous !

– Alors le meurtrier, ou qui vous voudrez, a d'abord retiré cette bague à pépite, puis l'alliance, et ensuite il aurait replacé la bague à pépite ?

– C'est ainsi.

Le digne policier du comté hocha la tête.

– Plus tôt nous mettrons Londres au courant, mieux cela vaudra, conclut-il. White Mason est un type remarquable : aucune affaire ne l'a jamais embarrassé ici ! Il ne va pas tarder maintenant. Mais je suis bien certain que, pour une fois, il demandera du renfort à Londres. En ce qui me concerne, j'avoue sans honte que celle-là est un peu trop compliquée pour mon goût.

CHAPITRE IV
Obscurité

A trois heures du matin, le chef détective du Sussex, répondant à l'appel urgent du sergent Wilson de Birlstone, arriva de son quartier général dans une légère charrette anglaise. Par le train de cinq heures quarante, il avait fait partir son message pour Scotland Yard, et il se trouvait à midi à la gare de Birlstone pour nous accueillir. M. White Mason avait un air tranquille et confortable, un visage rougeaud et rasé, un corps bâti en force ; il portait un ample costume de tweed et des guêtres ; il ressemblait à un petit fermier, à un garde-chasse en retraite, bref, à toute autre chose qu'à un échantillon très honorable de la police criminelle provinciale.

– Une affaire qui va nous donner beaucoup de fil à retordre, monsieur MacDonald ! ne cessait-il de répéter. Nous allons voir s'abattre ici tout un essaim de journalistes quand la presse s'apercevra que c'est un vrai mystère. J'espère que nous aurons fait du bon travail avant qu'ils fourrent leur nez dans notre enquête et brouillent toutes les pistes. Il y a des détails qui ne vous déplairont pas, monsieur Holmes. Et à vous non plus, docteur Watson, car les toubibs auront leur mot à dire. Votre appartement est retenu aux Armes-de-Westville. C'est le seul hôtel de l'endroit, mais on m'a assuré qu'il était propre et décent. Le porteur va s'occuper de vos bagages. Par ici, messieurs, s'il vous plaît !

Il était charmant et dynamique, ce détective du Sussex ! En dix minutes nous avions trouvé nos chambres. Dix minutes plus tard nous étions assis dans le petit salon de l'auberge et informés des faits tels que le lecteur les a lus dans le chapitre précédent. MacDonald prenait des notes. Holmes avait l'air du botaniste surpris et respectueux qui contemple une fleur rare.

– Remarquable ! s'exclama-t-il quand l'histoire lui fut contée. Tout à fait remarquable ! Je ne me rappelle guère d'affaire ayant présenté un aspect aussi singulier !

– Je pensais bien qu'elle vous enchanterait, monsieur Holmes ! dit White Mason ravi. Nous ne sommes pas en retard sur notre époque, dans le Sussex. Je vous ai exposé la situation telle que je l'ai apprise du sergent Wilson entre trois et quatre heures du matin. Ma parole, ma vieille jument a bien trotté ! Mais je n'avais pas besoin de tant me presser, puisque, dans l'immédiat, je ne pouvais rien faire. Le sergent Wilson était en possession de tous les faits. Je les ai vérifiés. J'y ai réfléchi, et j'ai légèrement complété leur collection.

– Vous avez du neuf ? interrogea avidement Holmes.

– Voilà. D'abord j'ai examiné le marteau. Le docteur Wood m'y a aidé. Nous n'avons relevé dessus aucune trace de violence. J'espérais que, si M. Douglas s'était défendu avec le marteau, nous aurions pu relever un indice quelconque. Mais le marteau ne présentait aucune tache.

– Cela ne prouve rien du tout, fit remarquer l'inspecteur MacDonald. De nombreux crimes commis à coups de marteau n'ont laissé aucune trace sur le marteau.

– C'est exact. Mais s'il y avait eu des taches, elles nous auraient aidés. Le fait est qu'il n'y en avait pas. Puis j'ai examiné le fusil. Il avait été chargé de chevrotines. D'autre part, ainsi que l'avait remarqué le sergent Wilson, les deux gâchettes avaient été attachées ensemble, de telle sorte qu'en appuyant sur la gâchette postérieure les deux canons se déchargeaient simultanément. L'inventeur de ce procédé était certainement bien résolu à ne pas rater son homme. Le fusil scié n'avait pas plus de soixante-cinq centimètres de long ; il était donc facilement transportable sous un manteau. Le nom complet du fabricant n'y figurait pas, mais

les lettres « PEN » étaient gravées sur la cannelure entre les deux canons ; le reste du nom avait été scié.

– Un P majuscule, avec une enjolivure au-dessus, et un E et un N plus petits ? s'enquit Holmes.

– En effet.

– Pennsylvania Small Arm Company, firme américaine bien connue, dit Holmes.

White Mason eut pour mon ami le regard que lance le petit médecin de campagne au spécialiste de Harley Street qui d'un mot résout le problème qui l'embarrassait.

– Voilà un grand pas de fait, monsieur Holmes. Vous avez sûrement raison. Merveilleux ! Merveilleux ! Gardez-vous dans votre mémoire les noms de tous les fabricants d'armes du monde entier ?...

Holmes écarta le sujet d'un geste de la main.

– ... Sans aucun doute, c'est un fusil de chasse américain, reprit White Mason. J'ai lu quelque part qu'un fusil de chasse scié était une arme utilisée dans certaines régions de l'Amérique. Il y a donc de fortes présomptions pour que l'individu qui s'est introduit dans le manoir et qui a tué le maître de maison soit un Américain.

MacDonald hocha la tête.

– Mon cher, vous allez trop vite ! dit-il. Je n'ai pas encore eu la preuve qu'un étranger s'était effectivement introduit dans le manoir.

– La fenêtre ouverte, le sang sur l'appui de la fenêtre, le carton bizarre, des traces de souliers dans le coin, le fusil…

– Rien là-dedans qui n'ait pu être arrangé d'avance. M. Douglas était Américain, ou du moins il avait longtemps vécu en Amérique. M. Barker également. Vous n'avez pas forcément besoin d'introduire un Américain de l'extérieur pour trouver une explication à ces détails américains.

– Ames, le maître d'hôtel…

– Est-il digne de confiance ?

– Il est resté dix ans en place chez sir Charles Chandos : aussi solide qu'un roc. Il est chez les Douglas depuis leur installation au manoir, c'est-à-dire depuis cinq ans. Il n'a jamais vu un fusil pareil dans la maison.

– Ce fusil n'était pas destiné à être exhibé. C'est la raison pour laquelle les canons avaient été sciés. Il aurait tenu dans n'importe quelle boîte. Comment Ames peut-il jurer qu'il n'y avait pas dans la maison un fusil de ce genre ?

– En tout cas, il ne l'a jamais vu.

MacDonald secoua sa tête obstinée.

– Je ne suis pas encore convaincu de la présence d'un étranger, dit-il. Je vous prie de réfléchir à ce qui découle de la supposition que ce fusil aurait été apporté par quelqu'un de l'extérieur et que l'individu en question aurait agi comme vous nous l'avez dit. Voyons, c'est inconcevable ! C'est un défi au bon sens ! J'en appelle à vous, monsieur Holmes, en jugeant par ce que nous venons d'apprendre.

– Eh bien ! procédez à votre déposition, monsieur Mac ! fit Holmes de sa voix la plus « juge d'instruction ».

– Le meurtrier n'est pas un vulgaire cambrioleur, en supposant qu'il s'agisse d'un individu venu de l'extérieur. L'histoire des bagues et le carton semblent indiquer un meurtre prémédité pour je ne sais quelle raison privée. Très bien ! Voici donc un homme qui se glisse dans une maison avec l'intention délibérée de commettre un crime. Il sait, bien entendu, qu'il se heurtera à une difficulté pour s'échapper puisque le manoir est entouré d'eau. Quelle arme choisira-t-il donc ? Vous me répondrez, naturellement : une arme silencieuse ; ce faisant, il pourrait espérer, une fois son crime accompli, se glisser rapidement par la fenêtre, barboter dans la douve, puis s'enfuir tranquillement. Cela, je l'admettrais. Mais ce qui est incompréhensible, c'est qu'il ait choisi l'arme la plus bruyante qui soit au monde, sachant parfaitement que la détonation provoquera instantanément l'irruption de tous les habitants de la maison sur les lieux et que, selon toute vraisemblance, il sera découvert avant d'avoir pu franchir la douve. Cette thèse est-elle plausible, monsieur Holmes ?

– Évidemment, vous exposez l'affaire d'une manière péremptoire ! répliqua mon ami en réfléchissant. Mais tout requiert une justification. Puis je vous demander, monsieur White Mason, si vous avez examiné tout de suite l'autre côté de la douve pour tenter de déceler une trace de l'homme sortant de l'eau ?

– Il n'y avait aucune trace, monsieur Holmes. Mais le rebord étant en pierre, il aurait été difficile d'y relever quelque chose.

– Aucune trace, aucune empreinte, rien ?

– Absolument rien !

– Ah ! Voyez-vous une objection, monsieur White Mason, à ce que nous nous rendions immédiatement sur les lieux ? Peut-être y subsiste-t-il un petit détail suggestif ?

– J'allais vous le proposer, monsieur Holmes. Mais je pensais qu'il valait mieux vous mettre au courant avant d'aller là-bas. Je suppose que, si quelque chose vous frappait…

White Mason dévisagea l'amateur d'un air dubitatif.

– J'ai déjà travaillé avec M. Sherlock Holmes, dit l'inspecteur MacDonald. Il joue le jeu.

– Je joue ma conception personnelle du jeu en tout cas, ajouta Holmes en souriant. Je m'intéresse à une affaire pour aider les fins de la justice et le travail de la police. Si je me tiens à l'écart de la police officielle, c'est d'abord parce qu'elle me tient à l'écart. Je n'ai nul désir de marquer des points à ses dépens. Cela dit, monsieur White Mason, je revendique le droit de travailler selon mes méthodes personnelles et de vous communiquer en mon temps mes résultats… une fois complets, plutôt que par étapes.

– Nous sommes très honorés par votre présence, dit White Mason, et nous vous montrerons tout. Venez, docteur Watson ! Nous espérons avoir tous, le moment venu, une place dans votre œuvre.

Nous descendîmes la rue paisible du village, que bordait une double rangée d'ormes étêtés. En bas, deux vieux piliers de pierre moussus et tachés supportaient quelque chose qui avait autrefois été le lion rampant des Capus de Birlstone. Nous nous engageâmes dans une allée qui serpentait au milieu de pelouses et de chênes comme on n'en voit plus que dans l'Angleterre rurale. Après un dernier virage aigu, nous aperçûmes la vieille maison basse en briques défraîchies qu'entouraient des ifs coupés à l'ancienne mode, le pont-levis en bois, et la belle et large douve qui brillait comme du mercure sous le froid soleil de l'hiver. Le

manoir avait trois siècles : siècles de naissances et de retours au foyer, de danses villageoises et de rendez-vous de chasse. Après tant d'années paisibles, pourquoi ses murs vénérables avaient-ils abrité un tel drame ?

– Voilà la fenêtre, annonça White Mason. Celle qui est tout de suite à droite du pont-levis. Elle est restée ouverte exactement comme elle l'était cette nuit.

– Elle me paraît bien étroite pour permettre le passage d'un homme.

– Le meurtrier n'était certes pas obèse. Nous n'avons pas eu besoin de vos déductions, monsieur Holmes, pour nous en rendre compte. Mais vous ou moi, nous pourrions néanmoins fort bien passer par cette fenêtre…

Holmes s'approcha de la douve et examina la pierre du rebord ainsi que le gazon.



– ... J'ai bien regardé, monsieur Holmes ! insista White Mason. Il n'y a rien. Aucun signe que quelqu'un soit sorti de l'eau. Mais pourquoi aurait-il forcément laissé une trace de son passage ?

– Bien sûr ! Pourquoi aurait-il forcément laissé une trace de son passage ? Est-ce que l'eau est toujours bourbeuse ?

– Généralement elle est de cette couleur. Le courant apporte de la terre argileuse.

– Quelle est sa profondeur ?

– A peu près soixante centimètres sur les côtés et un mètre au milieu.

– Nous pouvons donc écarter résolument l'hypothèse que l'homme se serait noyé en traversant la douve ?

– Un enfant ne pourrait pas s'y noyer.

Nous franchîmes le pont-levis, et un personnage falot, noueux, desséché nous ouvrit la porte : c'était Ames. Le pauvre diable était livide et tremblait encore. Le sergent de police du village, grand gaillard mélancolique, montait la garde dans la salle du crime. Le médecin était parti.

– Rien de neuf, sergent Wilson ? demanda White Mason.

– Rien, monsieur.

– Alors vous pouvez rentrer chez vous. Vous avez eu assez de travail. Si nous avons besoin de vous, nous vous ferons prévenir. Le maître d'hôtel ferait aussi bien d'attendre dehors. Dites-lui de prévenir M. Cecil Barker, Mme Douglas et la femme de chambre que nous aurons peut-être bientôt un mot à leur dire. Maintenant, messieurs, je crois préférable que je vous communique mon point de vue ; ensuite vous formerez le vôtre…

Il m'impressionnait, ce policier de province ! Il maîtrisait bien les faits, et il possédait un bon sens froid, clair, qui le ferait sans doute progresser dans sa profession. Holmes l'écouta avec une grande attention sans manifester le moindre signe d'impatience (c'était, de sa part, exceptionnel !).

– … Est-ce un suicide ? Est-ce un meurtre ? Voilà, n'est-ce pas, messieurs, notre première question. S'il s'agit d'un suicide, alors nous devons croire que cet homme a commencé par retirer son alliance et la cacher ; puis qu'il est descendu ici en robe de chambre, qu'il a piétiné avec des souliers boueux dans un coin derrière le rideau afin de donner l'idée que quelqu'un l'avait attendu, qu'il a ouvert la fenêtre, qu'il a mis du sang…

– Nous pouvons écarter cette hypothèse, interrompit MacDonald.

– C'est mon avis. Un suicide est hors de question. Donc un meurtre a été commis. Nous avons à déterminer si son auteur appartient ou n'appartient pas à la maisonnée.

– Nous écoutons votre argumentation.

– Dans les deux cas, nous nous heurtons à des difficultés considérables. Et pourtant il n'y a pas de troisième hypothèse. C'est l'une ou l'autre. Supposons en premier lieu que le meurtrier ou les meurtriers soient gens du manoir. Ils ont abattu Douglas à une heure où tout était tranquille, mais où cependant personne ne dormait encore. Par ailleurs ils ont commis leur crime avec l'arme la plus étrange et la plus bruyante qui se puisse trouver, de façon que tout le monde sût ce qui était arrivé. Une arme qui auparavant n'avait jamais été vue dans la maison... Cela ne paraît pas un point de départ très vraisemblable, qu'en pensez-vous ?

– Non, en effet.

– Tous les témoignages concordent sur le fait suivant : une fois l'alarme donnée, il ne s'est pas écoulé plus d'une minute avant que toute la maisonnée soit sur les lieux : pas seulement M. Cecil Barker, qui affirme être arrivé le premier, mais Ames et tous les autres. Me direz-vous que pendant ce laps de temps le coupable s'est débrouillé pour faire des traces de pas dans le coin, ouvrir la fenêtre, tacher de sang l'appui, retirer l'alliance du cadavre, etc. ? C'est impossible !

– Vous posez le problème très clairement, approuva Holmes. J'incline à partager votre opinion.

– Alors nous sommes contraints de revenir à la théorie selon laquelle le crime a été commis par quelqu'un de l'extérieur. De grosses difficultés nous guettent encore ; mais il ne s'agit plus

d'impossibilités. Le meurtrier est entré dans la maison entre quatre heures trente et six heures, c'est-à-dire entre le crépuscule et le moment où le pont-levis a été relevé. Il y avait des invités, la porte était ouverte, rien ne pouvait l'arrêter. Peut-être était-ce un vulgaire cambrioleur. Peut-être avait-il une rancune personnelle contre M. Douglas. Puisque M. Douglas a passé une grande partie de son existence en Amérique, et puisque ce fusil de chasse semble être d'origine américaine, l'hypothèse de la rancune personnelle est la plus vraisemblable. Il s'est glissé dans cette pièce parce qu'elle était la plus proche de l'entrée, et il s'est caché derrière le rideau. Il y est resté jusqu'à onze heures passées. A cette heure-là, M. Douglas a pénétré dans son bureau. L'entretien a dû être fort court, en admettant qu'il y en ait eu un, car Mme Douglas a déclaré que son mari ne l'avait pas quittée depuis plus de quelques minutes quand elle entendit le coup de feu.

– La bougie le confirme, dit Holmes.

– D'accord. La bougie, qui était neuve, n'a brûlé que sur un centimètre et demi. Il avait dû la poser sur la table avant d'être attaqué ; sinon elle serait tombée quand il s'est écroulé. Cela montre qu'il n'a pas été attaqué dès son entrée dans la pièce. Quand M. Barker est arrivé, la lampe était éteinte et la bougie allumée.

– Tout cela est clair.

– Nous pouvons donc maintenant reconstituer le drame sur ces données. M. Douglas entre dans la pièce. Il pose la bougie. Un homme surgit d'entre les rideaux. Il est armé de ce fusil. Il réclame l'alliance. Dieu sait pourquoi, mais les choses ont dû se passer ainsi. M. Douglas la lui remet. Alors soit de sang-froid, soit au cours d'une lutte (Douglas a pu saisir le marteau qui a été trouvé sur la carpette), l'inconnu tue Douglas de cette manière effroyable. Il laisse tomber son fusil et aussi, sans doute, cet étrange carton « V.V. 341 » ; puis il s'échappe par la fenêtre et la

douve au moment où Cecil Barker découvre le crime. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Très intéressant, mais pas tout à fait convaincant.

– Mon cher, ce serait d'une invraisemblable stupidité, voyons ! s'écria MacDonald. Quelqu'un a tué cet homme. Quel que soit l'assassin, je pourrais vous démontrer qu'il s'y serait pris autrement. Pourquoi a-t-il couru le risque de voir sa retraite coupée ? Pourquoi se serait-il servi d'un fusil de chasse alors que seule une arme silencieuse lui permettait de s'échapper ? Allons, monsieur Holmes, c'est à vous de nous tendre le fil conducteur, puisque vous venez de dire que la théorie de M. White Mason n'était pas convaincante !

Holmes avait écouté cette controverse avec un intérêt passionné. Il n'en avait pas perdu un mot. Ses yeux perçants allaient de droite à gauche et de gauche à droite. Son front se plissait sous l'effort de la réflexion.



– J'aimerais quelques faits supplémentaires avant de m'aventurer à formuler une théorie, monsieur Mac, dit-il en

s'agenouillant à côté du cadavre. Oh ! Oh ! Ces blessures sont vraiment épouvantables. Pouvons-nous faire entrer le maître d'hôtel quelques instants ?... Ames, je crois que vous avez vu souvent ce dessin tout à fait anormal, un triangle à l'intérieur d'un cercle, marqué au fer chaud sur l'avant-bras de M. Douglas ?

– Souvent, oui, monsieur.

– Vous n'avez jamais entendu une réflexion de nature à expliquer ce que cette marque signifiait ?

– Non, monsieur.

– Elle a dû être très douloureuse quand elle a été faite. C'est incontestablement une brûlure. Maintenant je vois, Ames, un petit morceau de taffetas sur le menton de M. Douglas. L'aviez-vous remarqué ?

– Oui, monsieur. Il s'était coupé en se rasant hier matin.

– Se coupait-il quelquefois en se rasant ?

– Presque jamais, monsieur.

– Intéressant ! fit Holmes. Bien sûr, il peut s'agir d'une simple coïncidence. A moins que cette coupure n'indique qu'il appréhendait un danger. Aviez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel dans son comportement d'hier, Ames ?

– J'ai eu l'impression qu'il était un peu agité et nerveux, monsieur.

– Ah ! cette agression n'a peut-être pas été totalement inattendue. Nous paraissons avoir un peu progressé, n'est-ce pas ? Désirez-vous procéder vous-même à l'interrogatoire, monsieur Mac ?

– Non, monsieur Holmes. Je l'abandonne à de meilleures mains.

– Eh bien ! alors, passons à ce carton. « V.V. 341. » C'est un carton de mauvaise qualité. Y en a-t-il de semblables dans la maison ?

– Je ne crois pas, monsieur.

Holmes alla vers le bureau et versa sur le buvard quelques gouttes d'encre de chacun des encriers.

– L'inscription n'a pas été tracée ici, dit-il. Elle a été rédigée à l'encre noire ; les autres sont rougeâtres. Et rédigée également avec une plume à gros bec, alors qu'ici les plumes sont à bec fin. Non, elle a été écrite ailleurs. Attribuez-vous une signification quelconque à l'inscription, Ames ?

– Non, monsieur, aucune.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Mac ?

– Elle me fait penser à une société secrète. La même que celle de la marque sur l'avant-bras.

– C'est aussi mon idée, dit White Mason.

– Nous pouvons l'adopter en tant qu'hypothèse de départ ; nous verrons bien si elle fait disparaître nos difficultés. Un membre d'une société secrète pénètre dans le manoir, attend M. Douglas, lui fracasse la tête en tirant à bout portant, puis s'échappe par la douve après avoir laissé auprès de la victime un carton qui, publié par les journaux, avertira les autres membres de la société que la vengeance a été accomplie. Tout cela tient. Mais pourquoi ce fusil, de préférence à toute autre arme ?

– Exactement.

– Et pourquoi l'alliance a-t-elle disparu ?

– D'accord.

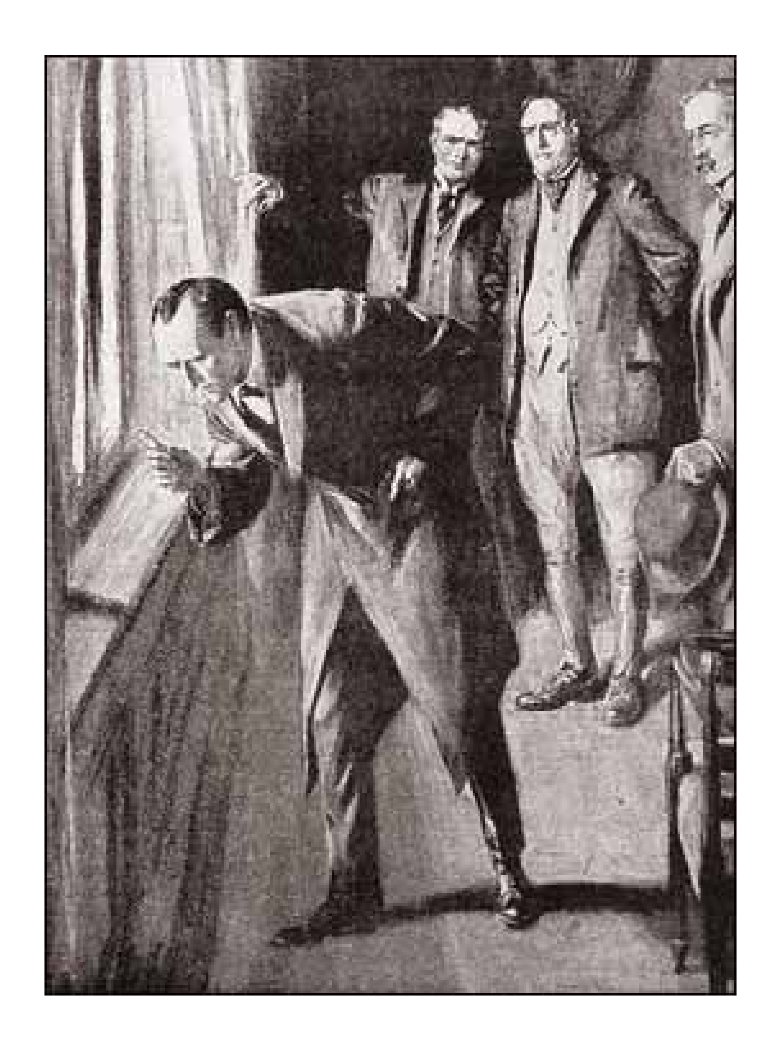
– Et pourquoi n'a-t-on arrêté personne ? Il est quatorze heures maintenant. Je suppose que depuis l'aube toute la police cherche dans un rayon de soixante kilomètres un inconnu trempé et crotté ?

– Vous ne vous trompez pas, monsieur Holmes.

– S'il ne dispose pas d'un terrier tout proche, et s'il n'a pas pu changer de vêtements, la police peut difficilement le manquer. Et pourtant elle l'a manqué jusqu'ici…

Holmes se dirigea vers la fenêtre et examina à la loupe la tache de sang sur l'appui.

– … C'est bien l'empreinte d'un pied. Elle est anormalement large. On dirait celle d'un pied plat. Autre bizarrerie : pour autant qu'on puisse découvrir une trace de pas par terre dans ce coin taché de boue, le pied semble être plus normalement constitué. Il est vrai que tout est bien indistinct. Que vois-je sous la petite table ?



– Les haltères de M. Douglas, répondit Ames.

– Les haltères ? Il n'y en a qu'un. Où est l'autre ?

– Je ne sais pas, monsieur Holmes. Il n'y en avait peut-être qu'un. Je n'ai pas regardé là-dessous depuis des mois.

– Un haltère... commença Holmes gravement.

Mais ses observations furent interrompues par un petit coup à la porte. Un homme de grande taille, bronzé, rasé, au visage intelligent, pénétra dans la pièce et nous regarda. Je n'eus aucun mal à deviner que c'était Cecil Barker. Ses yeux impérieux firent le tour des têtes présentes comme pour nous interroger.

– Je regrette d'interrompre votre conférence, dit-il, mais je voulais vous apprendre la dernière nouvelle.

– Une arrestation ?

– Malheureusement non. Mais on a trouvé la bicyclette. Le criminel l'avait abandonnée. Venez. Elle est à moins de cent mètres de la porte.

Quelques valets et badauds groupés dans l'avenue contemplaient une bicyclette qu'on venait de retirer d'un massif où elle avait été dissimulée. C'était une Rudge-Whitworth usagée ; elle était couverte d'éclaboussures comme si elle avait fait un long parcours. Le sac de selle renfermait une clé anglaise et un flacon d'huile, mais il ne livra aucune indication quant au propriétaire.

– La tâche de la police serait bien simplifiée, soupira l'inspecteur, si ces machines étaient numérotées et enregistrées. Bah ! Ne médisons pas de ce que nous avons trouvé. Si nous ne pouvons découvrir où court son propriétaire, du moins finirons-nous par savoir d'où il est venu. Mais au nom de tous les miracles, pourquoi ce type-là a-t-il laissé derrière lui sa bicyclette ? Et comment a-t-il pu prendre du champ en partant à pied ? Nous ne semblons pas détenir la moindre lueur dans cette affaire, monsieur Holmes !

– Vous croyez ? répondit mon ami. Je me le demandais, justement !

CHAPITRE V
Les personnages du drame

– Avez-vous vu tout ce que vous désiriez voir dans le bureau ? demanda White Mason quand nous sortîmes, de la pièce fatale.

– Pour l'instant, oui, répondit l'inspecteur.

Holmes se borna à un signe de tête affirmatif.

– Peut-être voudriez-vous entendre maintenant les témoignages de quelques-uns des habitants du manoir ? Nous utiliserons la salle à manger, Ames. Veuillez entrer le premier et nous dire tout ce que vous savez.

Le récit du maître d'hôtel fut aussi simple que clair, et il produisit une impression convaincante de sincérité. Il avait été engagé cinq ans plus tôt quand M. Douglas était arrivé à Birlstone. M. Douglas était un homme riche et comme il faut, qui avait fait fortune en Amérique. Il s'était montré un patron bon et généreux : pas tout à fait le genre de patron auquel Ames était habitué, mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ? Il n'avait jamais remarqué chez M. Douglas des symptômes de frayeur : au contraire, M. Douglas était l'homme le plus intrépide qu'il eût jamais connu. Il avait donné l'ordre que le pont fût relevé chaque soir afin de renouer avec une ancienne coutume de la vieille demeure, et il aimait observer les habitudes d'autrefois. M. Douglas se rendait rarement à Londres et ne quittait pas souvent le village ; pourtant, la veille du crime, il était allé faire des emplettes à Tunbridge Wells. Lui, Ames, avait noté le lendemain une certaine nervosité dans l'attitude de M. Douglas : de l'impatience, de l'irritation ; ce qui était tout à fait exceptionnel. Ames n'était pas encore couché à l'heure du crime ; il était demeuré à l'office au fond du manoir pour serrer l'argenterie ; c'était là qu'il avait entendu un violent coup de sonnette. Il n'avait pas entendu la détonation, mais comment aurait-il pu l'entendre puisque l'office et les cuisines étaient

séparées du bureau par plusieurs portes fermées et un long couloir ? La violence du coup de sonnette avait fait sortir de chez elle la femme de chambre, et tous deux s'étaient dirigés ensemble vers les pièces du devant. Quand ils étaient arrivés au bas de l'escalier, Mme Douglas le descendait. Non, elle ne se hâtait pas. Il n'avait pas eu l'impression qu'elle était particulièrement agitée. Juste au moment où elle parvenait à la dernière marche, M. Barker s'était précipité hors du bureau. Il avait arrêté Mme Douglas et l'avait priée de remonter.



– Pour l'amour de Dieu, rentrez dans votre chambre ! avait-il crié. Le pauvre Jack est mort. Vous ne pouvez rien faire. Au nom du Ciel, retirez-vous !

Il avait dû insister auprès de Mme Douglas pour qu'elle consentît à regagner sa chambre. Elle n'avait pas crié. Elle n'avait pas mené grand tapage, Mme Allen, la femme de chambre, l'avait

aidée à remonter et était restée auprès d'elle. Ames et M. Barker étaient entrés alors dans le bureau et ils n'avaient touché à rien avant l'arrivée de la police. La bougie n'était pas allumée à ce moment-là, mais la lampe l'était. Ils avaient regardé par la fenêtre, mais la nuit était très obscure et ils n'avaient rien vu ni entendu. Ils s'étaient alors précipités dans le vestibule, où Ames avait tourné le treuil qui abaissait le pont-levis. M. Barker était parti à toutes jambes pour alerter la police.

Tel fut en substance le témoignage du maître d'hôtel.

La déposition de Mme Allen, la femme de chambre, corrobora complètement ce récit. Sa chambre était légèrement plus proche du devant de la maison que l'office où travaillait Ames. Elle se préparait à se mettre au lit quand elle avait entendu le violent coup de sonnette. Elle était un peu dure d'oreille : peut-être était-ce la raison pour laquelle elle n'avait pas entendu la détonation ; de toute façon, le bureau était loin. Elle se rappelait avoir entendu un bruit qu'elle avait pris pour une porte qui claquait : mais c'était beaucoup plus tôt, au moins une demi-heure avant le coup de sonnette. Quand M. Ames avait couru vers les pièces du devant, elle l'avait accompagné. Elle avait vu M. Barker, très pâle, très surexcité, sortir du bureau. Il s'était précipité au-devant de Mme Douglas qui descendait l'escalier. Il l'avait suppliée de remonter et elle lui avait répondu quelque chose, que Mme Allen n'avait pas compris.

– Emmenez-la ! Restez auprès d'elle ! lui avait ordonné M. Barker.

Elle l'avait donc fait remonter dans sa chambre et elle avait essayé de la calmer. Mme Douglas, très nerveuse, tremblait de tous ses membres ; mais elle n'avait pas cherché à redescendre. Elle était demeurée assise en robe de chambre auprès du feu, la tête dans les mains. Mme Allen ne l'avait pas quittée de la nuit. Quant aux autres domestiques, ils étaient tous couchés, et ils ne furent alertés que très peu de temps avant l'arrivée de la police.

Ils dormaient à d'autre extrémité de la maison : il leur aurait été impossible d'entendre quoi que ce fût. Et voilà pour la femme de chambre qui ne put rien ajouter en réponse aux questions posées, sinon des lamentations et des exclamations de stupéfaction.

M. Cecil Barker lui succéda. En ce qui concernait les événements de la nuit, il avait très peu de choses à ajouter à ce qu'il avait déjà dit au sergent Wilson. Personnellement, il était persuadé que le meurtrier s'était enfui par la fenêtre. Selon lui, la tache de sang ne permettait pas d'en douter. D'ailleurs, comme le pont était relevé, il n'avait pas d'autre moyen de s'échapper. Il ne pouvait pas s'expliquer comment l'assassin avait pu disparaître, ou pourquoi il n'avait pas pris sa bicyclette, en admettant que ce fût la sienne. Il ne s'était certainement pas noyé dans la douve puisqu'elle n'avait nulle part plus d'un mètre de profondeur.

Il professait sur le meurtre une opinion très précise. Douglas était peu communicatif ; il ne parlait jamais de certains chapitres de sa vie. Il avait émigré en Amérique, venant d'Irlande, alors qu'il était jeune homme. Il avait réussi, et Barker avait fait sa connaissance en Californie ; ils s'étaient associés dans une concession minière qui avait été un grand succès et qui était située dans un endroit appelé Benito Canyon. Brusquement, Douglas avait vendu sa part et était parti pour l'Angleterre. A l'époque, il était veuf. Parker avait réalisé son argent un peu plus tard et il était venu vivre à Londres. Voilà comment ils avaient renoué leurs relations d'amitié. Douglas lui avait donné l'impression qu'un danger planait au-dessus de sa tête, et Barker avait toujours pensé que son brusque départ de Californie et aussi son installation dans cet endroit paisible de l'Angleterre étaient en rapport avec ce danger. Il s'était imaginé qu'une société secrète, organisation implacable, s'acharnait sur les traces de Douglas et n'aurait de cesse qu'elle l’eût supprimé. Quelques remarques de son ami avaient fait germer cette idée dans sa tête, bien que Douglas ne lui eût jamais dit quelle était cette société ni comment il s'en était fait une ennemie. Il supposait que l'inscription sur le carton se référait à cette société secrète.

– Combien de temps êtes-vous resté avec Douglas en Californie ? demanda l'inspecteur MacDonald.

– Cinq ans environ.

– Il était célibataire ?

– Veuf.

– Savez-vous d'où venait sa première femme ?

– Non. Je me rappelle l'avoir entendu dire qu'elle était d'origine suédoise, et j'ai vu son portrait. C'était une très belle femme. Elle mourut de la typhoïde au cours de l'année qui précéda notre rencontre.

– Vous ne situez pas son passé dans une région définie de l'Amérique ?

– Il m'a parlé de Chicago. Il connaissait bien cette ville, et il y avait travaillé. Il m'a également parlé des districts miniers de charbon et de fer. Il avait beaucoup voyagé.

– S'occupait-il de politique ? Cette société secrète avait-elle un but politique ?

– Non. La politique ne l'a jamais intéressé.

– Vous ne pensez pas qu'il pouvait s'agir d'une société criminelle ?

– Absolument pas ! Je n'ai jamais connu d'homme plus droit, plus net.

– Sur sa vie en Californie, pouvez-vous nous donner des détails particuliers ?

– Il préférait rester dans notre concession dans les montagnes. Il ne se rendait dans les endroits habités que lorsqu'il y était obligé. Voilà pourquoi j'avais pensé que quelqu'un le poursuivait. Quand il est parti si soudainement pour l'Europe, j'en ai eu en quelque sorte la confirmation. Je crois qu'il avait dû recevoir un avertissement. Moins d'une semaine après son départ, une demi-douzaine d'hommes se sont présentés : ils le recherchaient.

– Quel genre d'hommes ?

– Eh bien ! des gens qui n'avaient pas l'air commode ! Ils sont montés à la concession et voulaient savoir où il était. Je leur ai répondu qu'il était parti pour l'Europe et que j'ignorais sa destination exacte. Ils ne lui voulaient pas du bien : c'était facile à voir !

– Ils étaient Américains ? Californiens ?

– Californiens, je n'en sais rien. Mais Américains sûrement. Ce n'étaient pas des mineurs. Je ne sais pas qui ils étaient, mais j'ai été rudement content quand ils m'ont montré leur dos.

– Cela remonte à six ans ?

– Presque sept.

– Et vous aviez passé cinq ans ensemble en Californie. Cette affaire de société secrète remonterait donc à onze ans au moins ?

– En effet.

– Il faut qu'il s'agisse d'une haine bien tenace pour s'obstiner si longtemps. D'une haine qui ne doit pas avoir des mobiles insignifiants.

– Je pense qu'elle a assombri toute sa vie. Elle était sans cesse présente à son esprit.

– Mais, si un homme est menacé d'un danger, et s'il sait lequel, ne pensez-vous pas que normalement il se tourne vers la police pour être protégé ?

– Peut-être s'agissait-il d'un danger contre lequel la police ne pouvait rien ? Il y a une chose qu'il faut que vous sachiez. Il ne sortait jamais sans armes. Il avait toujours son revolver dans sa poche. Par malchance il était hier soir en robe de chambre et il avait laissé son revolver dans sa chambre. Quand le pont était relevé, il se croyait sans doute en sécurité.

– J'aimerais un peu plus de précision dans les dates, dit Mac Donald. Il y a six bonnes années que Douglas a quitté la Californie. Vous l'avez imité l'année suivante, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Et il est marié depuis cinq ans. Vous êtes donc rentré en Angleterre à l'époque de son mariage ?

– Un mois avant. J'étais son témoin.

– Connaissiez-vous Mme Douglas avant son mariage ?

– Non. J'avais quitté l'Angleterre depuis dix ans.

– Mais vous l'avez beaucoup vue depuis ?

Barker regarda le détective avec une grande fermeté.

– Je l'ai vu, lui, beaucoup depuis son mariage, répondit-il. Si je l'ai vue, elle, c'est parce qu'on ne peut pas séjourner chez un

homme sans connaître sa femme. Si vous imaginez qu'il y a je ne sais quel lien ...

– Je n'imagine rien, monsieur Barker. Je suis tenu de rechercher tout ce qui peut se rapporter à l'affaire. Mais je ne veux offenser personne.

– Il y a des recherches blessantes, répliqua sèchement Barker.

– Nous ne voulons que des faits. Il est de votre intérêt et de l'intérêt de tous qu'ils soient clairement établis. Est-ce que M. Douglas approuvait totalement votre amitié avec sa femme ?

Barker pâlit, et il serra convulsivement ses mains puissantes.

– Vous n'avez pas le droit de me poser des questions pareilles ! s'écria-t-il. En quoi celle-ci concerne-t-elle l'affaire sur laquelle vous enquêtez ?

– Je dois répéter la question.

– Eh bien ! moi je refuse de répondre !

– Vous pouvez refuser de répondre, mais vous devez vous rendre compte que ce refus constitue en lui-même une réponse. Car vous ne refuseriez pas de répondre si vous n'aviez pas quelque chose à cacher.

Barker demeura immobile un moment, avec son visage tendu et ses gros sourcils noirs froncés. Puis il se détendit et nous regarda en souriant.

– Après tout, je vois, messieurs, que vous faites uniquement votre devoir, et que je n'ai pas à m'y opposer. Je vous prierais seulement de ne pas tourmenter là-dessus Mme Douglas, car elle a suffisamment de chagrin en ce moment. Je peux vous dire que

le pauvre Douglas était affligé d'un défaut, d'un seul défaut d'ailleurs : la jalousie. Il m'aimait beaucoup. Je n'ai jamais eu de meilleur ami. Et il était très attaché à sa femme. Il était content quand je venais ici ; il me réclamait quand je ne venais pas. Si cependant sa femme et moi parlions ensemble ou si une sorte de sympathie se manifestait entre nous, une vague de jalousie le submergeait et il s'emportait jusqu'à me dire des choses effroyables. Plus d'une fois j'ai juré que je ne remettrais plus les pieds ici. Mais quand je le boudais, il m'écrivait des lettres si repentantes, si gentilles, que je ne pouvais plus lui en vouloir. Vous pouvez m'en croire, messieurs, et ce sera mon dernier mot ; nul n'a eu femme plus aimante, plus fidèle qu'elle, et non plus, j'ai le droit de le dire, ami plus loyal que moi !

Il s'était exprimé avec force et une visible intensité de sentiments. Mais l'inspecteur MacDonald ne put pas s'empêcher de revenir sur le sujet.

– Vous savez, dit-il, que l'alliance de la victime a été retirée de son doigt ?

– Vraisemblablement.

– Que voulez-vous dire par « vraisemblablement » ? Vous savez bien que c'est un fait.

Barker sembla embarrassé.

– Quand j'ai dit « vraisemblablement », je voulais dire qu'il était concevable que lui-même eût retiré son alliance.

– Le simple fait que l'alliance ait disparu, quel que soit celui qui l'a retirée, suggérerait à n'importe qui un rapport quelconque entre son mariage et le drame, n'est-ce pas ?

Barker haussa ses larges épaules.

– Je ne me hasarderai pas à dire ce qu'il suggère, répondit-il, mais si vous entendez insinuer par-là qu'il compromet l'honneur de cette dame... (ses yeux étincelèrent, et il eut besoin de toute son énergie pour maîtriser son émotion) ... eh bien ! vous faites fausse route, voilà tout !

– Je ne crois pas que j'aie pour l'instant autre chose à vous demander, dit froidement MacDonald.

– Un petit détail ! intervint Sherlock Holmes. Quand vous êtes entré dans le bureau, il n'y avait qu'une bougie allumée sur la table, n'est-ce pas ?

– Oui.

– C'est à la lueur de cette bougie que vous avez vu qu'un terrible événement s'était produit ?

– En effet.

– Vous avez aussitôt sonné pour donner l'alarme ?

– Oui.

– Et on est arrivé au bout de très peu de temps ?

– Moins d'une minute après, je pense.

– Et cependant, quand les gens sont arrivés, ils ont trouvé la bougie éteinte et la lampe allumée. N'est-ce pas étonnant ?

A nouveau Barker manifesta quelque embarras.

– Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant, monsieur Holmes, répondit-il après un silence. La bougie éclairait mal. Ma première

pensée fut une meilleure lumière. La lampe était sur la table : je l'ai allumée.

Et vous avez éteint la bougie ?

– Oui.

Holmes ne posa pas d'autre question, et Barker, sur un dernier regard très ferme à chacun de nous (un regard de défi, me sembla-t-il), quitta la pièce.

L'inspecteur MacDonald avait fait parvenir un billet à Mme Douglas pour l'avertir qu'il la verrait dans sa chambre, mais elle avait répondu qu'elle descendrait dans la salle à manger. Elle entra à son tour. C'était une grande et belle femme de trente ans, réservée et remarquablement maîtresse de ses nerfs, très différente de la silhouette tragique et effondrée à laquelle je m'attendais. Certes elle avait le visage pâli et tiré d'une personne qui a subi un gros choc ; mais elle était calme, et sa main délicate, qui reposait sur le bord de la table, ne tremblait pas plus que la mienne. Ses yeux tristes nous dévisagèrent l'un après l'autre avec une expression curieusement interrogative. Puis ce regard inquisiteur fit place tout à coup à une question brusque :



– Avez-vous enfin découvert quelque chose ?

Fut-ce un effet de mon imagination ? Il me sembla que la peur, plutôt que l'espoir, avait inspiré le ton.

– Nous avons pris toutes les mesures nécessaires, Mme Douglas, répondit l'inspecteur. Vous pouvez être sûre que rien ne sera négligé.

– N'épargnez pas l'argent, dit-elle d'une voix éteinte. Je désire que le maximum soit fait.

– Peut-être pourrez-vous projeter un peu de lumière sur l'affaire ?

– Je crains que non, mais je suis à votre disposition.

– Nous avons entendu M. Cecil Barker nous dire que vous ne vous êtes pas rendue dans le bureau où le drame venait de se dérouler.

– Non. Il m'a fait remonter l'escalier. Il m'a priée de regagner ma chambre.

– C'est cela. Vous aviez entendu la détonation et vous êtes descendue aussitôt ?

– J'ai passé ma robe de chambre et je suis descendue.

– Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous avez entendu la détonation et celui où vous avez été arrêtée au bas de l'escalier par M. Barker ?

– Deux minutes, peut-être. Il est difficile de calculer le temps dans des moments pareils. Il m'a suppliée de ne pas entrer. Il m'a assuré que je ne pouvais plus rien faire. Puis Mme Allen, la

femme de chambre, m'a fait remonter l'escalier. Tout cela s'est passé comme dans un rêve épouvantable.

– Pouvez-vous nous donner une idée du temps qui s'est écoulé entre le moment où votre mari est descendu et celui où vous avez entendu la détonation ?

– Non. Il venait de son cabinet de toilette, et je ne l'ai pas entendu descendre. Il faisait le tour de la maison tous les soirs, car il avait peur d'un incendie. C'est la seule peur que je lui aie connue.

– Voilà justement le point où je voulais arriver, madame Douglas. Vous avez connu votre mari en Angleterre, n'est-ce pas ?

– Oui. Nous nous étions mariés il y a cinq ans.

– L'avez-vous jamais entendu parler de quelque chose qui aurait eu lieu en Amérique et qui aurait pu entraîner la menace d'un danger ?

Mme Douglas réfléchit sérieusement avant de répondre.

– Oui, dit-elle enfin. J'ai toujours eu l'intuition qu'un danger le menaçait. Il refusait d'en discuter avec moi. Ce n'était pas par manque de confiance. Entre nous l'amour était aussi total que la confiance. Mais il tenait essentiellement à m'épargner toute appréhension. Il pensait que, si j'étais au courant, je m'inquiéterais : voilà la raison de son silence.

– Comment le saviez-vous, dans ce cas ?

La figure de Mme Douglas s'éclaira d'un sourire.

– Un mari peut-il conserver toute sa vie un secret qu'une femme aimante ne pourrait pas soupçonner ? Je connaissais

l'existence de ce secret par divers indices. Je le connaissais parce qu'il refusait de me parler de certains épisodes de sa vie en Amérique. Je le connaissais par différentes précautions qu'il prenait. Je le connaissais par des mots qui lui échappaient. Je le connaissais par la manière dont il regardait des étrangers qui survenaient à l'improviste. J'étais parfaitement sûre qu'il avait quelques ennemis puissants, qu'il croyait sur sa piste et contre lesquels il se tenait toujours sur ses gardes. J'en étais si sûre que depuis des années j'avais très peur quand il rentrait plus tard que prévu.

– Puis-je vous demander, madame, interrogea Holmes, quels furent les mots qui éveillèrent votre attention ?

– « La vallée de la peur », répondit Mme Douglas. C'est une expression qu'il avait employée quand je l'avais questionné : « Je suis allé dans la vallée de la peur. Je n'en suis pas encore sorti. » Quand je le voyais plus grave que de coutume, je lui demandais : « Ne sortirons-nous jamais de cette vallée de la peur ? » Et il me répondait : « Parfois je pense que nous n'en sortirons jamais. »

– Naturellement vous lui avez demandé ce qu'il voulait dire par ces mots : la vallée de la peur ?

– Oui. Mais alors il s'assombrissait et secouait la tête. « Il est déjà assez mauvais que l'un de nous se soit trouvé sous son ombre, me répliquait-il. Plaise à Dieu qu'elle ne s'étende jamais sur vous ! » C'était une véritable vallée où il avait vécu et où un événement terrible le concernant s'était produit. De cela je suis certaine, mais je ne peux pas vous en dire davantage.

– Et il n'a jamais cité de noms ?

– Si. Il y a trois ans, il a eu un accident de chasse et la fièvre l'a fait délirer. Je me rappelle un nom qui sortait continuellement de sa bouche. Un nom qu'il prononçait avec colère et aussi, m'a-t-il semblé, avec horreur. Ce nom était McGinty. Le chef de corps

McGinty. Quand il s'est rétabli, je lui ai demandé qui était ce chef de corps McGinty, et de quel corps il était le chef. « Il ne l'a jamais été du mien, Dieu merci ! » m'a-t-il répondu en riant. Mais un lien existe entre le chef de corps McGinty et la vallée de la peur.

– Un autre détail maintenant, dit l'inspecteur MacDonald. Vous avez rencontré M. Douglas dans une pension de famille de Londres, n'est-ce pas, et vous vous êtes fiancés dans la capitale. Ce mariage comportait-il un élément secret ou mystérieux ? Un élément romanesque ?

– Du romanesque ? Il y en a eu. Il y a toujours du romanesque. Il n'y a rien eu de mystérieux.

– Avait-il un rival ?

– Non. J'étais entièrement libre.

– Vous avez appris, naturellement, l'enlèvement de son alliance. Ce fait vous suggère-t-il un indice quelconque ? En supposant que l'un de ses anciens adversaires l'ait pisté jusqu'ici et ait commis le crime, à quel motif aurait-il obéi en lui retirant son alliance ?

Pendant un instant, j'aurais juré avoir vu l'ombre d'un sourire flotter autour des lèvres de Mme Douglas.

– Je n'en sais rigoureusement rien, répondit-elle. C'est tout à fait extraordinaire.

– Eh bien ! nous ne vous retiendrons pas plus longtemps ; et nous regrettons vivement de vous avoir infligé cet ennui à un moment pareil ! dit l'inspecteur. Sans doute reste-t-il encore différents points à examiner, mais nous pourrons toujours faire appel à vous le cas échéant.

Elle se leva, et je surpris encore une fois le regard interrogateur qu'elle porta sur notre groupe. « Quelle impression vous a fait ma déposition ? » Elle aurait pu aussi bien le demander à haute voix. Puis elle quitta la salle à manger.

– Une belle femme ! Une très belle femme ! murmura pensivement MacDonald dès la porte refermée. Ce Barker a longtemps vécu ici. C'est un homme qui plaît aux femmes. Il a admis que Douglas était jaloux ; peut-être sa jalousie n'était-elle pas dépourvue de fondement. Et puis il y a cette alliance. Nous ne pouvons pas négliger cela. L'homme qui arrache à un cadavre son alliance ... Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

Mon ami était assis, la tête reposant sur ses mains, perdu dans ses pensées. Il se leva et sonna.

– Ames, dit-il quand entra le maître d'hôtel, où est maintenant M. Cecil Barker ?

– Je vais voir, monsieur.

Il revint quelques instants plus tard pour annoncer que M. Barker était dans le jardin.

– Pouvez-vous vous rappeler, Ames, comment était chaussé M. Barker la nuit dernière quand vous l'avez retrouvé dans le bureau ?

– Oui, monsieur Holmes. Il avait des pantoufles. Je lui ai apporté des souliers quand il est sorti pour aller prévenir la police.

– Où sont ces pantoufles maintenant ?

– Elles sont encore sous la chaise du vestibule.

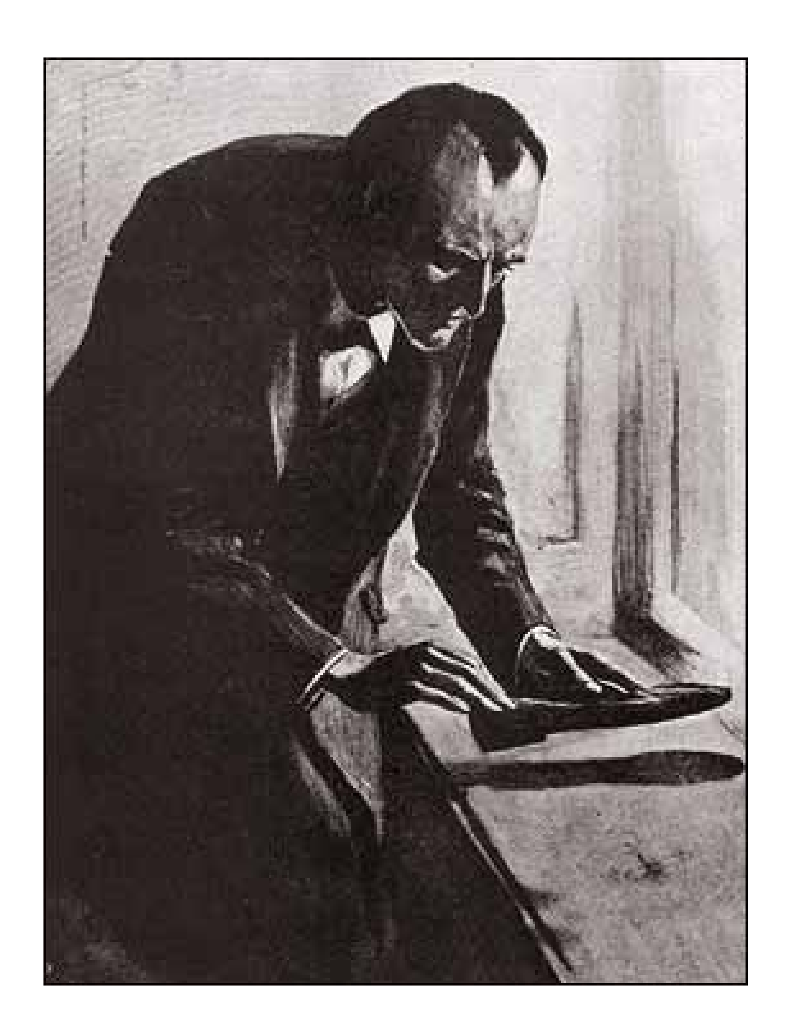
– Très bien, Ames. Il est, vous comprenez, très important pour nous de pouvoir distinguer entre les traces qu'a pu laisser M. Barker et celles de quelqu'un de l'extérieur.

– Oui, monsieur. Je puis vous dire que j'avais remarqué qu'elles étaient tachées de sang ; mais les miennes aussi.

– C'est bien normal, étant donné l'état du bureau ! Très bien, Ames. Nous sonnerons si nous avons besoin de vous.

Quelques minutes plus tard, nous étions de retour dans le bureau. Holmes avait ramassé les pantoufles dans le vestibule. Comme Ames l'avait déclaré, elles étaient rouges de sang.

– Bizarre ! murmura Holmes en se tenant devant la fenêtre pour les examiner attentivement. Très bizarre en vérité !



Il se baissa avec un geste souple de félin et plaça la pantoufle sur la tache de sang de l'appui. Elle correspondait exactement. Il sourit en regardant ses collègues.

L'inspecteur fut bouleversé, surexcité.

– Mon cher, s'écria-t-il, il n'y a aucun doute. Barker a placé lui-même une empreinte sur la fenêtre. Elle est nettement plus large qu'une empreinte ordinaire. Je me rappelle que vous avez dit que c'était un pied plat ; voilà l'explication. Mais quel jeu joue-t-il, Monsieur Holmes ? Quel jeu joue-t-il ?

– Hé ! oui. Quel jeu joue-t-il ? répéta mon ami en réfléchissant.

White Mason émit un petit rire et se frotta les mains avec une satisfaction toute professionnelle.

– Je vous avais prévenus ! s'écria-t-il. Du fil à retordre ! Et un drôle de fil, celui-là !

CHAPITRE VI
Une lueur naissante

Les trois détectives ayant à vérifier de nombreux points de détail, je décidai de rentrer seul dans nos appartements du village. Mais auparavant je voulus faire le tour du jardin qui flanquait le manoir. Entouré par des ifs vénérables, il contenait une belle pelouse au centre de laquelle était placé un antique cadran solaire ; son aspect reposant avait de quoi détendre mes nerfs. Dans cette ambiance profondément paisible, il devenait possible d'oublier (ou de s'en souvenir seulement comme d'un cauchemar fantastique) ce sombre bureau et le cadavre étendu, souillé de sang, sur le plancher. Et pourtant, pendant que j'essayais d'y rafraîchir mon âme, un incident imprévu reporta mes pensées vers la tragédie et m'impressionna fâcheusement.

J'ai dit que des massifs d'ifs cernaient le jardin. Du côté le plus éloigné du manoir ils s'épaississaient pour former une haie continue. Derrière cette haie, dissimulé aux regards des promeneurs venant du manoir, il y avait un banc de pierre. M'en approchant, je perçus le bruit d'une phrase prononcée par la voix grave d'un homme et, en réponse, un petit rire aigu féminin. Un moment plus tard j'avais contourné la haie, et je vis Mme Douglas et Barker. La physionomie de Mme Douglas me stupéfia. Dans la salle à manger, elle s'était montrée grave et réservée. A présent, tout simulacre de chagrin avait disparu. Ses yeux pétillaient de la joie de vivre, et son visage frémissait encore du plaisir amusé qu'avait provoqué la phrase de son compagnon. Lui était assis, penché en avant, les mains jointes et les coudes sur les genoux ; un sourire éclairait son fier visage viril. Dès qu'ils me virent, mais un peu tard, ils reprirent un air solennel. Ils se chuchotèrent quelques mots brefs ; puis Barker se leva et se dirigea vers moi.

– Excusez-moi, monsieur, dit-il. N'est-ce pas au docteur Watson que j'ai l'honneur de parler ?...

Je saluai avec une froideur qui dût devoir lui montrer, je pense, l'impression que j'avais ressentie.

– ... Nous pensions que c'était vous, dont l'amitié avec M. Sherlock Holmes est notoire. Auriez-vous l'obligeance de venir par ici ? Mme Douglas désirerait vous dire deux mots.

Je le suivis en fronçant le sourcil. J'avais encore en mémoire l'image du mort défiguré sur le plancher. Or, à quelques heures de la tragédie, sa femme et son meilleur ami riaient ensemble derrière un buisson dans le jardin qui lui avait appartenu. Je saluai Mme Douglas avec réserve. J'avais sympathisé avec le chagrin qu'elle avait manifesté dans la salle à manger. A présent j'affrontais son visage implorant d'un œil inexpressif.

– Je crains que vous ne me considériez comme une femme sans cœur ? me dit-elle.

Je haussai les épaules.

– Ce n'est pas mon affaire.

– Peut-être me rendrez-vous justice un jour. Si vous compreniez seulement ...

– Il n'est pas nécessaire que le docteur Watson comprenne, interrompit Barker. Comme il l'a dit lui-même, ce n'est vraiment pas son affaire.

– Exactement, dis-je. Et voilà pourquoi je vais vous demander permission de reprendre ma promenade.

– Un instant, docteur Watson ! s'écria Mme Douglas. Il y a une question à laquelle vous pouvez répondre avec plus d'autorité que n'importe qui au monde, et j'attends beaucoup de cette réponse-là. Vous connaissez M. Holmes et ses relations avec la

police mieux que quiconque. En supposant qu'une affaire soit portée confidentiellement à sa connaissance, est-il absolument indispensable qu'il la communique aux détectives officiels ?

– Oui, voilà la question ! approuva Barker avec une sorte de passion. Travaille-t-il pour lui seul, ou est-il complètement associé avec eux ?

– Je ne sais vraiment pas si je suis qualifié pour en discuter.

– Je vous en prie ! Je vous assure, docteur Watson, que vous nous aiderez, que vous m'aiderez grandement si vous nous renseignez sur ce point !

Il y avait dans la voix de Mme Douglas un tel accent de sincérité que sur le moment j'oubliai toute sa légèreté et que je ne songeai plus qu'à lui faire plaisir.

– M. Holmes est un enquêteur indépendant, lui dis-je. Il est son propre maître et il agira selon son propre jugement. D'autre part, il ne peut que se montrer loyal envers les détectives officiels qui travaillent sur la même affaire, et il ne leur dissimulerait rien qui serait de nature à les aider à traduire un criminel devant la justice. Cela posé, je ne saurais vous en dire plus, et je vous renverrais à M. Holmes en personne si vous désiriez plus ample information.

Sur ces mots, je soulevai mon chapeau et je repris mon chemin en les laissant assis derrière la haie. Quand j'arrivai au bout des ifs, je me retournai : ils continuaient à discuter entre eux ; comme ils me suivaient du regard, ma déclaration faisait certainement l'objet de leur entretien.

– Je ne souhaite nullement leurs confidences, me répondit Holmes quand je lui fis part de ma conversation.

Il avait passé tout l'après-midi au manoir avec ses deux collègues, et il était rentré vers cinq heures avec un appétit dévorant pour le thé que j'avais commandé.

– Pas de confidences, Watson ! me répéta-t-il. Elles seraient bien encombrantes si l'on venait à une arrestation pour entente délictueuse et meurtre.

– Vous croyez que nous nous acheminons vers cela ?

Il était d'humeur charmante, débonnaire.

– Mon cher Watson, quand j'aurai exterminé ce quatrième œuf, je serai disposé à vous décrire toute la situation. Je ne dis pas que nous avons résolu l'énigme, loin de là ! Mais quand nous aurons retrouvé l'haltère manquant ...

– L'haltère !

– Mon Dieu, Watson, est-il possible que vous n'ayez pas deviné que toute l'affaire tourne autour de cet haltère absent ? Allons, allons ! Ne prenez pas une mine de chien battu, car entre nous je ne crois pas que l'inspecteur MacDonald ou l'excellent spécialiste local ait évalué à sa juste valeur l'importance exceptionnelle de ce détail. Un haltère, Watson ! Un seul haltère ! Considérez un athlète avec un seul haltère. Représentez-vous le développement unilatéral, le risque évident d'une déviation de la colonne vertébrale ! C'est choquant, Watson : choquant, voyons !

Il avait la bouche pleine d'une tartine et ses yeux étincelaient de malice. Son appétit était un gage de succès, car je me rappelais certains jours et certaines nuits où il ne songeait ni à manger ni à boire parce que son esprit butait sur un problème. Finalement, il alluma sa pipe et, installé au coin du feu de notre vieille auberge de campagne, il se mit à parler lentement et d'une façon un peu décousue, plutôt comme quelqu'un qui pense à haute voix que comme un détective faisant une déposition bien mûrie.

– Un mensonge, Watson. Un gros mensonge. Un mensonge énorme, flagrant, absolu. Voilà ce qui nous attendait dès l'abord. Voilà notre point de départ. Toute l'histoire de Barker est un mensonge. Mais l'histoire de Barker est corroborée par Mme Douglas. Donc elle ment aussi. Tous deux mentent dans une entente délictueuse. Aussi nous trouvons-nous maintenant en face du problème simple que voici : pourquoi mentent-ils, et quelle est la vérité qu'ils essaient avec tant de soin de nous cacher ? Tentons, Watson, vous et moi, de percer ce rideau de mensonges et de reconstituer la vérité.

» Comment sais-je qu'ils mentent ? Parce qu'ils ont édifié un échafaudage qui tout bonnement ne tient pas. Réfléchissez ! Selon l'histoire qui nous a été contée, l'assassin a disposé de moins d'une minute après le crime pour prendre l'alliance, qui était sous une autre bague, pour replacer l'autre bague (chose qu'il n'aurait jamais faite) et pour déposer ce carton singulier auprès de sa victime. Je dis que c'est impossible ! Vous pouvez ergoter et dire par exemple (mais je respecte trop, Watson, votre jugement, pour supposer que vous le ferez) que l'alliance a pu être retirée avant la mort de Douglas. Mais le fait que la bougie n'a pas brûlé longtemps montre que l'entretien a dû être bref. En outre, un homme comme Douglas, dont nous avons entendu vanter le courage intrépide, aurait-il retiré son alliance à la première injonction du meurtrier ? Et même pouvons-nous imaginer qu'il s'en serait séparé devant le pire des risques ? Non, Watson, l'assassin est resté seul avec le cadavre quelque temps après avoir allumé la lampe. J'en suis sûr. Mais le coup de feu a été apparemment la cause de la mort. Donc le coup de feu a dû être tiré un peu plus tôt qu'on ne nous l'a déclaré. Et dans une affaire pareille, il ne saurait s'agir d'une erreur involontaire ! Nous nous trouvons par conséquent en présence d’une véritable entente délictueuse de la part des deux personnes qui ont entendu la détonation : Barker et la femme Douglas. Quand pour comble je suis en mesure d'établir que la tache de sang sur l'appui de la fenêtre a été délibérément disposée là par Barker afin d'induire la

police en erreur, vous admettrez que l'affaire prend des proportions inquiétantes pour lui.

» Maintenant nous allons tenter de préciser l'heure réelle à laquelle le crime a été commis. Jusqu'à dix heures et demie, les domestiques ont circulé dans le manoir ; donc il n'a pas eu lieu avant dix heures et demie. A onze heures moins le quart, ils étaient tous rentrés chez eux, sauf Ames, qui était à l'office. Après votre départ cet après-midi, je me suis livré à quelques expériences, et j'ai constaté qu'aucun des bruits que faisait MacDonald dans le bureau ne parvenait à l'office quand toutes les portes étaient fermées. Il en est différemment, toutefois, de la pièce où loge la femme de chambre. Elle n'est pas loin du corridor ; de chez elle, j'ai pu vaguement entendre un bruit de voix quand on parlait très fort. Le son d'une détonation est jusqu'à un certain point étouffé quand le coup est tiré à bout portant, et ç'a été incontestablement le cas ; elle n'a sans doute pas été bien bruyante ; tout de même, dans le silence de la nuit, elle aurait dû être perçue dans la chambre de Mme Allen. Elle nous a dit qu'elle était un peu dure d'oreille ; n'empêche qu'elle a déposé avoir entendu une porte claquer une demi-heure avant l'alarme. Une demi-heure avant l'alarme, cela fait onze heures moins le quart. Je suis à peu près certain que ce qu'elle a entendu était la détonation, et que c'est à cette heure-là qu'il faut situer le crime. S'il en est ainsi, nous avons à présent à déterminer ce qu'ont fait M. Barker et Mme Douglas, en admettant qu'ils ne soient pas les véritables meurtriers, entre onze heures moins le quart, lorsque le bruit de la détonation les a fait descendre et onze heures et quart, lorsqu'ils ont sonné pour appeler les domestiques. Que faisaient-ils ? Pourquoi n'ont-ils pas aussitôt donné l'alarme ? Telle est la question qui se pose à nous. Quand nous y aurons répondu, nous aurons réalisé un grand pas pour résoudre le problème.

– Quant à moi, dis-je, je suis convaincu qu'il existe une complicité entre ces deux personnes. Il faut qu'elle n'ait vraiment pas de cœur pour rire quelques heures après la mort de son mari !

– En effet. Elle ne se conduit guère comme une bonne épouse, et pendant sa déposition elle paraissait bien froide. Je ne suis pas un admirateur forcené du sexe faible, comme vous le savez, Watson, mais si j'en juge par mon expérience de la vie, peu de femmes éprouvant le moindre sentiment à l'égard de leur mari auraient accepté qu'une simple parole les éloignât du cadavre dudit mari. Si je me marie un jour, Watson, j'espère inspirer à ma femme un sentiment qui lui interdira de se laisser emmener par la femme de chambre quand mon cadavre sera à quelques mètres. Là, la mise en scène a été mauvaise, car le plus nul des enquêteurs serait frappé par l'absence des habituelles lamentations féminines. A défaut d'autre chose, cet incident m'aurait suggéré une entente délictueuse préalablement conclue.

– Vous pensez donc, en définitive, que Barker et Mme Douglas sont coupables du meurtre ?

– Il y a dans vos questions, Watson, une consternante absence de nuances ! soupira Holmes en me menaçant de sa pipe. Elles m'arrivent comme autant de boulets de canon. Si vous voulez dire que Mme Douglas et Barker connaissent la vérité sur le crime et s'entendent pour la cacher, alors je puis vous répondre avec certitude : oui. Mais votre conclusion, beaucoup plus terrible, ne me paraît pas tout à fait aussi démontrée. Examinons un instant les difficultés que nous avons à surmonter en chemin.

» Supposons que ce couple ; soit uni par les liens d'un amour coupable, que Barker et Mme Douglas aient décidé de se débarrasser de l'homme qui est leur suprême obstacle. C'est une supposition audacieuse, car une enquête discrète auprès des domestiques et des gens du pays ne permet absolument pas de l'établir. Au contraire, tout semble indiquer que les Douglas étaient très unis.

– De cela je suis sûr, que non, dis-je en me rappelant le beau visage souriant que j'avais vu dans le jardin.

– Au moins ils donnaient cette impression. Supposons par conséquent que le couple coupable était extraordinairement astucieux, suffisamment pour tromper tout le monde et pour conspirer la mort du mari. Il se trouve que celui-ci, sur la tête duquel planait un certain danger…

– Hypothèse qui nous a été suggérée par eux seuls !

Holmes réfléchit.

– Je vois, Watson. Vous êtes en train de bâtir une théorie selon laquelle tout ce qu'ils disent est faux depuis le commencement. Selon vous, il n'y a jamais eu de menace latente ni de société secrète, ni de vallée de la peur, ni de chef de corps M. Je-ne-sais-qui. Considérons ce que nous apportent vos dénégations. Ils inventent cette théorie pour expliquer le crime. Puis ils ont l'idée de laisser une bicyclette dans le parc afin de prouver l'existence d'un étranger. La tache sur l'appui de la fenêtre participe de la même idée. De même, le carton sur le cadavre, qui aurait pu être préparé au manoir. Tout cela cadre avec votre hypothèse, Watson. Mais maintenant nous tombons sur le mauvais angle, sur des bouts de faits qui ne cadrent plus. Pourquoi un fusil scié ? Et pourquoi un fusil américain ? Comment auraient-ils pu avoir la certitude que le coup de feu ne serait entendu de personne ? C'est pur hasard, en effet, que Mme Allen ne soit pas sortie de sa chambre à cause de cette porte qui aurait claqué. Pourquoi votre couple coupable aurait-il agi de la sorte, Watson ?

– J'avoue que je ne peux pas l'expliquer.

– Et puis, si une femme et son amant s'entendent pour tuer le mari, vont-ils afficher leur crime en retirant son alliance après sa mort ? Est-ce une éventualité probable, Watson ?

– Non.

– Et encore ceci : si vous aviez eu l'idée de laisser une bicyclette dissimulée à l'extérieur, ne l'auriez-vous pas écartée en réfléchissant que le détective le plus obtus dirait tout naturellement qu'il lait d'une feinte, puisque la bicyclette était la première chose dont le fugitif avait besoin pour réussir sa fuite ?

– Je ne conçois pas d'explications.

– Et cependant aucune combinaison d'événements n'échappe à l'explication humaine. Une sorte d'exercice mental, sans aucune garantie de vérité, m'indique une ligne possible qui correspond aux faits. C'est, je le confesse, un travail de pure imagination ; mais combien de fois l'imagination ne s'est-elle pas révélée mère de la vérité ?

» Supposons qu'il existait un secret coupable, un secret réellement honteux, dans la vie de ce Douglas. Cela aboutit à son assassinat par quelqu'un de l'extérieur, je suppose un vengeur. Ce vengeur, pour un certain motif que j'avoue être encore impuissant à préciser, a subtilisé l'alliance du mort. La vendetta pourrait raisonnablement remonter au premier mariage de Douglas, ce qui justifierait le vol de l'alliance. Avant que ce vengeur ait pu fuir, Barker et Mme Douglas sont entrés dans le bureau. L'assassin a pu les convaincre que son arrestation entraînerait la publication d'un scandale abominable. Ils se sont ralliés à cette idée et ont préféré le laisser fuir. Dans ce but, ils ont probablement abaissé le pont-levis, ce qu'ils pouvaient faire sans bruit, et ils l'ont relevé ensuite. L'assassin a donc pu s'échapper et, pour une raison que j'ignore, il a pensé qu'il valait mieux partir à pied qu'à bicyclette. Il a donc laissé son vélo là où celui-ci ne risquait pas d'être découvert avant qu'il ait pris du champ. Jusque-là nous sommes dans les limites du possible, non ?

– C'est possible, sans doute ! répondis-je sans conviction.

– Nous devons nous rappeler, Watson, que ce qui s'est passé sort à coup sûr du banal. Reprenons mon hypothèse. Le couple,

pas forcément un couple coupable, réalise après le départ du criminel qu'il s'est placé dans une situation délicate : car comment prouver qu'ils n'ont pas tué ou qu'ils n'étaient pas de connivence avec le criminel ? Rapidement, et assez maladroitement, ils ont arrêté leurs décisions. Barker a placé l'empreinte de sa pantoufle tachée de sang sur l'appui de la fenêtre pour suggérer le mode d'évasion du meurtrier. De toute évidence eux seuls avaient entendu la détonation : ils ont donc donné l'alarme, mais une bonne demi-heure après l'événement.

– Et comment vous proposez-vous de prouver tout cela ?

– D'abord, s'il s'agit d'un étranger, je ne désespère pas qu'il soit arrêté. Ce qui serait la meilleure des preuves. Mais sinon... Eh bien ! les ressources de la science sont loin d'être épuisées ! Je pense qu'une soirée seul dans ce bureau m'aiderait beaucoup.

– Une soirée là-bas tout seul !

– J'ai l'intention d'y aller tantôt. J'ai tout arrangé avec l'estimable Ames. Je m'assoirai dans cette pièce dont l'atmosphère, m'inspirera peut-être. Je crois dans le genius loci. Vous souriez, ami Watson ? Eh bien ! nous verrons, A propos, vous avez bien votre gros parapluie ici, n'est-ce pas ?

– Il est là.

– Je vais donc vous l'emprunter, si vous le permettez.

– Certainement. Mais... Quelle mauvaise arme ! Si un danger se présente...

– Aucun danger sérieux, mon cher Watson. Autrement je solliciterais votre concours. Mais je prendrai, le parapluie. Pour l'instant, je n'attends plus que le retour de nos collègues de Tunbridge Wells, où ils cherchent à identifier le propriétaire de la bicyclette.

La nuit était tombée quand l'inspecteur MacDonald et White Mason rentrèrent de leur expédition. Ils exultaient. Ils avaient fait avancer l'enquête d'un grand pas.

– Mon cher, vous savez que je doutais fort de l'intrusion de quelqu'un de l'extérieur, dit MacDonald. Mais ces doutes tombent. Nous avons identifié la bicyclette, et nous tenons le signalement de notre homme.

– J'ai l'impression que nous touchons au commencement de la fin, dit Holmes. Je vous félicite tous deux de tout mon cœur.

– Voilà. Je suis parti du fait que M. Douglas avait paru contrarié la veille du crime, à son retour de Tunbridge Wells. C'était donc à Tunbridge Wells qu'il avait eu la révélation d'un danger quelconque. Par conséquent, si quelqu'un était venu ici à bicyclette, il était vraisemblablement parti de Tunbridge Wells. Nous avons emmené la bicyclette et nous l'avons montrée dans les hôtels. Tout de suite le directeur de l'Aigle-Commercial l'a identifiée comme appartenant à un soi-disant Hargrave, qui avait loué une chambre depuis deux jours. Ce Hargrave n'avait pour tout bagage que sa bicyclette et une petite valise. Il s'était fait inscrire comme venant de Londres, sans préciser davantage son adresse. La valise est une valise de Londres ; son contenu est anglais ; mais l'homme lui-même était incontestablement un Américain.

– Hé ! hé ! fit joyeusement Holmes. Vous avez fait du très bon travail pendant que je demeurais assis à échafauder des théories avec mon ami Watson. Voilà ce que c'est que d'être pratique, monsieur Mac !

– Hé ! oui, vous l'avez dit ! répondit l'inspecteur avec une satisfaction évidente.

– Mais cette découverte peut cadrer avec votre théorie, dis-je à Holmes.

– Oui ou non. Mais écoutons la fin. Dites-moi, monsieur Mac, n’avez-vous rien trouvé qui permettrait d'identifier cet homme ?

– Si peu de choses que de toute évidence il prenait grand soin à conserver l'incognito. Ni papiers, ni lettres, ni marques sur les vêtements. Sur sa table, il y avait une carte de la région. Il a quitté son hôtel hier matin après le petit déjeuner, il a enfourché sa bicyclette, et on n'a plus entendu parler de lui.

– Voilà justement ce qui me tracasse, monsieur Holmes ! intervint White Mason. Puisque ce type ne voulait pas attirer l'attention, il aurait dû revenir et rester à l'hôtel comme un touriste inoffensif. Il n'est pas sans savoir que le directeur de l'hôtel va signaler sa disparition à la police et que celle-ci établira un rapprochement entre sa disparition et le crime.

– Sans doute. Jusqu'ici en tout cas il n'a qu'à se louer de son astuce puisqu'il n'a pas été arrêté. Mais son signalement, le possédez-vous ?

MacDonald se reporta à son carnet...

– Nous l'avons tel qu'il nous a été donné. On ne paraît pas avoir observé particulièrement notre homme, mais enfin le portier, l'employé de la réception et la femme de chambre sont d'accord sur les points suivants : il ne mesure pas loin d'un mètre quatre-vingts, il est âgé de cinquante-cinq ans environ, il a des cheveux légèrement grisonnants, il porte une moustache non moins grisonnante, il a le nez busqué et un visage que tous m'ont dépeint comme farouche et peu engageant.

– Ma foi, à l'exception de ce dernier trait, on jurerait une description de Douglas lui-même ! dit Holmes. Il a un peu plus de cinquante ans, des cheveux poivre et sel, une moustache

grisonnante, et il est approximativement de la même taille. Avez-vous quelque chose d'autre ?

– Il était habillé d'un gros costume gris, d'un pardessus jaune et court, et il était coiffé d'un chapeau mou.

– Rien sur le fusil ?

– Un fusil de soixante-cinq centimètres de long pouvait parfaitement tenir dans sa valise et être dissimulé sous le pardessus.

– Et- comment situez-vous ces informations dans le cadre général de l'affaire ?

– Eh bien ! monsieur Holmes, répondit MacDonald, quand nous aurons notre homme (et croyez-moi, son signalement a été transmis par télégramme dans les cinq minutes qui ont suivi), nous serons mieux placés pour en discuter. Mais dans l'état actuel des choses, nous savons qu'un Américain prétendant s'appeler Hargrave est arrivé avant-hier à Tunbridge. Wells avec une bicyclette et une valise. Dans : celle-ci il y avait un fusil de chasse scié. Il est donc venu dans l'intention délibérée de commettre un crime. Hier matin, il s'est rendu à bicyclette à Birlstone, et il avait dissimulé son fusil sous son pardessus. Personne ne l'a vu arriver ici, du moins à notre connaissance ; mais il n'avait pas besoin de traverser le village pour atteindre la grille du parc, et nombreux sont les cyclistes qui empruntent la route. Je présume qu'il a caché aussitôt son vélo au milieu des lauriers, là où il a été découvert, et qu'il s'y est sans doute blotti lui-même tout en surveillant la maison et en attendant que sorte M. Douglas. Le fusil de chasse est une arme dont l'usage apparaît anormal à l'intérieur d'une maison ; mais le meurtrier avait l'intention de s'en servir dehors ; là, le fusil de chasse présentait deux avantages évidents : d'abord il tue son homme à coup sûr ; ensuite le bruit de la détonation aurait été si banal dans une campagne anglaise giboyeuse que personne n'y aurait prêté attention.

– C'est très clair ! dit Holmes.

– Mais M. Douglas ne sortit pas. Que pouvait faire dès lors le meurtrier ? Il abandonna sa bicyclette et s'approcha du manoir entre chien et loup. Il trouva le pont abaissé et les environs déserts. Il courut son risque, en ayant sans doute préparé une excuse pour le cas où il rencontrerait quelqu'un. Il ne rencontra personne. Il se glissa dans la pièce la plus proche et se cacha derrière le rideau. De là, il put voir le pont-levis se relever, et il comprit qu'il lui faudrait traverser la douve pour s'échapper. Il attendit jusqu'à onze heures et quart : à cette heure, M. Douglas, faisant sa ronde habituelle, pénétra dans le bureau. Il le tua et s'enfuit. Il savait que sa bicyclette pourrait être reconnue par les gens de l'hôtel ; voilà pourquoi il l'abandonna et se rendit par un autre moyen de locomotion à Londres ou dans toute autre cachette. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Eh bien ! monsieur Mac, c'est très bien, très clair pour l'instant. Moi, je crois que le crime a été commis une demi-heure plus tôt qu'on ne nous l'a dit ; que Mme Douglas et M. Barker s'entendent tous les deux pour cacher quelque chose ; qu'ils ont aidé le meurtrier à s'enfuir, ou du moins qu'ils sont entrés dans le bureau avant qu'il se soit enfui ; qu'ils ont fabriqué l'indice permettant de croire qu'il s'est sauvé par la fenêtre ; que selon toute vraisemblance ils l'ont laissé partir en abaissant le pont-levis. Voilà comment je lis la première moitié.

Les deux détectives hochèrent la tête.

– Si votre version est exacte, monsieur Holmes, dit l'inspecteur MacDonald, nous ne faisons que changer de mystère.

– Et par certains côtés nous heurter à un mystère plus indéchiffrable encore, ajouta White Mason. Mme Douglas n'est jamais allée en Amérique. Quelle relation possible aurait-elle avec

un assassin américain – relation assez forte pour l'inciter à le protéger ?

– J'admets toutes les difficultés qui se présentent, dit Holmes. Je me propose de procéder ce soir à une petite enquête de mon cru, et il n'est pas impossible qu'elle contribue à la cause commune.

– Pouvons-nous vous aider, monsieur Holmes ?

– Non, non ! L'obscurité et le parapluie du docteur Watson. Mes besoins sont modestes. Et Ames, le fidèle Ames, me fera bien une petite concession. Toutes mes pensées convergent invariablement sur le même problème de base : pourquoi un athlète développe-t-il ses muscles avec un instrument aussi anormal qu'un seul et unique haltère ?

Il était tard lorsque Holmes rentra de son excursion solitaire. Nous couchions dans une chambre à deux lits : c'était le maximum qu'avait pu faire pour nous une petite auberge de campagne. J'étais déjà endormi quand il arriva.

– Alors, Holmes, murmurai-je, avez-vous découvert quelque chose ?



Il se tenait près de moi sans parler, une bougie à la main. Il se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

– Dites, Watson, vous n'avez pas peur de dormir dans la même chambre qu'un fou, un âne bâté, un individu au cerveau ramolli, un idiot qui a perdu la raison ?

– Pas le moins du monde, répondis-je tout étonné.

– Eh bien ! c'est heureux ! soupira-t-il.

Et sans un mot de plus, il se coula entre les draps.

CHAPITRE VII
La solution

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous nous rendîmes auprès de l'inspecteur MacDonald et de M. White Mason ; ils étaient réunis dans la salle du commissariat de police local. Sur la table derrière laquelle ils étaient assis, des lettres et des télégrammes soigneusement classés s'empilaient.

– Toujours sur la trace du cycliste insaisissable ? leur demanda gaiement Holmes. Quelles sont les dernières nouvelles de ce coquin ?

MacDonald désigna d'un geste maussade son tas de correspondance.

– Il est simultanément signalé à Leicester, Nottingham, Southampton, Derby, East Ham, Richmond, et dans quatorze autres lieux. Dans trois endroits, East Ham, Leicester et Liverpool, il est arrêté. Le pays semble regorger de fugitifs à pardessus jaune.

– Mes pauvres amis ! s'exclama Holmes d'une voix empreinte de la plus cordiale sympathie. Mais écoutez-moi, monsieur Mac, et vous, monsieur White Mason ! Je voudrais vous donner un avis très sérieux. Quand je me suis intéressé à l'affaire, j'ai déclaré, vous vous en souvenez certainement, que je ne vous présenterais pas de théories à moitié prouvées, mais que je travaillerais en franc-tireur tant que je ne serais pas sûr de l'exactitude de mes hypothèses. Voilà la raison qui m'empêche de vous confier dès maintenant tout, ce que j'ai dans la tête. Par ailleurs, j'ai dit que je jouerais loyalement le jeu avec vous : or je ne crois pas qu'il soit loyal de ma part de vous laisser gaspiller votre énergie sur des tâches inutiles et sans profit. Je suis donc venu vous voir ce matin pour vous donner mon avis. Cet avis se résume en trois mots : abandonnez l’affaire.

MacDonald et White Mason regardèrent avec ahurissement leur célèbre collègue.

– Vous la considérez comme désespérée ? s'écria l'inspecteur.

– Je considère que l'affaire, telle que vous la menez, est désespérée. Mais je ne considère pas qu'il faille désespérer d'atteindre la vérité.

– Pourtant, ce cycliste ! Il n'est pas une invention, tout de même ! Nous avons son signalement, sa valise, sa bicyclette. Il doit bien se trouver quelque part ! Pourquoi ne mettrions-nous pas la main dessus ?

– Si, si ! Sans aucun doute il se trouve quelque part, et sans aucun doute nous le trouverons, mais je ne voudrais pas que vous perdiez votre temps du côté de Liverpool ou de East Ham. Je suis certain que nous parviendrons au but dans un rayon beaucoup plus restreint.

– Vous nous cachez quelque chose. Ce n'est pas chic de votre part ! protesta l'inspecteur, visiblement contrarié.

– Vous connaissez mes méthodes, monsieur Mac. Ce que je sais, je vous le cacherai le moins de temps possible. Je désire seulement vérifier les détails ; cette vérification sera bientôt faite ; après quoi je vous tirerai ma révérence et rentrerai à Londres, non sans vous avoir communiqué tous mes résultats. Je me sens trop votre débiteur pour agir autrement, car j'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne me rappelle pas une étude plus singulière et plus intéressante.

– Tout cela me dépasse, monsieur Holmes. Nous vous avons vu hier soir, à notre retour de Tunbridge Wells, et vous étiez d'accord, en gros, sur nos résultats. Que s'est-il donc passé entre-temps qui a transformé radicalement votre point de vue ?

– Eh bien ! puisque vous me le demandez, j'ai passé quelques heures hier soir au manoir.

– Et alors ?

– Ah ! Pour le moment, il m'est impossible de sortir des généralités. A propos, j'ai lu un document bref, mais clair et passionnant, sur le manoir ; je l'avais acheté pour la modique somme d'un penny chez le buraliste local…

Holmes tira de la poche de sa veste une petite feuille de papier ornée d'une gravure rudimentaire représentant l'ancien château féodal.

– … Ce genre de document ajoute énormément au piquant d'une enquête, mon cher monsieur Mac, quand on éprouve de l'attrait pour l'atmosphère historique du lieu. Ne vous impatientez pas ! Je vous assure qu'un texte, même dépouillé comme celui-ci, procure à l'esprit une bonne représentation du passé. Permettez-moi de vous en lire un extrait : « Érigé dans la cinquième année du règne de Jacques II, construit sur l'emplacement d'un château beaucoup plus ancien, le manoir de Birlstone offre l'une des plus belles images intactes d'une résidence à douves de l'époque des Jacques… »

– Vous vous moquez de nous, monsieur Holmes !

– Tut, tut, monsieur Mac ! Voilà la première fois, depuis que je vous connais, que je vous vois manifester de la mauvaise humeur. Bon. Je ne poursuivrai pas ma lecture puisqu'elle semble vous ennuyer. Mais si j'ajoute néanmoins que ce document fait état de la prise du manoir par un colonel du Parlement en 1644, du fait que le roi Charles s'y est caché quelques jours pendant la guerre civile, et que George II y a séjourné, vous conviendrez qu'il y a place pour diverses associations d'idées.

– Je n'en doute pas, monsieur Holmes, mais ce n'est pas notre affaire.

– Tiens, tiens ! Vous croyez ? La largeur de vues, mon cher monsieur Mac, est l'une des qualités essentielles de notre profession. L'effet réciproque des idées et l'usage oblique de la culture présentent fréquemment un intérêt extraordinaire. Vous pardonnerez ces observations à un homme qui, bien que vulgaire amateur en science criminelle, est plus âgé et peut-être plus expérimenté que vous.

– Je suis le premier à en convenir, répondit le détective spontanément. Vous parvenez au but, je l'admets, mais vous avez une manière un peu enveloppée d'y arriver.

– Bien ! Je laisserai tomber l'histoire du passé, et j'en viendrai aux faits du présent. Je me suis rendu, comme je vous l'ai déjà dit, hier soir au manoir. Je n'ai vu ni M. Barker, ni Mme Douglas. Je ne voyais pas la nécessité de les déranger, mais j'ai été heureux d'apprendre que la châtelaine ne dépérissait pas à vue d'œil et qu'elle avait fort bien dîné. Ma visite avait spécialement pour objet ce bon M. Ames, avec qui j'ai échangé quelques amabilités qui se sont terminées par son autorisation, dont il ne parlera à personne, à demeurer seul quelque temps dans le bureau du crime.

– Comment ! A côté de ... m'écriai-je.

– Non. Tout est maintenant remis en ordre. Vous en avez accordé la permission, monsieur Mac, d'après ce qui m'a été dit. La pièce se trouvait donc dans son état normal, et j'y ai passé des moments instructifs.

– Comment cela ?

– Eh bien ! je ne vous ferai pas mystère d'une chose aussi simple : je cherchais l'haltère manquant. Dans mon appréciation

des faits, l'haltère disparu pesait très lourd. J'ai fini par le retrouver.

– Où ?

– Ah ! Là nous touchons au domaine de ce qui n'est pas vérifié. Laissez-moi poursuivre encore un tout petit peu mes investigations, et je vous promets que vous saurez ensuite tout ce que je sais.

– Nous sommes bien obligés d'en passer par où vous voulez, grogna l'inspecteur. Mais de là à admettre que nous devons abandonner l'affaire... Enfin, au nom du Ciel, pourquoi abandonner l'affaire ?

– Pour la simple raison, mon cher monsieur Mac, que vous n'avez pas la moindre idée du but de votre enquête.

– Nous enquêtons sur le meurtre de M. John Douglas du manoir de Birlstone.

– Eh bien ! oui ! Voilà sur quoi vous enquêtez. Mais ne prenez pas la peine de rechercher le mystérieux touriste à bicyclette. Je vous affirme que cette recherche ne vous mènera à rien.

– Alors, que nous suggérez-vous ?

– Je vous dirai exactement quoi faire, si vous le faites.

– Ma foi, je reconnais que vous avez toujours eu raison en dépit de toutes vos bizarreries. Je ferai ce que vous me conseillerez.

– Et vous, monsieur White Mason ?

Le détective local faisait une drôle de tête. M. Holmes et ses méthodes, c'était du nouveau à Birlstone.

– Eh bien ! puisque l'inspecteur s'en contente, je m'en contenterai moi aussi, répondit-il piteusement.

– Bravo ! fit Holmes. Je vais donc vous recommander à tous deux une excellente petite promenade à la campagne. On m'a dit que le panorama sur le Weald, de la crête de Birlstone, était tout à fait remarquable. Sans aucun doute, nous pourrons déjeuner dans une hôtellerie convenable, bien que mon ignorance du pays m'interdise d'en citer une. Ce soir, fatigués mais contents…

– Mon cher, vous dépassez les limites de la plaisanterie ! s'exclama MacDonald, qui, furieux, se leva de sa chaise.

– Bon ! Passez donc la journée comme vous l'entendrez, dit Holmes en lui administrant de petites tapes sur l'épaule. Faites ce qui vous plaira et allez où vous voudrez, mais retrouvez-moi ici sans faute avant ce soir. Sans faute, monsieur Mac !

– C'est de la folie pure !

– Je voulais vous donner un excellent conseil. Mais je n'insiste plus, du moment que vous serez ici à l'heure où j'aurai besoin de vous. Maintenant, avant que je vous quitte, je désire que vous écriviez un mot à M. Barker.

– Oui ?

– Je vous le dicterai, si vous préférez. Prêt ?

« Cher Monsieur,

J'ai pensé qu'il est de notre devoir de vider la douve, dans l'espoir que nous pourrions trouver… »

– Impossible ! protesta l'inspecteur. J'ai procédé à des recherches, pour savoir si c'était faisable : on ne peut pas assécher la douve.

– Tut, tut, mon cher monsieur ! Écrivez, je vous prie, ce que je vous demande d'écrire.

– Bien. Continuez.

« ... dans l'espoir que nous pourrions trouver un élément nouveau en rapport avec l'enquête. J'ai pris mes dispositions : les ouvriers se mettront au travail demain matin de bonne heure pour détourner le cours d'eau... »

– Je vous répète que c'est impossible !

« ... pour détourner le cours d'eau. J'ai jugé préférable de vous en avertir au préalable. »

– A présent, signez. Faites remettre ce message en main propre vers quatre heures. C'est l'heure à laquelle nous nous retrouverons ici. En attendant, amusons-nous les uns et les autres comme il nous plaira, car je vous certifie que l'enquête en est arrivée au point mort.

Le soir tombait quand nous nous rencontrâmes à nouveau. Holmes était très sérieux ; moi, j'étais curieux et les détectives visiblement sceptiques.

– Eh bien ! messieurs, commença-t-il gravement, je vous prie maintenant de bien vouloir vérifier en ma compagnie tout ce que je vais vous soumettre. Vous jugerez par vous-même si les observations que j'ai faites justifient les conclusions auxquelles je suis parvenu. La soirée est fraîche, et j'ignore combien de temps durera notre expédition ; aussi vous recommanderai-je de mettre

vos vêtements les plus chauds. Il est de la première importance que nous soyons à notre poste avant qu'il fasse complètement nuit ; avec votre permission, nous allons partir tout de suite.

Nous longeâmes la lisière extérieure du parc du manoir et nous arrivâmes devant une ouverture de la clôture. Nous nous glissâmes par ce trou ; Holmes nous mena derrière un massif situé presque en face de la porte principale et du pont qui n'avait pas été relevé. Holmes s'accroupit derrière les lauriers ; nous l'imitâmes.

– Alors, qu'allons-nous faire ? interrogea MacDonald d'une voix bourrue.

– Armer nos âmes de patience et faire le moins de bruit possible, répondit Holmes.

– Mais enfin, pourquoi sommes-nous ici ? Vraiment, je pense que vous auriez dû vous montrer plus franc !

Holmes se mit à rire.

– Watson, dit-il, revient toujours sur un thème qui lui est cher : il déclare que dans la vie réelle je suis un dramaturge. Il y a en moi une certaine veine artistique qui me réclame avec insistance sur la scène. Notre profession, monsieur Mac, serait bien terne, bien sordide, si nous ne procédions pas de temps en temps à une savante mise en scène pour glorifier nos résultats. L'inculpation brutale, la main au collet, que peut-on faire d'un pareil dénouement ? Mais la subtile déduction, le piège malin, l'habile prévision des événements avenir, le triomphe vengeur des théories les plus hardies, tout cela n'est-il pas la fierté et la justification du travail de notre vie ? A présent, vous frémissez sous l'enchantement de la situation, vous vibrez de l'anticipation du chasseur. Seriez-vous dans cet état si j'avais été aussi précis qu'un horaire de chemin de fer ? Je vous demande seulement un peu de patience, monsieur Mac, et tout s'éclairera.

– Eh bien ! j'espère que la fierté, et la justification, et le reste nous seront accordés avant que nous soyons morts de froid ! murmura le détective londonien avec une résignation comique.

Nous eûmes tous de bonnes raisons pour nous associer à ce vœu, car notre faction traîna fastidieusement en longueur. Lentement les ombres s'obscurcirent au-dessus de la façade sombre et allongée de la vieille maison. Une brume glacée venue de la douve nous gelait jusqu'aux os et nous faisait claquer des dents. Une seule lampe était allumée au-dessus de la porte ; un globe lumineux brillait dans la pièce du crime. Ailleurs c'était la nuit noire.

– Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda tout à coup l'inspecteur. Et qu'est-ce que nous attendons ici ?

– Je ne sais pas plus que vous quelle sera la durée de notre attente, répondit Holmes sèchement. Si les criminels réglaient toujours leurs déplacements comme des rames de métro, cela nous arrangerait tous. Quant à ce que nous… Hé bien ! voici ce que nous attendions !

Tandis qu'il parlait, la lumière du bureau se trouva occultée par quelqu'un qui passait et repassait devant elle. Les lauriers où nous étions tapis étaient juste en face de la fenêtre et à guère plus d'une quarantaine de mètres. Bientôt la fenêtre s'ouvrit en grinçant et nous aperçûmes un profil masculin scrutant les ténèbres. Pendant quelques minutes, les yeux de l'homme fouillèrent la nuit d'une manière furtive, comme s'il voulait être sûr de ne pas être vu. Puis il se pencha en avant et, dans le silence absolu, nous entendîmes le léger clapotis d'une eau agitée. J'eus l'impression qu'il plongeait dans la douve un objet qu'il tenait à la main. Finalement il leva quelque chose, avec le mouvement du pêcheur qui a ferré un poisson : quelque chose de gros et de rond qui masqua la lumière en passant par la fenêtre ouverte.



– Maintenant ! cria Holmes. Allons-y !

Nous bondîmes, titubant derrière lui tant nos membres étaient engourdis. Holmes, avec l'une de ces explosions d'énergie nerveuse qui pouvait faire de lui en certaines occasions l'homme le plus agile ou le plus fort que j'aie jamais connu, traversa à toutes jambes le pont-levis et sonna violemment. De l'autre côté de la porte, des verrous tournèrent ; Ames, stupéfait, apparut sur le seuil. Holmes l'écarta sans un mot et, suivi de nous trois, se rua dans la pièce où se trouvait l'homme dont nous avions guetté les gestes.

La lampe à pétrole sur la table représentait le globe lumineux que nous avions vu de l'extérieur. Elle était pour l'instant dans la main de Cecil Barker, qui la dirigea vers nous quand nous

entrâmes. Elle éclaira son visage résolu, énergique, ses yeux menaçants.

– Que signifie cela ? s'écria-t-il. Que cherchez-vous donc ?

Holmes jeta un rapide regard autour de lui, puis se précipita vers un paquet détrempé et ficelé qui avait été jeté sous le bureau.

– Voilà ce que nous cherchions, monsieur Barker. Ce paquet, lesté d'un haltère, que vous venez de retirer du fond de la douve.

Barker regarda Holmes avec stupéfaction.

– Comment diable connaissez-vous l'existence de cet haltère ? demanda-t-il.

– Simplement parce que je l'avais placé là.

– Vous l'aviez placé là ? Vous ?

– Peut-être aurais-je dû dire : replacé là, rectifia Holmes. Vous vous rappelez, inspecteur MacDonald, que j'avais été frappé de l'absence d'un haltère. Je vous en avais parlé, mais sous la pression d’autres événements, vous n'aviez guère eu le temps de lui accorder la considération qui vous aurait permis d'en tirer quelques déductions. Quand l'eau est toute proche et qu'un poids manque, il n'est pas téméraire de supposer que quelque chose a été immergé. L'idée valait du moins la peine d'être vérifiée. Avec le concours d'Ames, qui m'a introduit dans la pièce, et le bec de la poignée du parapluie du docteur Watson, j'ai pu la nuit dernière relever ce paquet et l’examiner. Il était toutefois capital de pouvoir prouver qui l'avait placé là. Nous y sommes parvenus grâce à votre annonce de l'assèchement de la douve pour demain ; elle obligeait en effet l'homme qui avait dissimulé ce paquet à le retirer dès que l'obscurité lui semblerait propice. Nous sommes là quatre témoins qui citeront le nom de celui qui a profité de

l'occasion. Je pense donc, monsieur Barker, que vous allez devoir vous expliquer...

Sherlock Holmes posa le paquet encore dégouttant d'eau sur la table à côté de la lampe et défit la ficelle qui l'entourait. Il commença par extraire un haltère, qu'il envoya rejoindre son frère jumeau dans le coin. Puis il tira une paire de souliers.

– ... Des souliers américains, comme vous le voyez ! fit-il en désignant les bouts carrés.

Il plaça ensuite sur la table un long couteau dans sa gaine. Enfin il démêla un ballot de vêtements qui comprenait un assortiment de linge, des chaussettes, un costume de tweed gris, et un pardessus court et jaune.

– ... Les vêtements sont ordinaires, déclara Holmes. Seul le par-dessus est assez suggestif...

Il l'étala tendrement devant la lumière ; ses longs doigts minces coururent sur l'étoffe.

– ... Ici, comme vous le constaterez, la poche intérieure se prolonge dans la doublure de telle sorte qu'elle peut amplement abriter un fusil scié. L'étiquette du tailleur est sur le col : « Neale, tailleur, Vermissa, USA. » J'ai passé l'après-midi dans la bibliothèque du directeur de l'école, et j'ai parfait ma culture en apprenant que Vermissa est une petite ville prospère située dans l'une des plus célèbres vallées de fer et de charbon des États-Unis. Si je me souviens bien, monsieur Barker, vous avez établi un rapport entre les districts miniers et la première femme de M. Douglas ; il ne serait sans doute pas trop audacieux de déduire que le V.V. sur le carton trouvé auprès du mort signifie vallée de Vermissa, et que cette même vallée, qui envoie si loin des messagers de mort, est bien la vallée de la peur dont nous avons entendu parler. Tout cela est suffisamment clair. Et maintenant, monsieur Barker, à votre tour !

Le spectacle qu'offrit le visage de Cecil Barker pendant l'exposé du grand détective ne fut pas banal. La colère, la stupéfaction, la consternation et l'embarras s'y exprimèrent tour à tour. Finalement, il se réfugia dans l'ironie amère.

– Vous connaissez tellement de choses, monsieur Holmes, que vous feriez peut-être mieux de nous en dire davantage, ricana-t-il.

– Je pourrais sans doute vous en dire davantage, monsieur Barker, mais il serait plus gracieux de votre part de prendre le relais.

– Oh ! vous croyez ? Eh bien ! tout ce que je puis dire est que s'il existe un secret ici, il n'est pas mon secret, et que je ne suis pas homme à le trahir !

– Si vous le prenez ainsi, monsieur Barker, dit tranquillement l'inspecteur, nous serons dans l'obligation de vous garder à vue jusqu'à ce que nous recevions un mandat d'arrêt.

– Vous pouvez agir comme bon vous semblera ! répondit Barker sur un ton de défi.

La confrontation semblait terminée, car il suffisait de regarder cette tête de granit pour comprendre qu'aucune menace ne l'amènerait à parler contre sa volonté. Mais une voix de femme remit tout en question. Mme Douglas, qui avait écouté derrière la porte entrouverte, pénétra dans le bureau :

– Vous avez assez fait pour nous, Cecil ! dit-elle. Quoi qu'il advienne dans l'avenir, vous avez assez fait !

– Assez et plus qu'assez ! approuva gravement Sherlock Holmes. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, madame, et je

vous adjure fortement de vous fier à notre juridiction et de mettre spontanément la police au courant de tout. Il se peut que je sois moi-même fautif pour n'avoir pas profité de la démarche que vous avez faite auprès de mon ami le docteur Watson. Mais à ce moment-là, j'avais toutes raisons de croire que vous étiez directement impliquée dans le crime. Maintenant, je sais que non. Tout de même, beaucoup de choses demeurent encore inexpliquées. Je vous incite vivement à obtenir de M. Barker qu'il nous raconte toute son histoire.

Aux derniers mots de Holmes, Mme Douglas poussa un cri de surprise. Les détectives et moi-même y fîmes probablement écho quand nous aperçûmes un homme qui semblait être sorti tout vivant du mur et qui s'avançait vers nous en émergeant progressivement de l'obscurité d'où il était apparu. Mme Douglas se retourna et se jeta à son cou. Barker lui serra affectueusement la main qu'il lui tendait.



– C'est mieux ainsi, mon chéri ! répétait sa femme. Je suis sûre que cela vaut mieux !

– Vraiment oui, monsieur Douglas, opina Sherlock Holmes. J'en suis certain, moi aussi.

Douglas clignait des yeux comme quelqu'un qui serait brusquement passé des ténèbres à la lumière. Il avait une tête remarquable : des yeux gris hardis, une moustache dure grisonnante, un menton carré et proéminent, une bouche sensible. Il nous dévisagea successivement, puis, à mon vif étonnement, il se dirigea vers moi et me tendit une liasse de papiers.

– Je vous connais, me dit-il d'une voix qui n'était ni tout à fait anglaise ni tout à fait américaine, mais qui était douce et agréable. Vous êtes l'historien de l'équipe. Eh bien ! docteur Watson, vous n'avez jamais eu une telle histoire entre les mains : je parierais mon dernier dollar là-dessus. Racontez-la dans votre style, mais ce sont des faits et vous ne manquerez pas de public. J'ai été cloîtré pendant deux jours et j'ai consacré mes heures de lumière, en admettant que j'aie eu de la lumière dans ce trou à rats, à exposer toute affaire. Elle sera bien accueillie par vous et par vos lecteurs. C'est d'histoire de la vallée de la peur.

– Voilà pour le passé, monsieur Douglas, intervint paisiblement Sherlock Holmes. Mais nous désirons maintenant entendre l'histoire du présent.

– Vous allez l'avoir, monsieur, répondit Douglas. Puis-je fumer en parlant ? Merci, monsieur Holmes. Vous êtes vous-même un fumeur, et vous devinez ce que c'est que de rester assis pendant deux jours avec du tabac dans sa poche sans oser fumer, de peur que l'odeur de la fumée ne vous trahisse…

Il était appuyé contre la cheminée et tirait sur le cigare que Holmes lui avait offert.

– … J'ai entendu parler de vous, monsieur Holmes. Je ne pensais pas que je ferais un jour votre connaissance. Mais quand vous aurez lu tout cela (il désigna les papiers qu'il m'avait remis), vous direz que je vous ai appris quelque chose de neuf.

L'inspecteur MacDonald ne le quittait pas des yeux.

– Eh bien ! voilà qui passe ma compréhension ! s'écria-t-il enfin. Si vous êtes M. John Douglas, du manoir de Birlstone, sur la mort de qui nous enquêtons depuis deux jours, d'où venez-vous maintenant ? Vous avez surgi comme un diable d'une boîte !

– Ah ! monsieur Mac ! dit Holmes en agitant un index chargé de reproches. Vous n'avez pas voulu lire cette excellente compilation locale qui décrivait la manière dont le roi Charles s'était caché. A cette époque, les gens ne se cachaient que dans des cachettes à toute épreuve. Une cachette utilisée au XVIIe siècle pouvait fort bien resservir de nos jours. J'étais sûr que nous trouverions M. Douglas sous son toit !

– Et depuis combien de temps nous avez-vous joué la comédie, monsieur Holmes ? demanda l'inspecteur en colère. Combien de temps nous avez-vous laissés poursuivre une enquête que vous saviez absurde ?

– Pas beaucoup, mon cher monsieur Mac ! Je n'ai arrêté qu'hier soir mon point de vue sur l'affaire. Comme il ne pouvait pas être prouvé avant ce soir, je vous ai invités, vous et votre collègue, à prendre un jour de vacances. S'il vous plaît, que pouvais-je faire de mieux ? Quand j'ai trouvé le ballot d'habits dans la douve, j'ai tout de suite pensé que le cadavre que nous avions trouvé ne pouvait pas être celui de M. John Douglas, mais bien plutôt celui du cycliste de Tunbridge Wells. Il n'y avait pas d'autre conclusion possible. J'avais donc à déterminer l'endroit

où se cachait M. John Douglas avec, selon toutes probabilités, l'aide de sa femme et de son ami. Il devait se trouver dans un endroit capable d'abriter un fugitif, et attendre là le moment où il pourrait disparaître du pays.

– Vous aviez bien raisonné, déclara M. Douglas. Je croyais pouvoir esquiver votre loi anglaise, car je n'étais pas sûr de ne pas avoir de démêlés avec elle ; d'autre part, je tenais là une chance de me débarrasser une fois pour toutes des chiens lancés à mes trousses. Remarquez bien que du début jusqu'à la fin je n'ai rien fait dont je doive rougir, rien que je ne recommencerais si c'était à refaire. Vous jugerez par vous-mêmes en écoutant mon histoire. Inutile de m'avertir, inspecteur ! Je suis prêt à dire toute la vérité.

» Je ne commencerai pas par le commencement, qui est là…

Il montra les papiers que je n'avais pas lâchés.

– … Vous y découvrirez une histoire peu banale, je vous le jure ! Je résume : il existe quelques hommes qui ont de bonnes raisons pour me haïr, et qui donneraient leur dernier dollar pour avoir ma peau. Tant que je serai vivant, tant qu'ils seront vivants, il n'y aura dans ce monde aucune sécurité pour moi. Ils m'ont pisté de Chicago en Californie ; puis ils m'ont obligé à quitter l'Amérique. Mais quand je me suis marié et que je me suis installé dans ce petit coin tranquille, je croyais que mes dernières années seraient sans histoire. Je n'ai jamais expliqué à ma femme ce qu'il en était. Pourquoi l'aurais je mêlée à cela ? Elle n'aurait plus eu dès lors un instant de repos, constamment elle aurait vécu dans la terreur. Je suppose qu'elle a deviné quelque chose, car il m'est arrivé de laisser échapper une parole de temps à autre ; mais jusqu'à hier, après que vous, messieurs, l'aviez interrogée, elle ne savait rien du fond de l'histoire. Elle vous a dit tout ce qu'elle connaissait. Et Barker également. La nuit où s'est produit le drame, nous n'avions guère le temps de nous expliquer. Elle sait tout maintenant, et j'aurais été plus avisé de le lui dire plus tôt. Mais c'était difficile, ma chérie…

Il emprisonna sa main quelques secondes entre les siennes.

– Et j'ai agi pour le mieux.

» Eh bien ! messieurs, la veille de ces événements, j'étais allé à Tunbridge Wells, et j'avais aperçu quelqu'un dans la rue. Je ne l’avais aperçu que le temps d'un éclair, mais j'ai l'œil vif, et j'étais sûr de ne m'être pas trompé. C'était mon pire ennemi : celui qui m'avait pourchassé pendant toutes ces années, comme un loup affamé pourchasse un caribou. J'ai compris que des tracas m'attendaient. Je suis rentré chez moi et j'ai pris mes dispositions. Je pensais que je m'en tirerais très bien tout seul. Il fut un temps où ma chance était proverbiale aux États-Unis. Je ne doutais pas qu'il en serait de même encore une fois.

» Je me suis tenu sur mes gardes tout le lendemain et je ne suis pas sorti une seule fois dans le parc. Cela valait mieux, car il aurait pu décharger sur moi son fusil de chasse sans que j'eusse pu l'en empêcher. Une fois le pont relevé (j'étais toujours plus tranquille quand le pont était levé le soir), je n'ai plus voulu penser à l'affaire. Je n'avais pas envisagé une seconde qu'il pénétrerait dans le manoir et qu'il m'y attendrait. Mais quand j'ai fait ma ronde en robe de chambre comme j'en avais l'habitude, je n'ai pas plus tôt posé le pied dans mon bureau que j'ai flairé un danger. Je crois que lorsqu'un homme a mené une vie dangereuse, il possède une sorte de sixième sens qui agite le drapeau rouge. J'ai vu le signal, et pourtant je ne saurais pas vous dire comment. Tout de suite j'ai aperçu un soulier qui dépassait sous le rideau de la fenêtre. Dans la seconde qui a suivi, j'ai vu l'homme en entier.

» Je n'avais pour m'éclairer que la bougie que je tenais à la main, mais une bonne lumière provenant de la lampe du vestibule passait par la porte ouverte. J'ai posé la bougie et j'ai bondi pour m'emparer du marteau que j'avais laissé sur la cheminée. Au même moment il a sauté sur moi. J'ai vu briller la

lame d'un couteau et je l'ai frappé d'un revers de marteau. Je l'ai atteint sûrement quelque part, car le couteau est tombé sur le plancher. Leste comme un daim, il a fait le tour de la table et il a tiré son fusil, qu'il avait dissimulé sous son pardessus. J'ai entendu qu'il l'armait, mais avant qu'il ait pu tirer, j'ai empoigné le fusil. Je le tenais par le canon, et nous avons durement lutté pour savoir qui s'en rendrait maître. Cette bagarre a duré une ou deux minutes. Nous savions que celui qui le lâcherait était un homme mort.



Il ne l'a jamais lâché, mais il l'a tenu crosse en bas une seconde de trop. C'est peut-être moi qui ai appuyé sur la gâchette. C'est peut-être lui en se débattant. C'est peut-être nous deux en même temps. Toujours est-il qu'il a reçu la double décharge dans la figure, et je suis resté là, stupide, à contempler ce qui restait de Ted Baldwin. Je l'avais reconnu à Tunbridge Wells. Je l'avais bien reconnu aussi quand il avait bondi sur moi. Mais sa propre mère

ne l'aurait pas reconnu si elle l'avait vu après le coup de feu. J'ai pourtant l'habitude de spectacles pas trop ragoûtants, mais j'ai failli me trouver mal.

» J'étais cramponné au rebord de la table quand Barker est accouru. J'ai entendu aussi ma femme qui arrivait ; je me suis précipité à la porte et je l'ai arrêtée. Ce n'était pas quelque chose à montrer à une femme. Je lui ai promis que je la reverrais bientôt. J'ai dit deux mots à Barker ; il avait tout compris au premier coup d'œil ; et nous avons attendu les gens du manoir. Mais personne n'est venu. Alors nous avons compris que personne n'avait entendu la détonation, et que ce qui était arrivé n'était connu que de nous.

» C'est à ce moment-là que j'ai eu une idée. Je l'ai trouvée formidable ! La manche de Baldwin s'était relevée et la marque de la loge s'étalait sur son bras. Regardez !...

Douglas releva sa propre veste et sa manche de chemise pour nous montrer un triangle brun à l'intérieur d'un cercle, semblable à celui que nous avions vu sur le cadavre.

– ... C'est quand je l'ai vu que j'ai échafaudé mon plan. Il avait la même taille, les mêmes cheveux, la même silhouette que moi. Pour la figure, personne ne ferait de différence, pauvre diable ! Je suis remonté dans ma chambre pour aller chercher un costume ; un quart d'heure plus tard, Barker et moi lui avions passé ma robe de chambre, et nous l'avons disposé comme vous l'avez trouvé. Nous avons fait un paquet de toutes ses hardes, et je l'ai lesté avec le seul poids que j'avais sous la main avant de le jeter par la fenêtre. Le carton qu'il avait eu l'intention de déposer sur mon cadavre, nous l’avons installé auprès du sien. Nous avons mis mes bagues à ses doigts, mais quand est venu le tour de mon alliance...

Il tendit sa main musclée.

– … J'avais atteint mes limites. Je ne l'ai pas retirée depuis le jour de mon mariage et il m'aurait fallu une lime pour l'ôter. Je ne crois pas, d'ailleurs, que je me serais décidé à m'en séparer ; mais en admettant que je l'eusse voulu, j'en aurais été incapable. Nous avons donc laissé au hasard le soin de régler ce détail. Par contre je me suis débarrassé d'un bout de taffetas que j'avais sur le menton et je l'ai posé au même endroit sur ce qui restait de la tête de mon ennemi. Là, monsieur Holmes, vous avez commis une négligence, tout malin que vous êtes : car si par hasard vous aviez soulevé le taffetas, vous auriez découvert qu'il n'y avait pas de coupure au-dessous.

» Voilà quelle était la situation. Si je pouvais me cacher quelque temps, puis partir pour un endroit où ma femme me rejoindrait, nous aurions enfin la chance de vivre en paix le reste de nos jours. Ces démons ne me laisseraient pas tranquille tant qu'ils me sauraient vivant, mais s'ils lisaient dans les journaux que Baldwin avait abattu son homme, mes ennuis se trouveraient terminés. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour tout expliquer à Barker et à ma femme ; ils en ont compris suffisamment pour m'aider. Je connaissais cette cachette ; Ames aussi ; mais il n'a jamais eu l'idée d'établir un rapport entre elle et l'affaire. Je me suis enfermé dedans, et j'ai laissé à Barker le soin de faire le reste.

» Je suppose que vous pouvez deviner ce qu'il a fait. Il a ouvert la fenêtre et a marqué l'empreinte sur l'appui afin de suggérer le mode de fuite utilisé par l'assassin. C'était sans doute un peu gros ; mais le pont était levé : il n'y avait pas d'autre issue. Quand tout a été prêt, il a tiré de toutes ses forces sur le cordon de sonnette. Vous savez la suite. Maintenant, messieurs, vous pouvez agir comme vous voudrez, mais je vous ai dit la vérité, toute la vérité : que Dieu m'aide à présent ! J'ai quelque chose à vous demander : quelle est ma situation par rapport à la loi anglaise ?

Il y eut un silence, que rompit Sherlock Holmes.

– La loi anglaise est, à tout prendre, une loi juste. Elle se montrera équitable envers vous. Mais je voudrais que vous me disiez comment cet homme a su que vous habitiez ici, et comment pénétrer chez vous, puis s'y cacher.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Holmes était très pâle, très grave.

– L'histoire n'est pas terminée, je le crains ! murmura-t-il. Vous risquez d'affronter encore des dangers pires que la loi anglaise, ou même que vos ennemis d'Amérique. Je vois de gros ennuis devant vous, monsieur Douglas. Suivez mon conseil : tenez-vous sur vos gardes !

Et maintenant, patients lecteurs, je vais vous inviter à m'accompagner quelque temps, loin du manoir de Birlstone, loin aussi de l'an de grâce où nous accomplîmes ce voyage fertile en événements. Je vous convie à voyager dans le passé, à revenir de vingt ans en arrière, à traverser quelques milliers de kilomètres vers l'ouest, afin que je vous raconte une histoire singulière et terrible. Si singulière, si terrible que vous aurez peut-être du mal à croire qu'elle s'est déroulée comme je vais vous la présenter. Ne pensez pas que je commence une histoire avant que l'autre soit finie. En poursuivant votre lecture, vous vous apercevrez qu'il n'en est rien. Et quand je vous aurai narré par le détail ces épisodes lointains dans le temps et l'espace, nous nous retrouverons encore une fois dans cet appartement de Baker Street où le dernier chapitre s'écrira, comme lors de tant d'autres aventures extraordinaires.

II. Les Éclaireurs

CHAPITRE I
L'homme

4 février 1875. L'hiver avait été rude. La neige s'entassait dans les gorges des monts de Gilmerton. Le chasse-neige avait toutefois déblayé la voie ferrée, et le train du soir qui reliait les nombreux centres miniers de charbon et de fer ahanait en grimpant lentement la côte qui partait de Stagville dans la plaine pour Vermissa, la principale agglomération située au débouché de la vallée de Vermissa. A partir de là, la voie ferrée redescendait vers le croisement de Barton et la région exclusivement agricole de Merton. Elle était la voie unique, mais à chaque embranchement (et ils étaient nombreux) de longues files de wagonnets chargés de charbon ou de minerai de fer attestaient la richesse cachée qui avait attiré une population rude et provoqué une activité considérable dans ce coin le plus sinistre des États-Unis d'Amérique.

Car il était sinistre. Le premier pionnier qui s'y était aventuré aurait eu du mal à imaginer que les plus belles prairies et les pâturages les plus gras ne vaudraient rien à côté de cette région de rochers noirs et de forêts de broussailles. Dominant les bois sombres et presque tous impénétrables qui les entouraient, de hautes cimes dénudées (neige blanche et roc déchiqueté) isolaient entre elles une longue vallée tortueuse et éventée. C'était cette vallée que remontait le petit train poussif.

On venait d'allumer les lampes à pétrole dans le premier wagon de voyageurs où étaient assises vingt ou trente personnes. La plupart étaient des ouvriers qui rentraient de leur travail du fond de la vallée. Une douzaine au moins, à en juger par leurs figures barbouillées et la lanterne de sécurité qu'ils portaient, étaient des mineurs : ils fumaient et bavardaient à voix basse non sans lancer de fréquents coups d'œil à deux policiers en uniforme qui se tenaient à l'autre bout du wagon. Plusieurs ouvrières et deux ou trois voyageurs qui devaient être des commerçants

locaux complétaient le lot. Mais il y avait aussi, seul dans un coin, un jeune homme. C'est lui qui nous intéresse. Examinons-le bien : il en vaut la peine.

Il a le teint frais ; il est de taille moyenne ; il ne doit pas être loin de sa trentième année. Il a de grands yeux gris pleins de sagacité et de drôlerie, qui pétillent de curiosité derrière des lunettes quand ils regardent les gens qui l'entourent. Visiblement, c'est un garçon sociable et simple, qui ne souhaite que d'être l'ami de tout le monde. Au premier abord, on pourrait le prendre pour un homme d'habitudes grégaires et d'un naturel communicatif : un homme à l'esprit vif et toujours prêt à sourire. Mais en l'étudiant de plus près, on constaterait une certaine solidité de la mâchoire et autour des lèvres un pli sévère, laissant deviner que cet agréable jeune Irlandais aux cheveux bruns serait capable de s'imposer en bien ou en mal dans n'importe quel milieu où il serait introduit.

Ayant tenté à deux ou trois reprises d'engager la conversation avec le mineur le plus proche de lui et n'ayant obtenu en guise de réponse que quelques mots bourrus, notre voyageur se résigna au silence et il regarda d'un air maussade par la vitre le paysage qui disparaissait dans l'ombre. La vue n'était pas particulièrement réjouissante. A travers l'obscurité croissante se succédaient les lueurs rouges des fours accrochés aux flancs des montagnes. De grands crassiers et des tas de scories se profilaient de chaque côté, ainsi que de hauts puits de mines. Des agglomérations de petites maisons en bois, aux fenêtres desquelles commençaient d'apparaître des lampes, étaient disséminées ici et là le long de la voie. Les haltes étaient fréquentes ; à chaque arrêt descendaient des travailleurs au teint basané. Les vallées du district de Vermissa n'étaient pas une résidence pour oisifs ou intellectuels. Partout s'étalaient les symboles austères d'une rude bataille pour la vie, du rude travail à faire et des rudes ouvriers qui l'accomplissaient.

Le jeune voyageur contemplait ce pays lugubre avec intérêt et répulsion ; son expression montrait qu'un pareil décor était

nouveau pour lui. Par moments il tirait de sa poche une lettre volumineuse à laquelle il se référait, et il écrivait sur les marges quelques notes griffonnées à la hâte. En une occasion il sortit de derrière sa ceinture un objet qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans la possession d'un homme aux manières si douces : c'était un gros revolver de la marine. Lorsqu'il le tourna de biais vers la lampe, un reflet indiqua qu'il était chargé. Il l'enfouit rapidement dans sa poche, mais un ouvrier qui était assis sur la banquette voisine l'avait vu.

– Oh ! oh ! camarade ! dit-il. Tu me parais fin prêt !

Le jeune homme sourit. Il parut légèrement embarrassé.

– Oui, dit-il. Dans l'endroit d'où je viens, on en a besoin quelquefois.

– Et d'où viens-tu donc ?

– De Chicago.

– Tu n'es jamais venu par ici ?

– Non.

– Tu t'apercevras peut-être qu'il te sera utile, dit l'ouvrier.

– Ah ! vraiment ?

Le jeune homme prit un air intéressé.

– Tu n'as jamais entendu parler de ce qui se passait par ici ?

– Non, jamais.

– Moi qui croyais qu'on ne parlait que de ça dans le pays ! Tu ne tarderas pas à le savoir. Pourquoi es-tu venu dans la vallée ?

– Parce qu'on m'a dit qu'il y avait toujours du travail pour un homme de bonne volonté.

– Es-tu syndiqué ?

– Bien sûr !

– Alors tu trouveras du travail, je pense. As-tu des amis ?

– Pas encore, mais j'ai le moyen de m'en faire.

– Comment cela ?

– Je suis membre de l'Ordre ancien des hommes libres. Il y a une loge dans chaque ville, et là où il y a une loge je trouve des amis.

Cette déclaration produisit un effet singulier sur son auditeur. Il regarda leurs compagnons de voyage d'un œil soupçonneux. Les mineurs continuaient à bavarder entre eux. Les policiers somnolaient. Il s'approcha du jeune homme, s'assit tout près de lui et lui tendit la main.

– Serrez-la-moi, dit-il.

Ils échangèrent une certaine poignée de main.

– Ça va. Vous m'avez dit la vérité. Mais je préférais en être sûr…

Il leva sa main droite à hauteur de l'œil droit. Le voyageur leva aussitôt sa main gauche à hauteur de l'œil gauche.

– Les nuits obscures sont déplaisantes, dit l'ouvrier.

– Oui, pour les étrangers qui ont à voyager, répondit l'autre.

– En voilà assez. Je suis le frère Scanlan, loge 341, vallée de Vermissa. Heureux de vous voir dans la région.

– Merci. Je suis le frère John McMurdo, loge 29, Chicago. Chef de corps : J.-H. Scott. J'ai de la chance d'avoir rencontré un frère si tôt.

– Oh ! nous sommes nombreux par ici ! Nulle part l'ordre n'est plus florissant que dans la vallée de Vermissa. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un syndiqué aussi plein d'allant que vous n'ait pas trouvé du travail à Chicago.

– J'ai trouvé tout le travail que je souhaitais, répondit McMurdo.

– Alors, pourquoi êtes-vous parti ?

McMurdo désigna en souriant les deux policiers.

– Je suppose que ces gaillards ne seraient pas fâchés de l'apprendre, dit-il.

Scanlan grogna avec sympathie.

– Des ennuis ? chuchota-t-il.

– Graves.

– Bon pour la prison ?

– Et le reste.

– Pas un meurtre ?

– Il est un peu tôt pour parler de ça, répondit McMurdo avec l'air d'un homme qui s'aperçoit qu'il en a dit plus qu'il ne l'aurait voulu. J'ai mes raisons pour avoir quitté Chicago. Que cela vous suffise ! Pour qui vous prenez-vous, pour m'interroger de la sorte ?

Ses yeux gris derrière ses lunettes s'enflammèrent de colère.

– N'en parlons plus, camarade. Je ne voulais pas vous offenser. Les copains ne penseront pas de mal de vous, quoi que vous ayez fait. Où allez-vous maintenant ?

– A Vermissa.

– C'est le troisième arrêt. Où logerez-vous ?

McMurdo sortit une enveloppe et l'approcha de la lampe qui fumait.

– Voici l'adresse : Jacob Shafter, Sheridan Street. C'est une pension de famille qui m'a été recommandée par quelqu'un de Chicago.

– Je ne connais pas. Mais Vermissa n'est pas dans mon secteur. J'habite à Hobson's Patch. C'est la prochaine station. Mais, dites, je vais vous donner un petit conseil avant que nous nous séparions. Si vous avez des ennuis à Vermissa, allez tout droit à la maison syndicale et voyez le patron McGinty. C'est lui le chef de corps de la loge de Vermissa. Il ne se passe rien par ici sans son assentiment. Au revoir, camarade. Peut-être nous rencontrerons-nous en loge un de ces soirs. Mais rappelez-vous mes paroles : si vous avez des ennuis, allez voir McGinty.

Scanlan descendit, et McMurdo resta seul avec ses pensées. La nuit était tombée, et les flammes des nombreux fourneaux grondaient et léchaient les ténèbres. Dans ce décor blafard, des silhouettes sombres se courbaient, se tordaient, tiraient, virevoltaient avec des mouvements d'automates, au rythme d'un éternel rugissement métallique.

– J'ai l'impression que l'enfer doit vaguement ressembler à cela, dit une voix.

McMurdo se retourna : l'un des policiers avait pris place à côté de lui et contemplait ce spectacle sinistre.

– Oui, acquiesça l'autre policier. S'il y a en enfer de pires diables que certains d'ici dont je pourrais citer les noms, j'en serais bien étonné. Je suppose que vous êtes nouveau venu dans les parages, jeune homme ?

– Et quoi alors, dans ce cas ? répondit McMurdo d'un ton hargneux.

– Tout simplement cela : que je vous conseillerais de faire attention au choix de vos amis. Si j'étais vous, je ne commencerais pas par Mike Scanlan ou sa bande.

– Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien vous faire, mes amis ? gronda McMurdo d'une voix qui fit tourner toutes les têtes dans le compartiment. Vous ai-je demandé votre avis, ou me prenez-vous pour un bébé qui n'est pas assez grand pour marcher tout seul ? Vous parlerez quand on vous le demandera et, par le Seigneur, vous aurez à attendre longtemps avec moi !

Il avait lancé son visage en avant et il souriait de toutes ses dents aux policiers, comme un bouledogue prêt à bondir.

Les deux policiers étaient de braves types, un peu lourds ; ils furent stupéfaits de la violence extraordinaire avec laquelle leurs avances amicales venaient d'être repoussées.

– Ne le prenez pas mal, étranger ! dit l'un d'eux. C'était un avertissement pour votre bien. Nous vous l'avons donné en voyant que vous ne connaissiez pas le coin.

– Je ne connais pas le coin, mais je connais bien les gens de votre espèce ! cria McMurdo en proie à une rage froide. Je sais que vous êtes les mêmes partout, et que vous donnez des conseils à ceux qui ne vous en demandent pas.

– Il se pourrait que nous vous connaissions davantage d'ici peu, dit un policier. Vous m'avez l'air d'un drôle de pistolet, à première vue.

– Oui, renchérit l'autre. Je parie que nous ne tarderons pas à nous revoir !

– Vous ne me faites pas peur. Ne vous imaginez surtout pas que je vous crains ! répondit-il McMurdo. Je m'appelle John McMurdo, sachez-le. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez chez Jacob Shafter, dans Sheridan Street, à Vermissa. Je ne me cache pas, hein ? De jour ou de nuit, je suis prêt à vous regarder en face. Tâchez de ne pas l'oublier !

Un murmure de sympathie et d'admiration s'éleva du groupe des mineurs devant les manières indomptables du nouveau venu. Les policiers haussèrent les épaules et se remirent à bavarder entre eux. Quelques minutes plus tard, le train entra dans une gare mal éclairée ; nombreux furent ceux qui descendirent, car Vermissa était de loin la plus grosse agglomération sur la ligne. McMurdo prit son sac. Il allait s'enfoncer dans l'obscurité quand l'un des mineurs l'accosta :

– Sapristi, camarade, vous savez comment parler aux flics ! dit-il d'une voix pleine de respect. C'était merveilleux de vous entendre. Je vais porter votre sac et vous montrer la route. Pour rentrer chez moi, je passe devant la maison de Shafter.

Il y eut un chœur de « bonsoir ! » quand ils croisèrent les autres mineurs sur le quai. Avant même d'avoir mis le pied dans Vermissa, McMurdo y était devenu un personnage.

L'aspect de la campagne était lugubre, mais dans un sens la ville était encore plus déprimante. Au fond de cette longue vallée, il y avait du moins une certaine grandeur sinistre qui s'exprimait par d'énormes feux et des nuages de fumée ; d'autre part, la force et l'industrie de l'homme avaient façonné des monuments dignes d'elles dans les montagnes déformées par ses monstrueuses excavations. La ville, par contre, affichait une saleté et une laideur uniformes. La circulation avait transformé la rue principale en une horrible bouillie de neige boueuse. Les petites rues étaient étroites et défoncées. Les nombreux lampadaires ne servaient qu'à révéler une longue enfilade de maisons en bois, chacune avec une véranda en façade, toutes mal entretenues. Quand ils approchèrent du centre, des magasins illuminés projetèrent une lumière plus vive ; tout un groupe d'habitations n'étaient que cafés et maisons de jeu où les mineurs dépensaient des salaires généreux, mais péniblement gagnés.

– Voilà la maison syndicale, annonça le guide en désignant un cabaret qui se haussait presque à la dignité d'un hôtel. Jack McGinty est le patron, là-dedans.

– Quelle sorte d'homme est-ce ? demanda McMurdo.

– Comment ! Vous n'avez jamais entendu parler du patron ?

– Comment aurais-je pu entendre parler de lui, puisque vous savez que je suis un étranger ?

– Ma foi, je croyais qu'il était connu à travers tout le pays ! Il a eu son nom dans les journaux assez souvent pour ça !

– Pourquoi a-t-il eu son nom dans les journaux ?

– Eh bien !...

Le mineur baissa la voix.

– ... Pour des affaires.

– Quelles affaires ?

– Grands dieux, l'ami, vous êtes un drôle de bonhomme, si je puis dire sans vous offenser ! Il n'y a qu'un seul genre d'affaires dont vous entendrez parler par ici : les affaires des Éclaireurs.

– Ah ! il me semble avoir lu quelque chose à Chicago sur les Éclaireurs ! Une bande d'assassins, n'est-ce pas ?



– Taisez-vous, sur votre vie ! s'écria le mineur affolé en regardant avec effroi son compagnon. Mon ami, vous ne ferez pas

de vieux os dans les parages si vous parlez comme ça en pleine rue ! J’en connais qui ont été liquidés pour moins.

– Moi, je ne connais rien sur eux. C'est seulement ce que j'ai lu.

– Je ne dirai pas que vous avez lu le contraire de la vérité…

L'homme regardait constamment autour de lui tout en parlant ; il scrutait la nuit et les ombres comme s'il redoutait un danger précis.

– … Si tuer est commettre un assassinat, alors Dieu sait qu'il y a eu des assassinats à revendre ! Mais surtout ne vous avisez pas d'y associer tout haut le nom de McGinty, étranger ! Car tout murmure lui revient, et il n'est pas homme à tolérer qu'on chuchote de pareilles choses sur son compte. Voilà la maison que vous cherchiez : celle qui se tient un peu en arrière de la rue. Vous découvrirez vite que le vieux Jacob Shafter est le plus honnête des habitants de la ville.

– Je vous remercie, dit McMurdo en serrant la main de sa nouvelle connaissance.

Il empoigna son sac, monta d'un pas lourd le chemin qui conduisait à la maison, et frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt sur quelqu'un qui ne ressemblait nullement à la personne qu'il s'attendait voir.

C'était une femme, jeune et exceptionnellement jolie. Elle avait le type suédois ; elle était blonde avec de beaux cheveux dorés qui contrastaient de façon piquante avec deux yeux noirs magnifiques ; elle regarda l'inconnu avec surprise, et son embarras plaisant engendra une vague de couleur sur son visage. Encadrée comme elle l'était par la lumière du vestibule, elle parut à McMurdo le plus beau tableau qu’il eût jamais vu, et d’autant plus attrayante que les environs étaient sordides. Une fraîche

violette s'épanouissant sur un crassier ne l'aurait pas davantage étonné. Il la contemplait dans une telle extase qu'il ne dit pas un mot et que ce fut elle qui rompit le silence.

– Je croyais que c'était mon père, dit-elle avec un très léger accent suédois. Êtes-vous venu pour le voir ? Il est dans la ville. Il va rentrer d'une minute à l'autre.

McMurdo continua à l'admirer jusqu'à ce qu'elle baissât les yeux devant le regard indiscret de l'inconnu.

– Non, mademoiselle, répondit-il enfin. Je ne suis nullement pressé de le voir. Mais votre maison m'avait été recommandée pour y prendre pension. Je pensais bien qu'elle me conviendrait. Maintenant j'en suis sûr.

– Vous êtes prompt à vous décider ! dit-elle en souriant.

– Il faudrait être aveugle pour hésiter, répondit l'autre.

Ce compliment la fit rire.

– Entrez donc, monsieur. Je suis Mlle Ettie Shafter, la fille de M. Shafter. Ma mère est morte, et c'est moi qui m'occupe de la pension. Vous pourrez vous asseoir auprès du poêle dans la pièce du devant en attendant mon père. Ah ! le voici justement ! Vous n'aurez qu'à vous arranger avec lui.

Un homme âgé au pas pesant entrait en effet dans la maison. En peu de phrases, McMurdo lui expliqua le motif de sa visite. Un dénommé Murphy lui avait donné l'adresse à Chicago. Murphy la tenait lui-même de quelqu'un d'autre. Le vieux Shafter fut rapidement d'accord : l'étranger ne discuta pas ses conditions, et paraissait avoir de l'argent. Pour douze dollars par semaine, payés d'avance, il aurait la pension et le gîte. Voilà comment McMurdo, qui avait avoué avoir fui la justice, s'installa sous le toit des Shafter ; première étape dans une sombre succession

d'événements dont le dernier devait se dérouler dans un lointain pays.

CHAPITRE II
Le chef de corps

McMurdo était un homme qui ne pouvait pas passer inaperçu. Partout où il se trouvait, ses voisins remarquaient vite sa présence. Au bout d'une semaine, il était devenu le personnage le plus important de la Pension Shafter. Celle-ci hébergeait une douzaine de locataires, honnêtes contremaîtres ou simples employés de commerce, d'un calibre tout différent de celui du jeune Irlandais. Quand le soir ils étaient tous réunis, c'était lui qui avait toujours le mot pour rire, la conversation la plus vive, la meilleure chanson. Il était naturellement gai compagnon ; son magnétisme personnel répandait la bonne humeur autour de lui. Et cependant il se révélait de temps à autre, comme dans le compartiment de chemin de fer, capable de colères terribles, soudaines, qui lui attiraient le respect et même la crainte de ceux qui les affrontaient. A l'égard de loi et de ses représentants, il affichait un mépris total qui réjouissait ou inquiétait les pensionnaires.

Dès son arrivée, il voua ouvertement de l'admiration à la jeune fille de la maison, et il ne chercha pas à dissimuler qu'elle avait conquis son cœur à partir du moment où sa beauté et sa grâce lui étaient apparues. Il n'avait rien d'un courtisan timide. Lui ayant déclaré le deuxième jour qu'il l'aimait, il ne cessa de lui répéter le même refrain sans se soucier le moins du monde de ce qu'elle pouvait dire pour le décourager.

– Quelqu'un d'autre ? s'écriait-il. Au diable le quelqu'un d'autre ! Qu'il s'occupe de ses affaires ! Vais-je perdre la chance de ma vie et tous les désirs de mon cœur à cause de quelqu'un d'autre ? Vous pouvez continuer à me dire non, Ettie. Un jour viendra où vous me direz oui, et je suis assez jeune pour attendre.

C'était un amoureux dangereux, avec sa faconde irlandaise et ses gentilles manières enjôleuses. Et puis, il était auréolé du charme que diffusent l'aventure et le mystère (charme qui suscite

l'intérêt, et bientôt l'amour d'une femme). Il pouvait parler des douces vallées du Monaghan d'où il venait, de la belle île lointaine, des basses montagnes et des champs verts qui semblaient d'autant plus merveilleux que l'imagination les comparait avec ce lieu de crasse et de neige. D'autre part, il connaissait bien la vie dans les villages du Nord ; à Detroit, dans les campements de coupeurs de bois du Michigan, à Buffalo, et finalement à Chicago, où il avait travaillé dans une scierie. Le romanesque surgissait ensuite, avec le sentiment que d'étranges choses lui étaient arrivées dans cette grande ville, si étranges, si secrètes qu'il ne s'en expliquerait jamais. Il évoquait d'un air songeur et triste un brusque départ, une rupture de liens anciens, une fuite dans un monde mystérieux avec cette vallée lugubre pour aboutissement. Ettie écoutait ; ses yeux noirs brillaient de pitié et de sympathie (deux qualités qui parfois se fondent rapidement pour faire de l'amour).

McMurdo avait obtenu un emploi provisoire de comptable, car il avait de l'instruction. Ce travail l'occupait presque toute la journée, et il n'avait pas encore trouvé l'occasion de se présenter à la loge de l'Ordre ancien des hommes libres. Cette omission lui fut rappelée cependant par Mike Scanlan, le frère qu'il avait rencontré dans le train, et qui vint un soir à la Pension Shafter. Scanlan était un petit bout d'homme nerveux, aux yeux sombres et au profil coupant. Il parut content de le revoir. Après quelques gorgées de whisky, il aborda l'objet de sa visite.

– Dites, McMurdo, je me rappelais votre adresse ; c'est ce qui m'a encouragé à passer ici. Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas encore présenté au chef de corps ?

– Tout simplement parce qu'il fallait que je cherche un emploi. J'ai été occupé.

– Débrouillez-vous pour trouver le temps d'aller voir McGinty. Bon Dieu, il faut que vous soyez fou pour n'être pas passé à la maison syndicale le lendemain matin du jour où vous

êtes arrivé ! Si vous faites des bêtises avec lui... D'ailleurs, vous ne devez pas faire de bêtises avec lui ! Entendez-vous ? C'est tout !

McMurdo parut surpris.

– Je suis depuis plus de deux ans un membre de la loge, Scanlan. Mais on ne m'avait jamais dit que ce genre d'obligation était si urgent.

– Peut-être pas à Chicago !

– Ici, c'est la même société, voyons

– La même ?...

Scanlan le regarda fixement. Il y avait dans ses yeux une lueur sinistre.

– Pas la même ?

– Nous en reparlerons dans un mois. J'ai appris que vous aviez eu des mots avec les policiers, l'autre jour, dans le train.

– Comment le savez-vous ?

– Oh ! ça circule ! Les choses par ici circulent beaucoup pour le bien ou pour le mal.

– Eh bien ! oui ! J'ai dit à ces flics ce que je pensais d'eux.

– Seigneur ! Vous serez un homme selon le cœur de McGinty

– Pourquoi ? Il déteste la police, lui aussi ?

Scanlan éclata de rire.

– Allez le voir, mon garçon ! dit-il en se levant. Ce ne sera pas la police, mais vous qu'il détestera, si vous le boudez plus longtemps. Suivez l'avis d'un ami : allez-y tout de suite !

Le hasard voulut que ce soir-là McMurdo eût une conversation d'un autre genre, mais plus pressante encore, qui le poussa dans la même direction. Peut-être affichait-il davantage ses attentions à l'égard d'Ettie ; peut-être avaient-elles fini par impressionner l'esprit lent du brave Suédois. Toujours est-il que le logeur invita le jeune homme à passer dans sa chambre et qu'il entra sans circonlocutions dans le vif du sujet.

– J'ai l'impression, dit-il, que vous êtes en train de faire la cour à mon Ettie. Est-ce exact, ou bien est-ce que je me trompe ?

– C'est exact, répondit McMurdo.

– Hé bien ! je vais vous dire que vous perdez votre temps. Quelqu'un vous a devancé.

– Elle me l'a dit.

– Vous pouvez être sûr qu'elle ne vous a pas menti ! Mais vous a-t-elle dit qui c'était ?

– Non. Je le lui ai demandé. Mais elle n'a pas voulu me le dire.

– Tiens, tiens ! Peut-être qu'elle ne voulait pas vous effrayer.

– M'effrayer !

McMurdo, à ce mot, prit feu.

– Hé ! oui, l'ami ! Vous n'auriez pas à rougir d'avoir peur de lui. C’est Teddy Baldwin.

– Et qui diable est ce Baldwin ?

– L'un des patrons des Éclaireurs.

– Les Éclaireurs ! J'en ai déjà entendu parler. J'ai entendu prononcer le nom ici ou là, mais toujours à voix basse. De quoi avez-vous donc peur, tous, tant que vous êtes ? Qui sont les Éclaireurs ?

Instinctivement, le logeur baissa le ton.

– Les Éclaireurs, dit-il, ce sont les membres de l'Ordre ancien des hommes libres.

Le jeune homme sursauta.

– Moi aussi, je suis un membre de l'ordre !

– Vous ? Jamais je ne vous aurais accepté chez moi si je l'avais su ! Quand bien même vous m'auriez payé cent dollars par semaine.

– Mais qu'est-ce qui vous choque dans l'ordre ? Il est pour l'entraide et la bonne camaraderie. Lisez le règlement !

– Peut-être ailleurs. Pas ici !

– Qu'est-il ici, donc ?

– Une secte d'assassins, tout simplement !

McMurdo répliqua par un rire incrédule.

– Comment pouvez-vous me le prouver ? demanda-t-il.

– Le prouver ? Mais cinquante meurtres sont là pour le prouver ! Tenez, il y a eu Milman, Van Shorst, la famille Nicholson et le vieux M. Hyam, et le petit Billy James, et tous les autres... Le prouver ! Mais dans la vallée il n'existe pas un homme ou une femme qui l'ignore !

– Écoutez ! dit sérieusement McMurdo. Je veux que vous retiriez ce que vous avez dit, ou alors que vous me l'expliquiez. Avant que je quitte cette chambre, vous ferez l'un ou l'autre. Mettez-vous à ma place. Me voici, moi, étranger dans la ville. J'appartiens à une société dont je suis prêt à garantir l'honorabilité. Vous la trouverez partout dans les États-Unis, et partout honorable. Au moment où je compte me présenter ici à sa loge, voilà que vous me dites qu'elle est la même chose qu'une secte d'assassins qui s'appellent les Éclaireurs. Je pense que vous me devez ou des excuses ou une explication, monsieur Shafter.

– Je ne peux que vous répéter ce que tout le monde dit. Les patrons de l'une sont les patrons de l'autre. Si vous faites du tort à l'une, c'est l'autre qui vous frappe. Nous en avons eu la preuve trop souvent !

– Des histoires ! dit McMurdo. Je veux de vraies preuves !

– Si vous restez quelque temps à Vermissa, vous aurez vos preuves. Mais j'oubliais que vous faisiez partie de leur bande : bientôt vous ne vaudrez pas plus cher que les autres ! En attendant, vous chercherez ailleurs une pension, monsieur. Je ne peux pas vous garder chez moi. N'est-ce pas déjà assez désagréable que l'un d'eux vienne courtiser mon Ettie et que je n'ose pas le flanquer à la porte ? Et il faudrait que j'en aie un autre comme pensionnaire ? Je vous le dis, vous ne dormirez pas ici demain soir !

Ainsi, McMurdo se trouva condamné à un double bannissement, loin de sa chambre confortable et de la jeune fille qu'il aimait. Il alla trouver Ettie dans le petit salon, et il lui confia ses ennuis.

– Votre père vient de me donner congé, soupira-t-il. Je m'en ficherais bien s'il ne s'agissait que de ma chambre ; mais pour tout dire, Ettie, bien qu'il n'y ait qu'une semaine que je vous connaisse, vous êtes pour moi le souffle de la vie, et je ne pourrais vivre sans vous.

– Oh ! taisez-vous, monsieur McMurdo ! Ne parlez pas ainsi ! dit la jeune fille. Je vous ai prévenu, n'est-ce pas, que vous étiez arrivé trop tard ? Quelqu'un vous a devancé, et si je ne lui ai pas promis de l'épouser tout de suite, du moins je ne peux me promettre à personne d'autre.

– Supposez que j'aie été le premier, Ettie ; aurais-je eu une chance ?

La jeune fille enfouit son visage entre ses mains.

– Je jure devant Dieu que j'aurais voulu que vous me parliez le premier ! sanglota-t-elle.

McMurdo tomba aussitôt à ses genoux.

– Pour l'amour de Dieu, Ettie, ne vous laissez pas faire ! s'écria-t-il. Ruineriez-vous votre vie et la mienne pour la bagatelle de cette promesse ? Suivez votre cœur, je vous en conjure ! C'est un guide meilleur que la promesse que vous avez donnée avant de savoir le sens des mots que vous prononciez !...

Il avait saisi les mains blanches d'Ettie.

– … Dites que vous serez à moi et que nous ferons notre vie ensemble !

– Pas ici ?

– Si, ici !

– Non, non, Jack !…

Il l'enlaça. Elle ne se défendit pas.

– … Ici, ce serait impossible. Mais… ne pourriez-vous pas partir avec moi ?

Pendant quelques instants, une lutte intérieure bouleversa les traits de McMurdo, puis son visage se durcit dans une résolution farouche.

– Non, ce sera ici ! dit-il. Je vous défendrai contre le monde entier, Ettie, ici où nous sommes !

– Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble ?

– Non, Ettie, je ne peux pas partir.

– Pourquoi ?

– Je n'oserais plus jamais marcher la tête haute si j'avais le sentiment que j'avais été chassé d'ici. En outre, de quoi aurions-nous peur ? Ne sommes-nous pas des citoyens libres dans un pays libre ? Si vous m'aimez et si moi je vous aime, qui oserait s'interposer ?

– Vous ne savez pas, Jack ! Vous êtes ici depuis trop peu de temps. Vous ne connaissez pas ce Baldwin. Vous ne connaissez pas Mc Ginty et ses Éclaireurs.

– Non, je ne les connais pas, mais ils ne me font pas peur, et je ne crois pas en leur puissance ! s'écria McMurdo. J'ai vécu parmi des hommes rudes, ma chérie, et cela s'est toujours terminé de la même manière : ce n'était pas moi qui les craignais, mais eux qui me redoutaient. Toujours, Ettie ! C'est fou, voyons ! Si ces hommes, comme me l'a affirmé votre père, ont commis crime sur crime dans la vallée, et si tout le monde est au courant, comment se fait-il qu'ils n'aient pas été traduits en justice ? Répondez à cela, Ettie !

– Parce que personne n'ose témoigner contre eux : celui qui le ferait mourrait dans le mois. Et aussi parce qu'ils ont toujours des hommes prêts à jurer que l'accusé se trouvait à mille lieues de la scène du crime. Mais sûrement, Jack, vous avez lu les journaux ! On m'avait dit que toute la presse des États-Unis en parlait.

– J'avais bien lu différents articles, c'est vrai, mais j'avais cru que c'était du roman. Peut-être ces Éclaireurs ont-ils une raison valable pour agir ainsi ? Peut-être leur a-t-on nui et n'ont-ils pas d'autre moyen de se défendre ?

– Oh ! Jack, je ne veux pas vous entendre parler ainsi ! C'est comme cela qu'il parle… l'autre !

– Baldwin ? Ah ! il parle comme cela, n'est-ce pas ?

– Et c'est pourquoi je le déteste tant. Oh ! Jack, maintenant, je peux vous dire la vérité ! Je le déteste de tout mon cœur, mais j'ai peur de lui. J'ai peur de lui pour moi-même, et par-dessus tout, j'ai peur de lui pour mon père. Je sais qu'une catastrophe s'abattrait sur nous si j'osais dire tout haut ce que je ressens. Voilà pourquoi je l'ajourne avec des demi-promesses. Mais si vous partiez avec moi, Jack, nous pourrions emmener mon père et vivre pour toujours loin du pouvoir de ces méchants.

A nouveau la physionomie de McMurdo trahit le combat qui se livrait en lui ; à nouveau une résolution inébranlable conclut son débat intérieur.

– Il ne vous arrivera aucun mal, Ettie, ni à vous, ni à votre père. Pour ce qui est des méchants, je me demande si vous ne me découvrirez pas aussi mauvais que le pire d'entre eux avant que nous soyons mariés !

– Non, non, Jack ! Je vous fais confiance… pour toujours ! McMurdo eut un rire amer.

– Seigneur ! Comme vous me connaissez peu ! Votre âme innocente, ma chérie, n'a même pas pu deviner ce qui se passait dans la mienne. Mais, holà ! qui est ce visiteur ?

La porte s'était ouverte brusquement, et un jeune homme était entré avec l'air avantageux de celui qui se sent chez lui. Il était beau, élégant ; il avait à peu près le même âge et la même taille que McMurdo. Sous son chapeau de feutre noir à larges bords, qu'il n'avait pas pris la peine d'enlever, il observait avec des yeux farouches le couple qui était assis auprès du poêle ; son nez busqué, son profil d'aigle n'adoucissaient pas l'expression de son regard.

D'un bond, Ettie s'était mise debout ; elle était plus que confuse : affolée.

– Je suis heureuse de vous voir, monsieur Baldwin ; dit-elle. Vous arrivez plus tôt que je ne l'espérais. Asseyez-vous.

Baldwin, mains aux hanches, fixait McMurdo.

– Qui est celui-ci ? demanda-t-il brusquement.

– Un de mes amis, monsieur Baldwin. Un nouveau pensionnaire. Monsieur McMurdo, puis-je vous présenter à M. Baldwin ?

Les deux jeunes gens échangèrent un signe de tête bourru.

– Mlle Ettie vous a peut-être mis au courant de nos relations ? dit Baldwin.

– Je n'ai pas compris qu'une relation quelconque existait entre vous.

– Ah ! oui ? Hé bien ! vous allez le comprendre, et vite ! Vous pouvez m'en croire : cette jeune personne est à moi, et vous trouverez la soirée très agréable pour une promenade.

– Merci. Je ne suis pas d'humeur à me promener.

– Tiens, tiens !...

Les yeux de M. Baldwin s'embrasèrent de fureur.

– ... Vous seriez plutôt d'humeur à vous battre, peut-être, monsieur le pensionnaire ?



– Vous l'avez deviné ! cria McMurdo en sautant sur ses pieds. vous n'avez jamais dit une parole plus juste.

– Oh ! pour l'amour de Dieu, Jack ! s'écria la pauvre Ettie bouleversée. Oh ! Jack, Jack, il va vous faire du mal !

– Oh ! on l'appelle déjà Jack, paraît-il ? dit Baldwin. En seriez-vous si tôt arrivés là ?

– Oh ! Ted, soyez raisonnable ! Soyez bon ! Pour l'amour de moi, Ted, si jamais vous m'avez aimée, soyez généreux et pardonnez-lui !

– Je pense, Ettie, dit tranquillement McMurdo, que si vous nous laissiez entre nous, nous pourrions régler convenablement cette affaire. A moins que, monsieur Baldwin, vous ne préfériez faire un tour avec moi dans la rue. La soirée est belle, vous l'avez dit, et il y a un terrain approprié derrière le bloc voisin.

– Je vous revaudrai cela sans avoir besoin de me salir les mains, répondit son rival. Vous regretterez d'avoir posé le pied dans cette maison avant même que je me sois débarrassé de vous.

– Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! s'écria McMurdo.

– Je choisirai mon heure. Vous pouvez m'en laisser le soin. Regardez…

– Il releva sa manche et montra sur son avant-bras un signe particulier qui semblait avoir été imprimé au fer chaud. C'était un triangle dans un cercle.

– Savez-vous ce que cela signifie ?

– Je n'en sais rien et je m'en moque !

– Eh bien ! vous l'apprendrez ! Je vous jure que vous l'apprendrez. Et d'ici peu ! Mlle Ettie pourra vous renseigner. Quant à vous, Ettie, vous me reviendrez à genoux. Entendez-vous, ma fille ? A genoux ! Et ensuite je vous dirai quel sera votre châtiment. Vous avez semé… Par le Seigneur, je veillerai à ce que vous récoltiez !

Il leur jeta un dernier regard furieux. Puis il pivota sur ses talons et claqua la porte derrière lui.

Pendant un instant, McMurdo et la jeune fille demeurèrent immobiles et silencieux. Puis elle se jeta contre lui et l'entoura de ses bras.

– Oh ! Jack, comme vous avez été courageux ! Mais cela ne sert à rien : il vous faut fuir ! Ce soir, Jack ! Cette nuit ! C'est votre seule chance. Il vous tuera. Je l'ai lu dans ses yeux horribles. Quelle chance auriez-vous contre une douzaine d'hommes, avec le chef McGinty et tout le pouvoir de la loge derrière eux ?

McMurdo se dégagea, l'embrassa et la poussa doucement vers une chaise.

– Là, ma chérie, là ! Ne vous faites pas de mauvais sang pour moi. Je suis aussi un Homme libre. Je l'ai dit à votre père. Je ne vaux peut-être pas mieux que les autres ; ne me prenez pas pour un saint. Ne me détestez-vous pas, moi aussi, maintenant que je vous ai tout dit ?

– Vous détester, Jack ! Tant que je vivrai, je ne pourrai pas vous détester. On m'a dit qu'ailleurs, il n'y avait aucun mal à être un Homme libre. Pourquoi donc vous blâmerais-je ? Mais puisque vous êtes un Homme libre, Jack, pourquoi ne pas vous rendre à la loge et gagner l'amitié de McGinty ? Oh ! dépêchez-vous, Jack ! Parlez-lui le premier ; sinon la meute se déchaînera contre vous.

– J'avais la même idée, dit McMurdo. J'y vais tout de suite pour tout arranger. Vous pourrez dire à votre père que je coucherai ici ce soir et que demain j'aurai trouvé une autre chambre.

Le bar du cabaret de McGinty regorgeait de la foule des habitués qui groupait les bas-fonds de la ville. L'homme était populaire ; sep façons joviales lui servaient de masque. Cependant la peur qu'il inspirait non seulement à Vermissa, mais sur les cinquante kilomètres de la vallée et sur l'autre versant des montagnes, aurait suffi à remplir son bar : personne en effet ne pouvait s'offrir le luxe de négliger sa bienveillance.

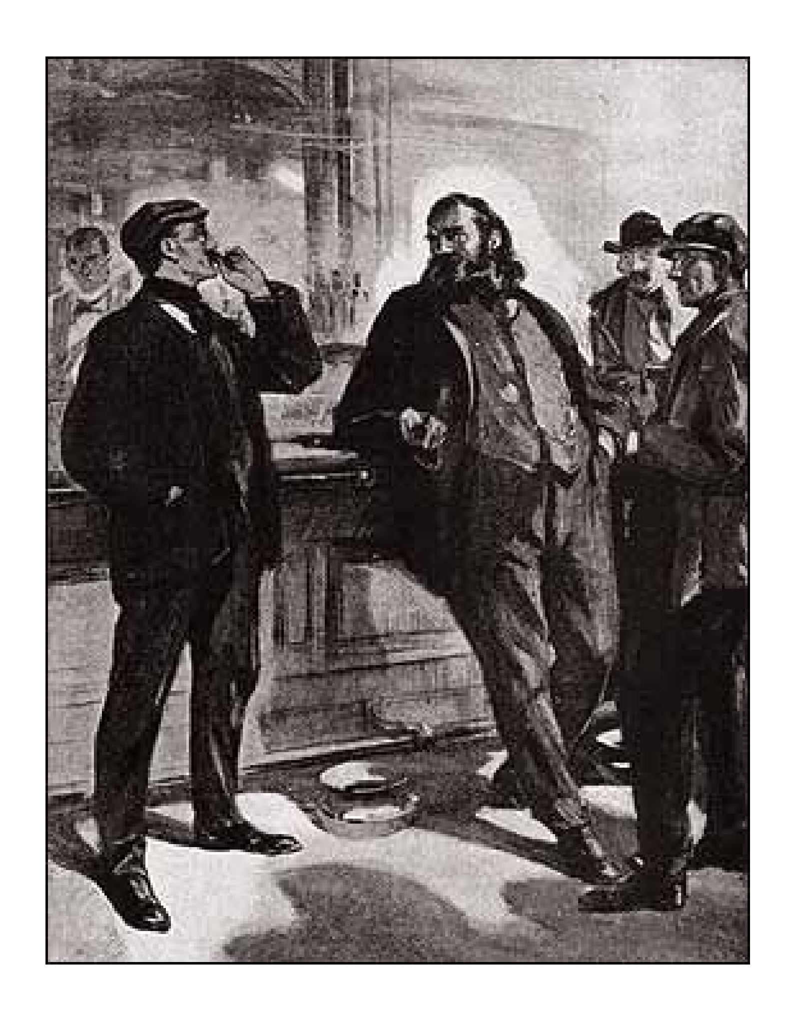
En plus de ces pouvoirs occultes que de l'avis unanime il exerçait sans la moindre pitié, McGinty était un personnage public il avait été élu conseiller municipal et commissaire pour les routes par les votes des bandits et des brutes qui en échange espéraient recevoir des faveurs. Les impôts et les contributions étaient énormes, les travaux publics notoirement délaissés, les comptes rendus devant des auditeurs corrompus ; le bon citoyen se voyait contraint de se soumettre au chantage public et à se taire, de crainte qu'il ne lui arrivât pis. Voilà pourquoi, d'année en année, les épingles de cravate en diamants du patron McGinty

devinrent de plus en plus voyantes, ses chaînes d'or augmentèrent de poids, et son cabaret prit de l'extension au point qu'il menaçait d'absorber tout un côté de la place du Marché.

McMurdo poussa la porte du cabaret et se fraya son chemin parmi la cohue, dans une atmosphère souillée de fumée de tabac et de relents d'alcool. La salle était très éclairée ; d'immenses glaces dorées sur chaque mur réfléchissaient et multipliaient cette débauche de lumières. Il y avait plusieurs serveurs qui, en manches de chemise, confectionnaient mélanges sur mélanges pour les clients qui assiégeaient le large comptoir. Tout au bout, le buste reposant sur le bar, un cigare formant avec le coin de la bouche un angle aigu, se tenait un homme grand fort, à lourde charpente, qui ne pouvait être que le célèbre McGinty en personne. Il avait une crinière noire qui lui retombait sur le col, une barbe qui lui mangeait les joues, le teint bistré d'un Italien, des yeux fixes et noirs qui, louchant légèrement, étaient effrayants à affronter. Tout le reste (un corps bien proportionné, des traits fins, des manières franches) convenait parfaitement à la jovialité et au bon garçonnisme qu'il affectait. Voici, aurait dit un visiteur non prévenu, un brave et honnête gaillard qui ne doit pas manquer de cœur en dépit de la grossièreté accidentelle de son langage. Mais lorsque ses yeux fixes, noirs, profonds, implacables, se braquaient sur son interlocuteur, celui-ci commençait à frissonner, à sentir qu'il se trouvait en face d'un véritable génie du mal que rendaient mille fois plus dangereux la force, le courage et la ruse qui l'habitaient.

Après avoir bien observé son homme, McMurdo joua des coudes avec son insouciance coutumière et il écarta le petit groupe de courtisans qui, rassemblés autour du patron, riaient aux éclats de ses moindres plaisanteries. Les yeux hardis du jeune étranger fixèrent avec impavidité les yeux noirs qui le dévisageaient d'un regard pénétrant.

– Dites donc, jeune homme, votre tête ne me rappelle rien !



– Je suis nouveau ici, monsieur McGinty.

– Pas assez nouveau, tout de même, pour ne pas appeler par son titre un homme comme il faut ?

– C'est le conseiller McGinty, jeune homme ! expliqua quelqu'un du groupe.

– Désolé, conseiller ! Je ne connais pas encore les habitudes de l'endroit. Mais on m'avait conseillé de vous voir.

– Hé bien ! vous me voyez. Vous me voyez tout entier. Que pensez-vous de moi ?

– C'est bien tôt pour le dire ! Mais si votre cœur est aussi large que votre corps, et votre âme aussi belle que votre figure, je m'en contenterai ! répondit McMurdo.

– Sapristi, en voilà un qui a une langue irlandaise dans la bouche ! s'écria le tenancier en se demandant s'il devait plaisanter avec cet audacieux visiteur ou se cantonner dans la dignité. Ainsi vous consentez à vous déclarer satisfait de mon physique ?

– Sûr !

– Et on vous avait dit de passer me voir ?

– Oui.

– Qui ?

– Le frère Scanlan, de la loge 341, de Vermissa. Je bois à votre santé, conseiller, et à notre meilleure connaissance.

Il porta à ses lèvres un verre qui lui avait été servi, et il leva le petit doigt en buvant.

McGinty, qui le surveillait attentivement, arqua ses gros sourcils noirs.

– Oh ! c'est comme ça ? fit-il. Il faudra que j'examine votre cas d'un peu plus près, monsieur… ?

– McMurdo.

– D'un peu plus près, monsieur McMurdo, car ici on ne croit pas les gens sur parole. Passez un instant derrière le bar.

Il y avait là une petite salle avec des tonneaux alignés contre les murs. McGinty referma soigneusement la porte puis s'assit sur un tonneau. Tout en mordant son cigare, il examinait son compagnon de ses yeux inquiétants. Deux minutes s'écoulèrent ainsi.

McMurdo supporta cette inspection avec bonne humeur ; il avait une main dans la poche de sa veste ; l'autre tortillait sa moustache brune. Tout à coup, McGinty se pencha et exhiba un gros revolver qui avait l'air méchant.

– Regardez cela, mon bonhomme ! dit-il. Si je pensais que vous vouliez nous jouer un tour, voilà qui vous expédierait sans délai dans l'autre monde.

– C'est bien curieusement accueillir un frère étranger, répondit McMurdo non sans dignité, quand on est le chef de corps d'une loge d'Hommes libres.

– Voilà justement ce que vous allez me prouver, dit McGinty. Et si vous ne me le prouvez pas, que Dieu vous aide ! Où avez-vous été initié ?

– Loge 29, Chicago.

– Quand ?

– Le 24 juin 1872.

– Chef de corps ?

– James-H. Scott.

– Qui était le responsable de votre district ?

– Bartholomew Wilson.

– Hum ! Vous ne vous en tirez pas mal jusqu'ici. Que faites-vous à Vermissa ?

– Je travaille, comme vous, mais dans un emploi moins rémunérateur.

– Vous avez la réplique facile.

– Oui, j'ai toujours eu la langue prompte.

– Et dans l'action, êtes-vous prompt ?

– J'en avais la réputation, parmi ceux qui me connaissaient bien.

– Eh bien ! nous vous mettrons peut-être à l'épreuve plus tôt que vous le pensez. Avez-vous entendu parler de notre loge ?

– On m'a dit qu'il fallait être un homme pour faire un frère.

– C'est vrai, monsieur McMurdo. Pourquoi avez-vous quitté Chicago ?

– Que je sois pendu si je vous le dis !

McGinty écarquilla les yeux. Il n'avait pas l'habitude d'entendre de telles réponses ; celle-là l'amusa.

– Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire ?

– Parce qu'un frère n'a pas le droit de mentir à un autre frère.

– Donc la vérité n'est pas assez bonne pour être dite ?

– Prenez-le ainsi si vous voulez.

– Écoutez, jeune homme. Vous ne pouvez pas espérer que moi, chef de corps, j'introduise dans la loge quelqu'un dont je ne connaîtrais pas le passé.

McMurdo parut embarrassé. Puis il tira de sa poche intérieure une vieille coupure de journal.

– Vous ne moucharderez pas ? demanda-t-il.

– Je vais vous casser la figure si vous me parlez sur ce ton ! s'emporta McGinty.

– Vous avez raison, conseiller ! murmura humblement McMurdo. Je vous fais mes excuses. J'ai parlé sans réfléchir. Je sais qu'entre vos mains je suis en sécurité. Regardez cette coupure de presse.

McGinty parcourut des yeux le compte rendu du meurtre d'un certain Jonas Pinto, au bar du Lac, dans la rue du Marché à Chicago, pendant la nuit du le, janvier 1874.

– Un boulot que vous avez fait ?... interrogea-t-il en rendant le journal.

McMurdo répondit par un signe de tête affirmatif.

– Pourquoi l'avez-vous descendu ?

– J'aidais l'oncle Sam à faire des dollars. Peut-être les miens n'étaient-ils pas d'un or aussi pur que les siens, mais ils avaient l'air aussi bons, et ils coûtaient moins cher à fabriquer. Ce Pinto m'aidait à mettre les dollars en circulation. Un jour, il a raconté qu'il me dénoncerait. Il l'a peut-être fait. Je n'ai pas attendu d'en avoir la preuve. Je l'ai descendu, et je suis parti pour le pays du charbon.

– Pourquoi le pays du charbon ?

– Parce que j'avais lu dans les journaux qu'on n'était pas trop difficile par-là.

McGinty se mit à rire.

– Vous avez d'abord été un faux-monnayeur, puis un tueur, et vous êtes venu ici parce que vous pensiez qu'on vous accueillerait bien ?

– C'est à peu près cela, répondit McMurdo.

– Eh bien ! vous irez loin ! Dites, pouvez-vous encore fabriquer des dollars ?

McMurdo en tira une demi-douzaine de sa poche.

– Ceux-ci ne sont jamais passés à la frappe de Washington, dit-il.

– Sans blague ?...

McGinty les plaça devant la lumière ; il les tenait dans son énorme main, aussi poilue que la patte d'un gorille.

– ... Je ne vois pas de différence ! Sapristi, mais dites donc : vous serez un frère puissamment utile ! Nous pouvons accepter chez nous deux ou trois mauvais garçons, ami McMurdo, car il y a des occasions où nous sommes obligés de nous défendre. Nous serions bientôt le dos au mur si nous ne faisions pas reculer ceux qui nous poussent contre.

– Ma foi, je crois que je tiendrai ma place dans la défense.

– Vous me semblez avoir les nerfs solides. Vous n'avez pas sourcillé quand j'ai braqué ce pistolet sur vous.

– Ce n'était pas moi qui étais en danger.

– Qui donc ?

– Vous, conseiller !...

McMurdo tira un pistolet chargé de la poche latérale de sa veste.

– ... Je vous visais tout le temps. M'est avis que mon coup aurait été aussi rapide que le vôtre.

McGinty devint rouge de colère, puis il éclata de rire.

– Nom d'un chien ! fit-il. Dites donc, nous n'avons pas beaucoup de terreurs dans votre genre qui débarquent à Vermissa ! J'ai l'impression qu'un jour la loge sera fière de vous. Qu'est-ce que c'est ? Je ne peux donc pas parler cinq minutes en tête à tête avec un gentleman sans que vous nous dérangiez ?

Le serveur baissa la tête.

– Je regrette, conseiller. Mais c'est M. Ted Baldwin. Il veut vous voir tout de suite.

Ce message était inutile, car la figure résolue, cruelle du visiteur passa par-dessus l'épaule du serveur. Il l'écarta et referma la porte.

– Ainsi, dit-il en lançant un regard furieux à McMurdo, vous êtes arrivé ici le premier, hein ? J'ai deux mots à vous dire, conseiller, au sujet de cet individu.

– Alors, dites-les tout de suite, et devant moi ! s'écria McMurdo.

– Je les dirai à mon heure, et à ma façon.

– Tut, tut ! intervint McGinty en se levant de son tonneau. Jamais de la vie ! Nous avons ici un nouveau frère, Baldwin, et nous ne devons pas l'accueillir de cette manière. Tendez-lui la main, mon vieux, et faites la paix.

– Jamais ! cria Baldwin.

– Je lui ai offert de se battre avec moi s'il croyait que je lui avais fait du tort, dit McMurdo. Je le rencontrerai à poings nus ou, si cela ne lui convient pas, avec l'arme qui lui plaira. Maintenant je vous laisse le soin, conseiller, de nous départager comme un chef de corps doit le faire.

– Qu'y a-t-il donc entre vous ?

– Une jeune demoiselle. Elle est libre de son choix, je pense !

– L'est-elle ? s'écria Baldwin.

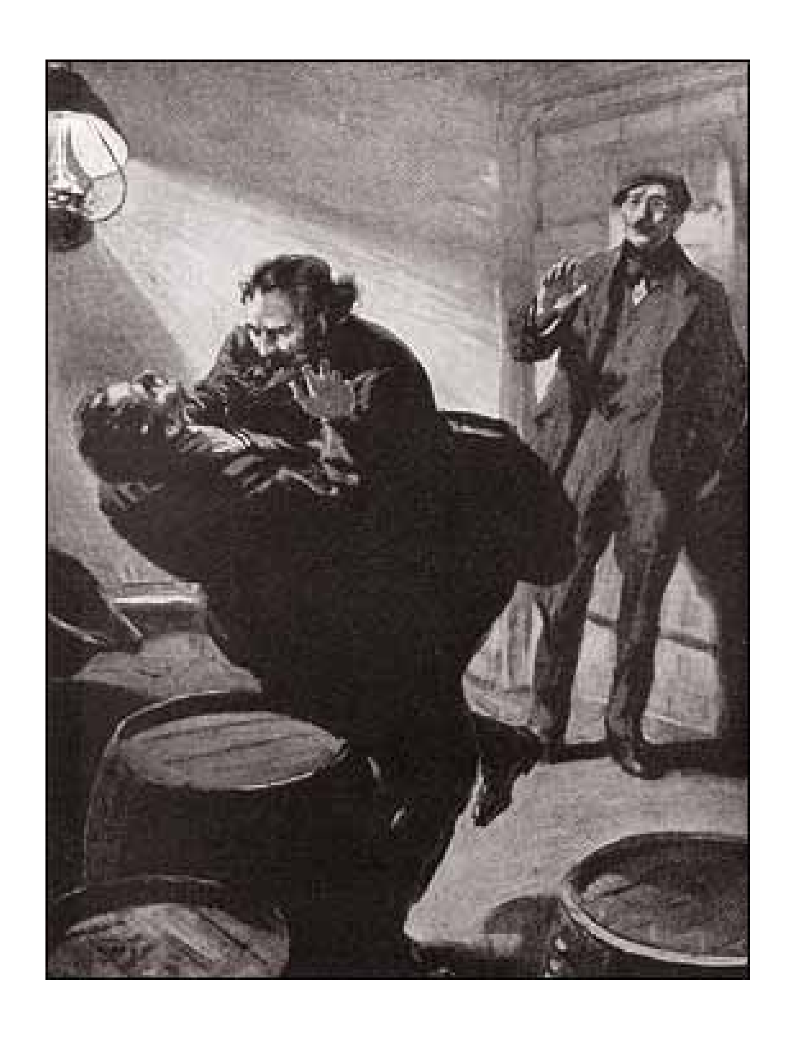
– Puisqu'il s'agit de deux frères de la loge, elle est libre, déclara le chef.

– Oh ! telle est votre loi, peut-être ?

– Oui, telle est ma loi, Ted Baldwin ! répondit McGinty en le regardant méchamment. Est-ce vous qui vous y opposeriez ?

– Vous rejetteriez quelqu'un qui depuis cinq ans se tient à vos côtés, en faveur d'un homme que vous n'avez jamais vu de votre vie ? Vous n'êtes pas chef de corps pour l'éternité, Jack McGinty, et, pardieu, au prochain vote…

Le conseiller bondit comme un tigre. Il referma ses mains autour du cou de l'autre et le renversa par-dessus l'un des tonneaux. Fou de rage, il l'aurait égorgé si McMurdo n'était intervenu.



– Du calme, conseiller ! Pour l'amour du Ciel, lâchez-le ! cria-t-il.

Il le tira en arrière.

McGinty desserra son étreinte. Baldwin, dompté et secoué, cherchant à reprendre son souffle, tremblant de tous ses membres, était la vivante image de l'homme qui revient des frontières de la mort. Il s'assit sur le tonneau d'où il avait été basculé.

– Il y a longtemps que vous méritiez cela, Ted Baldwin. Maintenant vous l'avez eu ! cria McGinty. Vous imagineriez-vous que, si je n'étais pas réélu chef de corps, vous prendriez ma place ? La loge en décidera. Mais tant que je serai le chef, personne n'élèvera la voix contre moi ou mes décisions.

– Je n'ai rien contre vous, bégaya Baldwin en se frictionnant la gorge.

– Eh bien ! alors, s'exclama l'autre en retombant d'un coup dans sa grosse jovialité, nous sommes tous bons amis, et voilà une affaire réglée !

Il prit dans un casier une bouteille de champagne et en fit sauter le bouchon.

– Écoutez, dit-il en remplissant trois flûtes, buvons le vide-querelles de la loge. Après ce toast, vous le savez, aucune dispute n'est plus possible. Maintenant donc, la main gauche sur ma pomme d'Adam, je vous dis, Baldwin : quelle est l'offense, monsieur ?

– Les nuages sont lourds, répondit Baldwin.

– Mais ils se dissiperont pour ne plus jamais revenir.

– Et cela, je le jure !

Ils vidèrent leur verre, et la même cérémonie se répéta entre Baldwin et McMurdo.

– Là ! s'écria McGinty en se frottant les mains. La dispute est terminée. Si elle reprend, vous tomberez sous la férule de la loge, et à Vermissa elle sévit avec rudesse, comme ne l'ignore pas le frère Baldwin, et comme vous vous en apercevrez bientôt, frère McMurdo, si vous cherchez des histoires.

– Parole, je n'y tiens pas ! répondit McMurdo en tendant la main à Baldwin. Je suis prompt à me quereller, mais aussi prompt à pardonner. On me dit que c'est mon sang chaud d'Irlandais. Mais pour moi c'est réglé, et sans rancune !

Baldwin fut obligé de serrer la main qui lui était offerte, car les yeux du patron ne le quittaient pas. Mais son air maussade montrait que les paroles de McMurdo ne l'avaient guère converti.

McGinty les prit tous les deux par les épaules.

– Tut ! Ah ! ces femmes ! Ces femmes ! soupira-t-il. Dire que le même jupon oppose l'un à l'autre deux de mes garçons ! C'est un mauvais coup du diable. Après tout, cette question échappe à la compétence d'un chef de corps : que le Seigneur en soit loué ! Nous en avons assez sur les bras, sans les femmes. Frère McMurdo, vous serez affilié à la loge 341. Nous avons nos habitudes, et des méthodes qui ne sont pas celles de Chicago. Nous nous réunissons de samedi soir. Si vous venez, vous serez pour toujours un affranchi dans la vallée de Vermissa.

CHAPITRE III
La loge 341 à Vermissa

Dès le lendemain de cette soirée fertile en événements passionnants, McMurdo quitta la Pension Shafter et alla s'installer chez la veuve MacNamara, à la lisière de la ville. Scanlan, dont il avait fait connaissance dans le train, eut peu après l'occasion de séjourner à Vermissa, et tous deux habitèrent ensemble. Ils étaient les seuls pensionnaires d'une vieille Irlandaise accommodante et discrète ; ils bénéficièrent donc d'une grande liberté pour parler et agir, et cette liberté était indispensable à des hommes qui avaient des secrets en commun. Shafter avait consenti à laisser McMurdo prendre ses repas chez lui quand il le désirait ; ses relations avec Ettie n'étaient donc nullement interrompues. Au contraire, au fur et à mesure que les semaines passaient, elles devenaient plus étroites et plus intimes.

Dans sa nouvelle chambre, McMurdo se sentit suffisamment en sécurité pour sortir ses moules à frapper des pièces de monnaie ; sous le sceau de la discrétion, plusieurs frères de la loge furent autorisés à venir chez lui et à repartir les poches pleines de fausse monnaie : les pièces étaient si adroitement imitées qu'elles passèrent toujours sans difficulté. Pourquoi, puisqu'il possédait ce talent merveilleux, McMurdo condescendait-il à travailler ailleurs ? Ses compagnons s'en étonnaient ; mais il répondait à tous ceux qui lui posaient la question que s'il vivait sans moyens normaux d'existence, la police ne tarderait pas à enquêter sur son compte.

Un policier, d'ailleurs, s'intéressa bientôt à lui. Mais l'épisode qui le révéla fit à l'aventurier plus de bien que de mal. Après sa première visite au cabaret de McGinty, il y passa de nombreuses soirées afin de mieux connaître les « garçons », ainsi que s'appelaient gentiment les membres de la bande qui répandait la terreur dans la région. Sa fougue naturelle, son langage intrépide le rendirent populaire auprès d'eux ; et la rapidité alliée à la technique avec laquelle il régla le compte de son adversaire dans une bagarre qui avait éclaté au cabaret lui attira le respect

unanime. Peu après, un autre incident le hissa plus haut encore dans leur estime.

Un soir où il y avait beaucoup de monde, un homme entra : il portait l'uniforme bleu et la casquette à visière de la police du charbon et du fer. C'était une unité spéciale qui avait été levée par les dirigeants des chemins de fer et des houillères pour seconder les efforts de la police civile ordinaire, laquelle se trouvait parfaitement impuissante en face du banditisme organisé qui contrôlait la région. Quand il pénétra dans le bar, un silence général s'établit ; il fut la cible de tous les regards ; mais, aux États-Unis, les relations entre policiers et criminels ne sont pas comme ailleurs. McGinty, qui se tenait derrière le comptoir, ne témoigna d'aucune surprise quand l'inspecteur s'installa au milieu des habitués.

– Un whisky sec, car la nuit est fraîche ! commanda l'officier de police. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés, conseiller ?

– C'est vous, le nouveau capitaine ? interrogea McGinty.

– C'est moi. Nous faisons appel à vous, conseiller, ainsi qu'aux autres citoyens éminents, pour nous aider à maintenir la loi et l'ordre dans cette ville. Je m'appelle Marvin. Le capitaine Marvin, du charbon et du fer.

– Nous nous débrouillerions mieux sans vous, capitaine Marvin ! répondit froidement McGinty. Car nous avons notre propre police communale, et nous n'avons pas besoin de produits d'importation. Vous n'êtes que l'instrument appointé du capital, payé par les capitalistes pour matraquer ou abattre vos concitoyens plus pauvres.

– Bah ! Nous ne discuterons pas là-dessus ! dit en souriant l'officier de police. Nous accomplissons notre devoir comme nous l'entendons, mais tout le monde peut ne pas être du même avis...

Il avait vidé son verre, et il allait sortir quand son regard tomba sur McMurdo qui ricanait à côté de lui.

– ... Hello ! s'écria-t-il en le toisant de haut en bas. Voici une vieille connaissance !

McMurdo s'écarta.

– Je n'ai jamais été votre ami ni l'ami d'un flic quelconque ! dit-il.

– Une connaissance n'est pas forcément un ami, fit le capitaine Marvin en souriant de toutes ses dents. Vous êtes Jack McMurdo, de Chicago, et vous ne pouvez pas le nier.

McMurdo haussa les épaules.

– Je ne le nie pas, dit-il. Croyez-vous que j'aie honte de mon nom ?

– Vous n'auriez pas tort d'en rougir, cependant !

– Voulez-vous me dire tout de suite ce que vous entendez par-là ? rugit McMurdo, qui serra les poings.

– Non, Jack. Inutile de jouer au matamore avec moi ! J'étais fonctionnaire à Chicago avant d'atterrir ici, et quand je vois un malfaiteur de Chicago, je le reconnais encore.



McMurdo parut décomposé.

– Vous n'êtes tout de même pas le Marvin de l'administration centrale de Chicago ! s'exclama-t-il.

– Je suis toujours le même vieux Teddy Marvin à votre service. Nous n'avons pas encore oublié la façon dont a été tué Jonas Pinto.

– Je ne l'ai pas tué.

– Vraiment ? C'est curieux ! Sa mort vous a bien arrangé néanmoins, car vous étiez près de passer à la casserole avec son témoignage ! Enfin, ne parlons plus du passé car je vous le dis entre nous et je vais peut-être plus loin que je ne le devrais professionnellement parlant, l'affaire n'était pas absolument

claire à votre sujet. Demain vous pourriez rentrer à Chicago ; vous ne seriez pas inquiété.

– Je me trouve très bien où je suis.

– Ma foi, je vous ai donné le tuyau : vous auriez pu avoir un mot de remerciement !

– En supposant que vous vouliez me faire plaisir, je vous remercie, répondit McMurdo sans enthousiasme.

– Tant que je vous verrai sur le bon chemin, je me tairai, dit le capitaine. Mais si vous faites encore une fois l'idiot, ce sera une autre histoire ! Bonsoir. Bonsoir, conseiller !

Il quitta le cabaret, mais il avait créé un héros local. Le bruit s'étant répandu que McMurdo avait fait des siennes à Chicago. Quand on l'avait interrogé, il avait éludé la question avec le sourire de quelqu'un qui ne souhaitait pas qu'on en fit grand cas. Mais la chose venait de se trouver officiellement confirmée. Les habitués l'entourèrent et lui serrèrent affectueusement la main. Désormais, il eut une place de choix dans la communauté. Il était capable de boire sec sans le laisser paraître ; mais ce soir-là, si son camarade Scanlan ne s'était pas trouvé chez McGinty pour le faire rentrer, le nouveau héros aurait sûrement terminé sa nuit sous le comptoir.

Un certain samedi soir, McMurdo fut présenté à la loge. Comme il avait été initié à Chicago, il croyait qu'il n'y aurait pas de cérémonie pour son admission. Mais Vermissa s'enorgueillissait de rites spéciaux, et tout postulant devait s'y soumettre. La réunion eut lieu dans une grande salle réservée à cet effet dans la maison syndicale. Une soixantaine de membres étaient présents : ils ne représentaient qu'une faible partie de l'organisation, car plusieurs autres loges fonctionnaient dans la vallée ainsi que sur l'autre versant des montagnes ; elles échangeaient leurs adhérents entre elles quand une affaire

sérieuse était montée, si bien qu'un crime pouvait être commis par des étrangers à la localité. Ils n'étaient pas moins de cinq cents affiliés dans tout le district du charbon.

Les assistants étaient réunis autour d'une longue table ; la salle était dépourvue de tout ornement. Sur un côté, une autre table était dressée ; elle était chargée de bouteilles et de verres ; déjà quelques frères louchaient dans sa direction. McGinty s'assit au haut bout de la grande table ; il était coiffé d'une toque plate de velours noir, et une sorte d'étole pourpre recouvrait ses épaules : il avait l'air d'un prêtre officiant pour une messe noire. Les plus hauts dignitaires de la loge l'entouraient, et parmi eux Ted Baldwin ; chacun arborait une écharpe ou une médaille qui symbolisait sa fonction et son titre. Pour la plupart, c'étaient des hommes d'âge mûr ; mais le reste de l'assistance se composait de jeunes gens qui avaient entre dix-huit et vingt-cinq ans et qui servaient d'exécutants à leurs aînés. Sur les visages de la plupart de ceux-ci, on devinait une âme féroce et indomptable ; mais quand on regardait les jeunes, on avait peine à croire que ces garçons ardents et sincères constituaient vraiment une bande dangereuse de criminels. Hélas ! Leurs esprits avaient succombé à une perversité morale si complète qu'ils mettaient un horrible amour-propre à être « efficaces », et qu'ils vouaient le plus profond respect à celui qui avait la réputation de réussir « un coup sans bavures ». Radicalement corrompus, ils estimaient qu'il y avait de la chevalerie et du courage à se porter volontaires pour régler le compte de quelqu'un qui ne leur avait jamais nui et que, neuf fois sur dix, ils n'avaient jamais vu. Une fois le crime consommé, ils se querellaient pour savoir lequel avait assené le coup fatal, et ils s'amusaient à décrire les supplications et les spasmes de l'agonie de leur victime. Au début, ils avaient observé le secret sur leurs agissements, mais à l'époque où se situe ce récit, ils ne se gênaient plus pour en parler, car les échecs répétés de la loi leur avaient prouvé deux choses : d'abord que personne n'oserait témoigner contre eux, ensuite qu'ils disposaient d'un nombre illimité de faux témoins auxquels ils pouvaient faire appel, ainsi que d'un trésor bien garni où ils n'avaient qu'à puiser pour se faire défendre par les plus éminents avocats des États-

Unis. Au cours de dix longues années, aucun d'entre eux n'avait subi la moindre condamnation ; le seul danger qui menaçait les Éclaireurs résidait flans la victime elle-même qui, bien que débordée par le nombre et l'effet de surprise, risquait de laisser un souvenir (ce qui se produisait quelquefois) à ses agresseurs.

McMurdo avait été averti qu'une sorte de cérémonie l'attendait, mais personne n'avait voulu lui dire en quoi elle consisterait. Il fut introduit dans une salle isolée par deux frères solennels. A travers la cloison en planches perçait le brouhaha de voix nombreuses dans la grande salle. Une ou deux fois il entendit son nom. On discutait donc de sa candidature. Puis un homme de garde entra dans la pièce où il se tenait, avec une écharpe verte et or en travers du buste.

– Le chef de corps commande qu'il soit attaché, qu'il ait les yeux bandés, et qu'il soit présenté, dit-il.

A eux trois, ils lui retirèrent sa veste, relevèrent la manche de chemise de son bras droit et serrèrent une corde au-dessus de ses coudes. Puis ils posèrent sur sa tête une casquette noire de tissu épais et l'enfoncèrent pour qu'elle recouvrît la partie supérieure de son visage et qu'il ne pût rien voir. Ainsi accoutré, il fut conduit dans la salle de réunion.

Sous cette espèce de cagoule, il avait l'impression qu'il faisait nuit noire, et il respirait mal. Il entendit les chuchotements des assistants ; puis la voix de McGinty parvint étouffée à ses oreilles.

– John McMurdo, dit la voix, êtes-vous déjà membre de l'Ordre ancien des hommes libres ?

Il inclina affirmativement la tête.

– Votre loge est bien la loge 29 à Chicago ?

Il inclina à nouveau la tête.

– Les nuits obscures sont déplaisantes, dit la voix.

– Oui, pour les étrangers qui ont à voyager, répondit-il.

– Les nuages sont lourds.

– Oui, un orage approche.

– Les frères sont-ils satisfaits ?... demanda le chef de corps.

Il y eut un murmure général d'assentiment.

– ... Nous savons, frère, par votre signe et par votre contresigne, que vous êtes réellement l'un des nôtres, dit McGinty. Nous voulons cependant que vous sachiez que, dans ce district et dans d'autres districts environnants, nous avons certains rites et aussi certaines obligations qui exigent de la bravoure. Êtes-vous prêt à les subir ?

– Oui.

– Êtes-vous courageux ?

– Oui.

– Faites un pas en avant pour le prouver.

A ces mots, il sentit deux pointes dures devant ses yeux ; deux pointes qui les pressaient de telle manière qu'il avait l'impression que s'il avançait, il aurait les yeux crevés. Néanmoins il avança résolument d'un pas ; la pression disparut. Il entendit un discret concert de louanges.

– Il est courageux, dit la voix. Pouvez-vous supporter la souffrance ?

– Aussi bien que n'importe qui, répondit-il.

– Mettez-le à l'épreuve.

Il eut besoin de toutes ses forces pour s'empêcher de hurler, car une douleur terrible lui avait transpercé l'avant-bras. Il faillit s'évanouir tant le choc avait été brutal ; mais il se mordit les lèvres et serra les poings pour dissimuler sa souffrance.



– Je peux supporter davantage encore, dit-il.

Cette fois les applaudissements éclatèrent. Jamais la loge n'avait vu néophyte plus résolu. On lui flanqua de grandes claques sur le dos et on lui retira sa cagoule. Il demeura debout, clignant des yeux et souriant, pendant que les frères le complimentaient.

– Un dernier mot, frère McMurdo, dit McGinty. Vous avez déjà prêté le serment du secret et de la fidélité. Vous n'ignorez pas qu'un parjure entraînerait instantanément votre mort ?

– Je le sais.

– Et vous acceptez la loi du chef de corps dans n'importe quelles circonstances ?

– Oui.

– Alors, au nom de la loge 341, de Vermissa, je vous convie à ses privilèges et à ses rites. Vous pouvez nous servir à boire, frère Scanlan : vous viderons un verre en l'honneur de notre digne frère.

On rapporta à McMurdo sa veste ; mais avant de la remettre, il examina son bras droit, encore affligé de la même douleur cuisante. Sur la chair de l'avant-bras se dessinait un cercle bien tracé, avec un triangle à l'intérieur, tel que le fer chaud l'avait imprimé. Ses voisins relevèrent leurs manches et lui montrèrent l'insigne de la loge.

– Nous aussi nous l'avons reçu, dit l'un d'eux ; mais pas avec autant de vaillance.

– Bah ! ce n'est pas terrible ! répondit-il.

Mais la douleur continuait à le brûler.

Quand, verre en main, fut fêtée la cérémonie d'initiation, la loge aborda l'examen des affaires courantes. McMurdo, qui ne connaissait que les débats prosaïques de Chicago écouta de toutes ses oreilles (et avec plus de surprise qu'il n'en témoigna ouvertement) ce qui suivit.

– La première affaire inscrite à l'ordre du jour, déclara McGinty, est une lettre émanant du maître de division Windle, de Merton, loge 249. La voici :

« Cher Monsieur,

Il y a un petit travail à effectuer sur Andrew Rae, de Rae & Sturmash, propriétaire des mines voisines. Vous vous rappellerez que votre loge nous doit une compensation, puisqu'elle a bénéficié du concours de deux de nos frères dans l'affaire du policier l'automne dernier. Si vous nous envoyez deux volontaires, ils seront pris en charge par le trésorier Higgins de notre loge, dont vous connaissez l'adresse. Il leur indiquera comment agir, où et quand.

Fraternellement vôtre, J. W. Windle.

« Windle ne nous a jamais refusé le prêt d'un ou deux hommes quand nous en avons eu besoin ; nous n'allons pas lui refuser aujourd'hui un service...

Mc Ginty s'interrompit. Ses yeux firent le tour de la salle.

– ... Qui se propose pour ce petit travail ?

Plusieurs jeunes garçons levèrent une main. Le chef de corps leur dédia un sourire approbateur.

– Vous irez, Tiger Cormac. Si vous vous débrouillez aussi bien que la dernière fois, tout se passera normalement. Vous aussi, Wilson.

– Je n'ai pas de revolver, déclara le volontaire, qui n'avait pas encore quinze ans.

– C'est votre première expédition, n'est-ce pas ? Eh bien ! Il faut commencer par le baptême du feu ! Le départ sera bon. Quant au revolver, vous en trouverez un sur place : tranquillisez-

vous. Si vous vous présentez là-bas lundi prochain, il sera assez tôt. Vous serez chaleureusement fêtés à votre retour.

– Et la prime, cette fois ? demanda Cormac.

C'était un jeune homme brun, trapu, qui avait l'air d'une brute, et dont la férocité lui avait valu le surnom de « Tiger ».

– Peu importe la prime. Vous marchez pour l'honneur. Quand le coup sera fait, peut-être trouvera-t-on quelques vieux dollars au fond de la caisse.

– Qu'a fait le type en question ? s'enquit le jeune Wilson.

– A coup sûr ce n'est pas votre affaire de demander ce qu'il a fait. Il a été jugé là-bas. Cela ne nous regarde pas. Tout ce que nous devons faire, c'est de régler l'affaire à leur place, comme ils le feraient pour nous. A propos, deux frères de la loge de Merton viendront ici la semaine prochaine pour un petit travail dans notre coin.

– Lesquels ? demanda quelqu'un.

– Ma foi, il est plus sage de ne pas poser de pareilles questions. Si vous ne savez rien, vous ne pouvez jurer de rien, et tout ennui se trouve évité. Mais ce sont des hommes qui font du beau sport quand on le leur demande.

– Il sera grand temps ! s'écria Ted Baldwin. Les gens se relâchent par ici. Rien que la semaine dernière, trois de nos hommes ont été congédiés par le contremaître Blaker. Nous sommes en dette avec lui depuis longtemps ; il faudra que nous la lui remboursions intégralement.

– Rembourser comment ? chuchota McMurdo à l'oreille de son voisin.

– Par une cartouche de fusil de chasse ! cria l'interpellé en éclatant d'un rire gras. Que pensez-vous de nos méthodes, frère ?

McMurdo semblait s'être déjà assimilé l'esprit de l'association criminelle dont il faisait maintenant partie.

– Je ne les déteste pas, dit-il. Le coin est bon pour un gaillard qui n'a pas froid aux yeux.

Ses voisins l'applaudirent.

– Que se passe-t-il ? cria le chef de corps à l'autre bout de la table.

– C'est notre nouveau frère, monsieur, qui trouve nos méthodes à son goût.

McMurdo se leva aussitôt.

– Je voulais dire, vénérable maître, que si vous avez besoin d'un homme, je considérerai comme un honneur d'être désigné pour aider la loge.

De vifs applaudissements saluèrent cette déclaration. On sentit qu'un nouveau soleil poussait sa frange au-dessus de l'horizon. Quelques aînés trouvèrent cependant qu'il allait un peu trop vite.

– Je propose, intervint le secrétaire Harraway, vieille barbe grise assis à côté du président, que le frère McMurdo attende que le bon plaisir de la loge soit de l'employer.

– Bien sûr ! C'est ce que je voulais dire. Je suis entièrement à votre disposition, répondit McMurdo.

– Votre heure sonnera, frère ! dit le président. Nous avons remarqué que vous êtes un homme de bonne volonté, et nous croyons que vous ferez de l'excellent travail dans la région. Ce soir, vous participerez à une petite affaire si le cœur vous en dit.

– J'attendrai quelque chose qui vaille la peine.

– Vous pourrez nous aider ce soir, en tout état de cause ; et vous comprendrez mieux ce que nous défendons dans cette communauté. Je m'expliquerai plus tard. Pour le moment, j'ai quelques points à préciser devant l'assemblée. En premier lieu, je demanderai au trésorier de nous communiquer la balance des comptes. Il faut payer une pension à la veuve de Jim Carnaway. Il a été abattu en travaillant pour la loge et il nous appartient de faire en sorte qu’elle n'y perde rien.

– Jim a été tué le mois dernier au cours d'une tentative pour descendre Chester Wilcox, de Marley Creek, expliqua à McMurdo l’un de ses voisins.

– La caisse est actuellement florissante, indiqua le trésorier avec son livre de banque devant lui. Les firmes ont été généreuses ces derniers temps. Max Linder & Co ont payé cinq cents dollars pour que nous les laissions tranquilles. Les frères Walker nous ont fait parvenir cent dollars, mais j’ai pris sur moi de les leur renvoyer et d’en réclamer cinq cents. Si je n'ai pas de leurs nouvelles mercredi prochain, leur treuil risque d'avoir un accident ; l'an dernier, nous avons été obligés de brûler leur concasseur pour qu'ils deviennent raisonnables. Par ailleurs la West Section Coaling Company a payé sa contribution annuelle. Nous disposons de fonds suffisants pour faire face à n'importe quelle obligation.

– Et l'affaire Archie Swindon ? interrogea un frère.

– Il a tout vendu et quitté le district. Le vieux démon a laissé une lettre pour nous, dans laquelle il déclare qu'il préférerait

balayer les rues de New York plutôt que d'être un gros propriétaire de mines contrôlé par une bande de maîtres chanteurs. Sapristi, il a bien fait de lever l'ancre avant que sa lettre nous parvienne ! Je gage qu'il n'osera plus jamais reparaître dans la vallée.

Un homme d'un certain âge, dont le visage glabre respirait la bonté, se leva au bout de la table qui faisait face à celui du président.

– Monsieur le trésorier, demanda-t-il, puis-je vous prier de nous faire savoir qui a acheté le terrain de cet homme que nous avons fait fuir du district.

– Oui, frère Morris. Il a été acheté par la Compagnie des chemins de fer de Merton.

– Et qui a acheté les mines de Todman et de Lee qui ont été mises en vente l'an dernier pour la même raison ?

– La même compagnie, frère Morris.

– Et qui a racheté les forges de Manson et de Shuman, de Van Deher et d'Atwood, qui ont été abandonnées récemment ?

– Elles ont toutes été rachetées par la West Gilmerton General Mining Company.

– Je ne vois pas, frère Morris, intervint le président, pourquoi le nom des acheteurs serait susceptible de nous intéresser puisqu'ils ne peuvent pas transporter les forges hors du district.

– Avec tout le respect que je vous dois, vénérable maître, je pense au contraire que nous sommes fortement intéressés par cette question. Voilà dix bonnes années que le même procédé se renouvelle : nous chassons progressivement tous les petits

entrepreneurs. Quel en est le résultat ? Nous trouvons à leur place de grandes sociétés comme les chemins de fer ou la General Company, qui ont leurs directeurs à New York ou à Philadelphie et qui ne se soucient nullement de nos menaces. Nous pouvons liquider les petits patrons locaux, mais des gros surviennent à leur place. Et nous nous exposons à de graves dangers. Les petits patrons ne pouvaient pas nous faire de mal : ils ne possédaient pour nous nuire ni argent ni influence. Tant que nous ne les pressurions pas trop, ils demeuraient sous notre pouvoir. Mais si ces grosses sociétés s'aperçoivent que nous nous interposons entre elles et leurs gains, elles n'épargneront ni efforts ni dépenses pour nous pourchasser et nous traduire devant la justice...

Ces mots de mauvais augure suscitèrent un grand silence. Les visages s'assombrirent. Des regards sinistres s'échangèrent. Ils avaient été tellement puissants, si peu défiés, qu'ils en étaient arrivés à oublier qu'un revirement de la fortune était toujours possible. L'idée froidement exprimée par le frère Morris fit passer un frisson sur les épidermes les plus coriaces.

– ... Mon avis est donc, poursuivit l'orateur, que nous pesions moins lourdement sur les petits patrons. Le jour où ils auront tous été contraints de partir, le pouvoir de notre société sera brisé.

Toute vérité n'est pas bonne à dire. Quand le frère Morris se rassit, des cris de colère saluèrent sa conclusion. McGinty se leva. Il avait le front mauvais.

– Frère Morris, commença-t-il, vous avez toujours été un prophète de malheur. Tant que les membres de la loge se serreront les coudes, aucun pouvoir aux États-Unis ne parviendra à entamer le nôtre. Voyons, n'avons-nous pas été maintes fois traduits devant les tribunaux ? Je pense que les grosses sociétés trouveront plus simple de payer que de nous combattre, et qu'elles feront comme les petites sociétés. Et maintenant, frères –

(McGinty retira sa toque de velours noir et son écharpe), cette loge a terminé ses travaux pour ce soir. Il ne reste plus à régler qu'une petite affaire dont nous reparlerons avant de nous séparer. Le temps est venu de nous rafraîchir et de faire un peu de musique, fraternellement.

La nature humaine est vraiment bizarre. Ces familiers du meurtre avaient fait disparaître bien des pères de famille à l'égard desquels ils ne professaient aucune haine particulière, sans accorder la moindre compassion à la veuve ni aux orphelins ; et cependant une musique tendre et pathétique était capable de leur arracher des larmes. McMurdo avait une belle voix de ténor. Eût-il échoué jusque là, à conquérir la sympathie de la loge, elle lui aurait été acquise immédiatement après qu'il eut chanté : « Je suis assis sur l'échalier, Mary » et «Sur les rives du grand fleuve ». Dès la première soirée, la nouvelle recrue était devenue l'un des frères les plus populaires, que chacun devinait promis à de hautes fonctions. Mais d'autres qualités étaient requises chez les Hommes libres ; il s'en rendit compte avant la fin de la soirée. La bouteille de whisky avait passé plusieurs fois de mains en mains ; les garçons étaient rouges, mûrs pour n'importe quoi ; le chef de corps reprit la parole.

– Mes enfants, dit-il, il y a dans cette ville un homme qui a besoin d'une leçon, et il vous appartient de la lui administrer. Il s'agit de James Stanger, du Herald. Vous avez vu qu'il a recommencé à ouvrir contre nous sa grande gueule ?...

Un murmure d'assentiment lui répondit, entrecoupé çà et là de quelques jurons en sourdine. McGinty tira de son gilet un bout de journal.

– ... « La loi et l'ordre... » Voilà le titre. « La terreur règne dans le district du charbon et du fer. Douze années se sont écoulées depuis les premiers assassinats qui ont prouvé l'existence d'une organisation criminelle dans notre région. Depuis ce jour, les crimes n'ont pas cessé. Maintenant, ils ont

atteint une ampleur qui fait de nous l'opprobre du monde civilisé. Est-ce pour en arriver là que notre grand pays accueille en son sein les étrangers qui fuient le despotisme tout-puissant en Europe ? Ces réfugiés, ces bannis deviendront-ils des tyrans ? Imposeront-ils leur loi aux hommes qui leur ont accordé le refuge dont ils avaient tant besoin ? Un état de terreur et d'anarchie s'établira-t-il à l'ombre des plis sacrés du drapeau de la liberté ? Les responsables sont connus. L'organisation travaille à découvert, publiquement. Combien de temps devrons-nous le supporter ? Vivrons-nous donc… » J'ai lu assez de cette prose ! s'écria le président en jetant le journal sous la table. Voilà ce qu'il dit de nous. La question que je vous pose est celle-ci : que lui dirons-nous, à lui ?

– A mort ! crièrent une douzaine de voix féroces.

– Je proteste ! dit le frère Morris (celui dont le visage respirait la bonté). Je vous dis, frères, que notre main s'abat trop lourdement dans cette vallée, et que le jour est proche où tous les citoyens s'uniront pour nous écraser. James Stanger est un vieillard. Il est respecté dans la ville et dans le district. Son journal soutient les valeurs solides de la vallée. Si vous descendez cet homme, tout l'État s'agitera jusqu'à ce que nous soyons anéantis.

– Et comment nous anéantiraient-ils, monsieur le dégonflé ? s'écria McGinty. Par la police ? Allons donc ! La moitié de la police est à notre solde et l'autre moitié a peur de nous. Par les tribunaux et le juge ? Ils ont déjà essayé, et qu'en est-il advenu ?

– Il y a un juge Lynch qui pourrait rendre son verdict ! répliqua le frère Morris.

Une exclamation de colère générale accueillit cette éventualité.

– Je n'aurais qu'à lever mon doigt, dit McGinty, et je pourrais faire venir dans cette ville deux cents hommes qui la nettoieraient d'un bout à l'autre !…

Puis tout à coup, il haussa le ton et pencha en avant son front qui se rida d'une façon effroyable.

– … Écoutez, frère Morris ! Je vous tiens à l'œil, et cela depuis quelque temps. Vous n'avez personnellement aucun courage, et vous essayez de détruire le courage des autres. Ce sera un jour fâcheux pour vous, frère Morris, quand votre nom figurera sur notre ordre du jour. Je commence à penser que je devrais l'inscrire sans tarder.

Morris était devenu mortellement pâle. Quand il retomba sur sa chaise, l'assistance aurait pu croire que ses genoux s'étaient dérobés sous lui. D'une main tremblante, il porta son verre à ses lèvres et il le vida avant de répondre.

– Je vous présente mes excuses, vénérable maître, à vous et à tous mes frères de cette loge si j'en ai dit plus que je n'aurais dû. Je suis un membre fidèle et loyal (tous, vous le savez !) et c'est la peur d'un événement irréparable qui me fait parler avec cette anxiété. Mais j'ai une plus grande confiance en votre jugement que dans le mien, vénérable maître, et je vous promets que je ne vous offenserai plus.

Le froncement de sourcil du chef de corps s'atténua devant l'humilité du frère.

– Très bien, frère Morris. C'est moi qui serais désolé d'avoir à vous infliger une leçon. Mais tant que j'occuperai le poste que vous tous m'avez confié, nous formerons une loge unie en paroles et en actes. Et maintenant, les garçons…

Il lança un coup d'œil circulaire à l'assistance.

– … Je vous préviens que si Stanger recevait tout ce qu'il mérite, nous aurions plus d'ennuis que nous n'en souhaitons. Ces journalistes se tiennent tous ; tous les journaux des États-Unis réclameraient de la police et des troupes. Mais je pense que vous pouvez lui donner un avertissement sévère. Voulez-vous vous en occuper, frère Baldwin ?

– Certainement ! répondit le jeune homme avec enthousiasme.

– Combien d'hommes vous faut-il ?

– Une demi-douzaine, plus deux pour garder la porte. Vous viendrez, Gower ; et vous, Mansel ; vous, Scanlan, et les deux Willaby.

– J'avais promis à notre nouveau frère qu'il participerait à l'expédition, dit le président.

Ted Baldwin regarda McMurdo avec des yeux qui montrèrent qu'il n'avait rien oublié ni pardonné.

– Eh bien ! qu'il vienne donc ! dit-il d'une voix acide. Nous sommes assez. Plus tôt le travail sera fait, mieux cela vaudra.

L'assistance se sépara sur des cris, des glapissements et des refrains de chansons d'ivrognes. Le bar était encore encombré de bambocheurs ; beaucoup de frères s'y arrêtèrent. La petite équipe de service sortit et se divisa afin de ne pas attirer l'attention. Il faisait très froid ; Une demi-lune brillait dans un ciel glacé et constellé. Les garçons se rassemblèrent dans une cour qui faisait face à un grand bâtiment. Les mots Vermissa Herald étaient gravés en lettres dorées entre des fenêtres brillamment éclairées. A l'intérieur, les presses d'imprimerie ronronnaient.

– Ici, vous ! dit Baldwin à McMurdo. Vous resterez en bas devant la porte et vous veillerez à ce que la route soit libre et

dégagée pour notre sortie. Les autres, accompagnez-moi ! Ne craignez rien, les garçons, car nous avons une douzaine de témoins qui certifieront que nous nous trouvons en ce moment au bar de la maison syndicale.

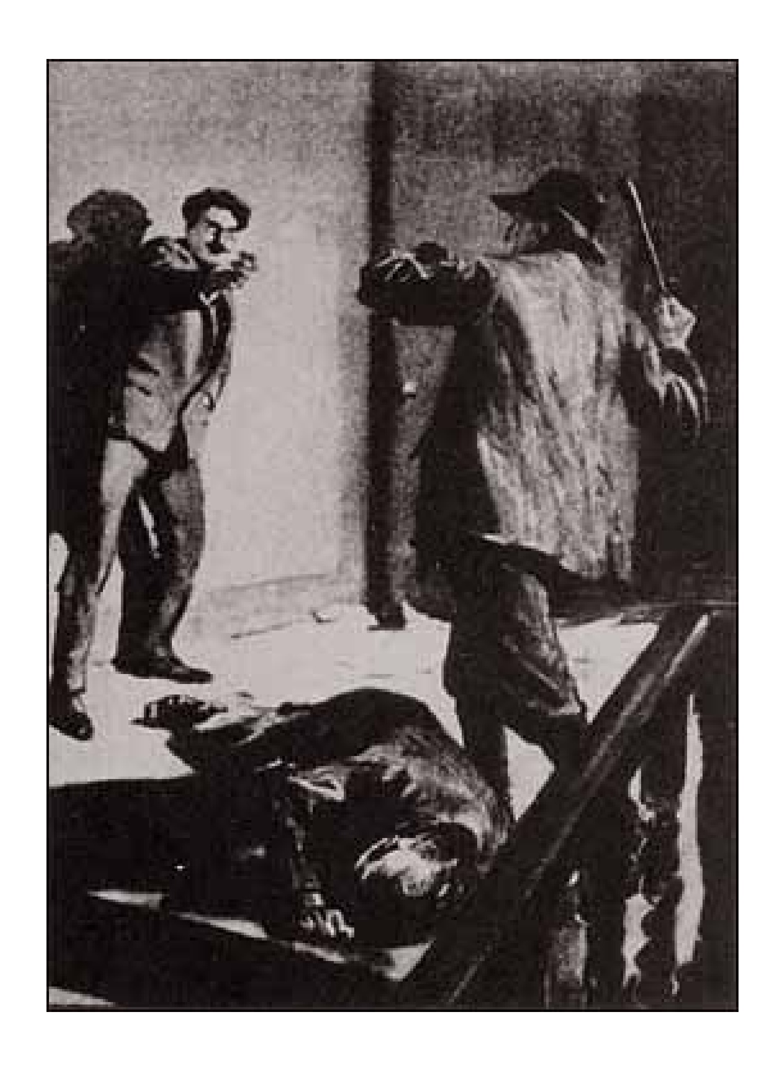
Il était presque minuit. La rue était déserte. Le groupe traversa la chaussée et, après avoir poussé la porte des bureaux du journal, Baldwin et ses hommes se ruèrent dans l'escalier qui leur faisait face. McMurdo et un autre étaient restés en bas : ils entendirent au premier étage un cri, un appel au secours, des bruits de pas et un fracas de chaises. Un instant plus tard, un homme aux cheveux gris se précipita sur le palier. Avant de pouvoir aller plus loin, il fut empoigné et ses lunettes tombèrent aux pieds de McMurdo. Le bruit sourd d'une chute fut suivi d'un gémissement. Il demeura étendu la face contre terre. Une demi-douzaine de bâtons s'abattirent sur son dos. Il se tortillait, ses longs membres minces tremblaient sous les coups. Ses agresseurs s'arrêtèrent enfin ; seul Baldwin, avec un sourire de dément, s'acharna sur la tête de la victime, qui essayait de se protéger avec ses mains. Des taches de sang apparurent parmi ses cheveux blancs. Baldwin, penché au-dessus du vieillard, ajustait un dernier coup qui l'aurait sans doute achevé, quand McMurdo grimpa l'escalier et l'écarta.

– Vous allez le tuer ! dit-il. Assez !

Baldwin le considéra avec stupéfaction.

– Allez-vous-en au diable ! cria-t-il. Qu'est-ce qui vous prend, vous qui êtes nouveau à la loge ? Reculez !

Il leva son gourdin. Mais McMurdo avait déjà sorti son revolver.



– Reculez vous-même ! cria-t-il. Si vous portez la main sur moi, je vous brûle la cervelle. Quant à la loge, le chef de corps n'a-t-il pas commandé que Stanger ne soit pas mis à mort ? Or vous, que faites-vous sinon le tuer ?

– C'est vrai, ce qu'il dit ! approuva l'un des garçons.

– Vous feriez bien de vous dépêcher ! cria l'homme de faction au rez-de-chaussée. Les fenêtres s'allument ; vous allez avoir toute la ville à vos trousses.

De fait, on entendait des cris au-dehors, et un petit groupe de typographes et linotypistes se rassemblait dans le couloir pour passer à la contre-attaque. Laissant le corps inanimé du rédacteur en chef en haut des marches, les criminels descendirent quatre à quatre et s'enfuirent dans la rue. Quand ils eurent atteint la maison syndicale, quelques-uns se mêlèrent à la foule des clients

pour chuchoter à l'oreille de McGinty que le travail avait été fait. D'autres, dont McMurdo, s'égaillèrent dans de petites rues pour rentrer chez eux.

CHAPITRE IV
La vallée de la peur

Quand McMurdo s'éveilla le lendemain, il se rappela immédiatement qu'il avait été initié à la loge : la quantité d'alcool qu'il avait bu lui avait donné la migraine, et son bras, à l'endroit où il avait été marqué au fer chaud, était brûlant et enflé. Comme il avait ses revenus personnels, il ne travaillait qu'irrégulièrement ; ce matin-là, il prit fort tard son petit déjeuner et ne bougea pas de chez lui. Il écrivit une longue lettre à un ami. Puis il parcourut le Herald. Dans une « dernière heure », il lut : « Agression contre les bureaux du Herald. Le rédacteur en chef grièvement blessé ». Suivait un bref compte rendu des faits qu'il connaissait mieux que quiconque. L'article se terminait ainsi :

« L'affaire est maintenant commise aux soins de la police. Mais on peut à peine espérer que ses efforts soient couronnés d'un plus grand succès que par le passé. Certains agresseurs ont été reconnus ; une condamnation devrait intervenir. A l'origine de cet attentat, faut-il le préciser, on retrouve cette société infâme qui tient la ville en esclavage depuis si longtemps, et contre laquelle le Herald a pris nettement position. Les nombreux amis de M. Stanger se réjouiront d'apprendre que, bien qu'il ait été frappé avec une sauvagerie cruelle et qu'il porte de nombreuses blessures à la tête, sa vie n'est pas en danger immédiat. »

Au-dessous de l'article, un entrefilet annonçait qu'une garde fournie par la police du charbon et du fer, armée de winchesters, assurerait désormais la défense des bureaux.

McMurdo avait rejeté le journal et il était en train d'allumer une pipe d'une main mal assurée quand on frappa à sa porte ; la logeuse lui apportait un billet qu'un jeune garçon venait de lui remettre pour son pensionnaire. Non signé, il était conçu en ces termes :

Je voudrais vous parler, mais je préférerais que ce soit hors de chez vous. Vous me trouverez à côté du mât du drapeau au haut de Miller Hill. Si vous venez maintenant, je vous dirai quelque chose d'important pour vous et pour moi.

McMurdo lut et relut ce billet avec la plus vive surprise, car il ne pouvait deviner ce qu'il signifiait ni qui en était l'auteur. S'il avait été rédigé par une main de femme, il aurait pu supposer que c'était le commencement de l'une de ces aventures dont il avait été friand. Mais c'était une écriture masculine, et même l'écriture d'un homme instruit. Il hésita puis décida qu'il éclaircirait l'affaire.

Miller Hill est un jardin public mal tenu en plein centre de la ville. En été, les promeneurs y sont nombreux, mais en hiver il est peu fréquenté. D'en haut, on a une bonne vue non seulement sur toute la ville, mais sur la vallée. McMurdo gravit l'allée qui conduisait au restaurant désert en cette saison. A côté du restaurant il y avait un mât, et au pied du mât un homme au chapeau rabattu sur les yeux et au col de manteau relevé. Quand il se tourna vers lui, McMurdo le reconnut : c'était le frère Morris, qui la veille au soir avait encouru les foudres du chef de corps. Ils échangèrent entre eux le salut de la loge.

– Je désirais vous dire deux mots, monsieur McMurdo, commença le vieil homme sur un ton hésitant qui montrait qu'il se mouvait sur un terrain délicat. Je vous remercie d'être venu.

– Pourquoi n'avez-vous pas signé votre billet ?

– Il faut être prudent, monsieur. On ne sait jamais, par les temps qui courent, les conséquences de la moindre des choses. On ne sait jamais non plus à qui se fier.

– On peut tout de même se fier aux frères de la loge ?

– Non, non ! Pas toujours ! cria Morris avec véhémence. Quoi que nous disions, quoi que nous pensions même, tout revient à ce McGinty.

– Écoutez-moi bien ! déclara McMurdo avec fermeté. Ce n'est qu'hier soir, vous le savez bien, que j'ai juré fidélité à notre chef de corps. Me demanderiez-vous aujourd'hui de me parjurer ?

– Si c'est ainsi que vous prenez les choses, murmura tristement Morris, je vous répondrai seulement que je suis désolé de vous avoir dérangé. Les choses en sont arrivées à une bien mauvaise passe si deux Hommes libres ne peuvent pas se communiquer l'un à l'autre leurs pensées.

McMurdo, qui avait surveillé attentivement son interlocuteur, se détendit un peu.

– Bien entendu, je ne parlais que pour moi, dit-il. Je suis un nouveau, vous ne l'ignorez pas, et je ne sais rien. Ce n'est pas à moi d'ouvrir la bouche, monsieur Morris, mais si vous croyez utile de me dire quelque chose, je suis venu ici pour vous écouter.

– Et pour le rapporter à McGinty, ajouta amèrement Morris.

– En vérité, vous êtes injuste envers moi ! s'écria McMurdo. Je serai loyal à l'égard de la loge, je vous l'ai dit carrément ; mais je serais un pauvre type si j'allais répéter à quelqu'un d'autre ce que vous me diriez en confidence. Vos paroles resteront entre nous, ce qui ne m'empêche pas de vous avertir que vous n'avez à attendre de moi ni aide ni sympathie.

– Depuis longtemps, j'ai renoncé à l'une et à l'autre ! dit Morris. Il se peut qu'en vous parlant franchement je remette ma vie entre vos mains, mais, tout mauvais que vous êtes, et hier soir j'ai eu l'impression que vous preniez modèle sur les pires de la bande, vous êtes un nouveau et votre conscience n'est

certainement pas aussi endurcie que les leurs. Voilà pourquoi je voulais vous parler.

– Qu'avez-vous à me dire ?

– Si vous me dénoncez, que la malédiction soit sur vous !

– Je vous ai dit que je ne vous dénoncerais pas.

– Je voulais vous demander si, lorsque vous vous êtes affilié à la Société des hommes libres de Chicago et que vous avez prononcé des vœux de charité et de fidélité, vous avez jamais pensé que cela vous conduirait au crime.

– En admettant que ce soit au crime... répondit McMurdo.

– En admettant !... s'écria Morris dont la voix vibrait de passion. Vous ne connaissez pas grand-chose à la vie si vous pouvez trouver un autre nom. N'était-ce pas un crime hier soir que de frapper un homme, assez âgé pour être votre père, jusqu'à ce que le sang s'étale sur ses cheveux blancs ? Si ce n'était pas un crime, qu'était-ce donc alors ?

– Certains diraient que c'est la guerre, dit McMurdo. La guerre entre deux classes, totale, inexpiable ; la guerre où chaque camp frappe le plus fort possible.

– Eh bien ! pensiez-vous à une guerre pareille quand vous avez sollicité votre admission à la Société des hommes libres de Chicago ?

– Non. Je conviens que non.

– Moi non plus, quand je me suis affilié à Philadelphie. C'était tout bonnement une société de secours mutuels, un lieu de rencontre entre camarades. Puis j'ai entendu parler de cet

endroit. Maudite soit l'heure où le nom m'est entré dans l'oreille ! Je suis venu ici pour améliorer ma situation. Mon Dieu, améliorer ma situation ! Ma femme et mes trois enfants m'ont accompagné. J'ai fait démarrer un magasin de tissus place du Marché, et j'ai prospéré. On a appris que j'étais un Homme libre ; j'ai été obligé d'adhérer à la loge locale comme vous hier soir. J'ai cette marque de honte sur mon avant-bras, et quelque chose de pire marqué au fer chaud dans le cœur. J'ai découvert que j'étais sous les ordres d'un affreux scélérat et que je me trouvais pris dans un réseau de criminels. Que pouvais-je faire ? Tout ce que je disais pour tenter de remédier à cet état de faits était considéré comme une trahison ; vous l'avez vu hier soir. Je ne peux pas m'enfuir : tout ce que je possède au monde est dans mon magasin. Si je quitte la société, ma démission sera le signal de mon assassinat et de Dieu sait quoi pour ma femme et mes enfants. Oh ! mon cher, c'est affreux, horrible !

Il enfouit son visage entre ses mains et son corps fut secoué de sanglots convulsifs.

McMurdo haussa les épaules.

– Vous étiez trop mou pour ce truc-là, dit-il. Pas du tout la sorte d'homme qui convenait !

– J'avais une conscience et une religion. Ils ont fait de moi un criminel comme eux. J'ai été désigné pour une affaire. Si j'avais cané, je savais ce qui m'attendait. Je suis peut-être un poltron. C'est peut-être la pensée de ma pauvre petite femme et de mes enfants qui m'a rendu lâche. Quoi qu'il en soit, j'y suis allé. Je crois que je ne l'oublierai jamais. C'était une maison isolée, à trente kilomètres d'ici, de l'autre côté de la montagne. On m'avait posté à la porte, comme vous hier soir. Ils ne me faisaient pas confiance pour autre chose. Ils sont entrés. Quand ils sont ressortis, ils avaient les mains rouges de sang jusqu'aux poignets. Nous sommes partis, mais derrière nous un enfant hurlait : c'était un garçonnet de cinq ans qui venait d'assister au massacre de son

père. Je me suis presque évanoui d'horreur ; mais il fallait que je garde le sourire, car je savais bien que sinon ce serait de ma maison qu'ils sortiraient la prochaine fois avec les mains rouges, et que ce serait mon petit Fred qui hurlerait de terreur. Mais j'étais devenu un criminel ; j'avais tenu un rôle dans un assassinat, j'étais perdu dans ce monde et perdu aussi pour le monde à venir. Je suis bon catholique ; le prêtre que je suis allé trouver n'a pas voulu m'entendre quand je lui ai dit que j'étais un Éclaireur, et je suis excommunié de ma religion. Voilà où j'en suis. Or je vous vois descendre la même pente, et je vous demande comment cela finira. Êtes-vous prêt à devenir un meurtrier de sang-froid, comme les autres, ou pouvons-nous faire quelque chose pour arrêter cela ?

– Que voudriez-vous faire ? dit brusquement McMurdo. Vous ne voudriez pas moucharder ?

– Dieu m'en garde ! s'écria Morris. Cette pensée seule me coûterait la vie.

– C'est bien, dit McMurdo. Je crois que vous êtes un faible, et que vous prenez les choses trop à cœur.

– Trop à cœur ! Attendez d'être un peu plus vieux dans le pays ! Regardez la vallée. Voyez le nuage de cent cheminées qui la recouvre. Je vous dis que le nuage du crime pèse cent fois plus lourd, cent fois plus épais au-dessus des habitants. C'est la vallée de la peur. La vallée de la mort. La terreur oppresse tous les cœurs depuis le crépuscule jusqu'à l'aube. Attendez, jeune homme : vous verrez vous-même !

– Eh bien ! je vous ferais savoir ce que je penserai quand j'en aurai vu davantage ! répondit McMurdo avec insouciance. Ce qui saute aux yeux, c'est que vous n'êtes pas fait pour vivre ici, et que plus tôt vous liquiderez votre affaire, même en ne retirant qu'un dollar de votre stock, mieux cela vaudra pour vous. Ce que vous

m'avez dit restera entre nous, mais, sapristi, si je pensais que vous étiez un indicateur…

– Non ! cria Morris.

– Alors restons-en là. Je me souviendrai de notre conversation, et un jour peut-être je m'y référerai. Je crois que vous m'avez parlé dans une bonne intention. Maintenant, je vais rentrer chez moi.

– Encore un mot avant que vous partiez, dit Morris. Il se peut que nous ayons été vus ensemble. Il se peut qu'on veuille savoir de quoi nous avons parlé.

– Ah ! c'est juste !

– Je vous ai offert une place d'employé dans mon magasin.

– Et je l'ai refusée. Voilà l'affaire que nous avons débattue ensemble. Eh bien ! à un autre jour, frère Morris ! Et je vous souhaite meilleure chance pour l'avenir.

– Dans l'après-midi, alors que McMurdo méditait en fumant à côté du poêle du petit salon, la porte s'ouvrit et dans son encadrement apparut la gigantesque silhouette de McGinty. Il fit le signe de la loge et s'assit en face du jeune homme ; il le regarda fixement ; ce regard lui fut retourné avec une intensité égale.

– Je ne viens pas en visiteur, frère McMurdo, dit-il enfin. J'ai déjà beaucoup à faire avec les gens qui me rendent visite. Mais j'ai pensé que je pourrais faire une mise au point chez vous.

– Je suis fier de vous accueillir, conseiller ! répondit chaleureusement McMurdo, qui sortit du buffet sa bouteille de whisky. C'est un honneur auquel je ne m'attendais pas.

– Comment va le bras ? interrogea le chef de corps.

McMurdo fit la grimace.

– Je serais incapable de l'oublier, répondit-il. Mais je pense que la chose en vaut la peine.

– Oui, approuva l'autre. La chose en vaut la peine pour les fidèles, pour ceux qui apportent leur concours à la loge. De quoi parliez-vous donc ce matin avec le frère Morris en haut de Miller Hill ?

La question avait été si soudainement posée qu'il se révéla préférable que la réponse eût été préparée d'avance. McMurdo éclata d'un gros rire.

– Morris ne savait pas que je pouvais gagner ma vie ici chez moi. Il ne le saura jamais, car je trouve qu'il a un peu trop de scrupules pour mon goût. Mais c'est un brave vieux bonhomme. Il s'imaginait que je n'avais pas de travail, et il avait pensé bien faire en m'offrant une place d'employé dans son magasin de tissus.

– Oh ! c'était cela ?

– Oui.

– Et vous avez refusé ?

– Évidemment ! Je gagnerais dix fois plus dans ma chambre avec quatre heures de travail.

– C'est vrai. Mais à votre place, je ne verrais pas trop souvent le frère Morris.

– Pourquoi ?

– Simplement parce que je vous dis de ne pas le faire. Pour la plupart des gens de la région, cette explication suffit.

– Peut-être pour la plupart des gens de la région, mais pas pour moi, répondit crânement McMurdo. Si vous êtes connaisseur en hommes, vous devez le savoir.

Le géant le dévisagea, et sa patte poilue se referma autour du verre comme s'il avait envie de le lancer à la tête de McMurdo.

Puis il se mit à rire.

– Vous êtes vraiment un type peu ordinaire ! dit-il. Vous voulez des raisons ? Eh bien ! je vais vous en donner. Est-ce que Morris ne vous a rien dit contre la loge ?

– Rien.

– Ni contre moi ?

– Non.

– Alors c'est parce qu'il n'a pas osé se fier à vous. Mais au fond de son cœur, il n'est pas loyal. Nous le connaissons bien ; nous le surveillons ; et nous attendons le moment de l'admonester comme il le mérite. Je pense que ce moment n'est pas très éloigné. Il n'y a pas de place dans notre bergerie pour des brebis galeuses. Si vous vous liiez avec un homme déloyal, nous pourrions penser que vous êtes déloyal, vous aussi. Vous voyez ?

– Il n'y a aucune chance pour que je me lie avec lui, car il ne me plaît pas, répondit McMurdo. Mais pour ce qui est d'être déloyal, si le mot avait été prononcé par un autre, il ne serait pas dit deux fois.

– Bien. En voilà assez, dit McGinty en vidant son verre. J'étais venu pour vous donner un avis. Vous l'avez entendu.

– Je voudrais bien savoir, fit McMurdo, comment vous avez pu apprendre que j'avais causé avec Morris.

McGinty sourit.

– C'est mon affaire de savoir ce qui se passe dans la ville, dit-il. N'oubliez jamais que je finis par tout savoir. Bon. Il est maintenant l’heure, et…



Mais un incident imprévu se produisit au moment où il se levait pour s'en aller. La porte s'ouvrit toute grande, sous une poussée brutale, et trois têtes décidées, coiffées des casquettes à visière de la police, les dévisagèrent sans aménité. McMurdo se leva d'un bond. Il allait empoigner son revolver quand il vit deux winchesters braqués sur lui ; il baissa le bras. Un homme en

uniforme s'avança dans la pièce : il avait au poing un revolver à six coups. C'était le capitaine Marvin, qui venait de Chicago et qui appartenait maintenant à la police du charbon et du fer. Il hocha la tête et adressa un petit sourire à McMurdo.

– Je pensais bien que vous vous attireriez des ennuis, monsieur l'aigrefin McMurdo, de Chicago, dit-il. Vous ne pouviez pas vous tenir tranquille, n'est-ce pas ? Prenez votre chapeau, et suivez-nous.

– Je crois que cette plaisanterie vous coûtera cher, capitaine Marvin ! intervint McGinty. Qui vous croyez-vous donc, je vous prie, pour pénétrer ainsi dans une maison et inquiéter des hommes honnêtes qui respectent la loi ?

– Vous êtes en dehors de cette affaire, conseiller McGinty, dit le capitaine Marvin. Nous n'avons rien contre vous, seulement contre ce McMurdo. Vous devez nous aider, et non pas nous gêner dans l’accomplissement de notre devoir.

– C'est l'un de mes amis, et je me porte garant de sa conduite, dit le chef de corps.

– D'après tout ce que l'on dit, monsieur McGinty, vous pourriez bien avoir à répondre de votre propre conduite l'un de ces jours ! répliqua l'officier de police. Ce McMurdo était un malfaiteur avant d'arriver ici ; il l'est demeuré. Couchez-le en joue, sergent, pendant que je le désarme.

– Voilà mon pistolet, dit froidement McMurdo. Mais si vous et moi étions seuls face à face, capitaine Marvin, vous ne viendriez peut-être pas si facilement à bout de moi.

– Où est votre mandat ? demanda McGinty. Nom d'une pipe ! On se croirait en Russie et non à Vermissa, en voyant des policiers agir de la sorte. Je vous jure que vous en entendrez parler !

– Agissez selon votre conception du devoir, conseiller. Nous, nous obéissons à la nôtre.

– De quoi suis-je accusé ? interrogea McMurdo.

– D'être mêlé à l'agression contre le vieux Stanger aux bureaux du Herald. Ce n'a pas été de votre faute si vous êtes inculpé d'agression et non de meurtre.

– Eh bien ! si c'est tout ce que vous avez à lui reprocher, s'écria McGinty en riant, vous vous épargnerez bien des ennuis en laissant tomber. Cet homme était hier soir dans mon cabaret ; il jouait au poker ; il est resté jusqu'à minuit chez moi ; je pourrai amener une douzaine de témoins pour vous le prouver.

– C'est votre affaire. Vous l'établirez devant le tribunal demain. En attendant, venez, McMurdo. Et tenez-vous tranquille si vous ne voulez pas recevoir un coup de crosse sur la tête. Tenez-vous au large, monsieur McGinty. Je vous préviens que je ne tolère aucune résistance quand je suis de service.

Le capitaine avait l'air si résolu que McMurdo et son chef de corps durent s'incliner. McGinty se débrouilla pour échanger quelques mots avec le prisonnier avant qu'ils soient séparés.

– Et votre… ?

Il leva un pouce pour indiquer la machine à frapper les dollars.

– En sûreté, murmura McMurdo, qui avait aménagé une cachette sous le plancher.

– Je vous dis à bientôt, déclara le chef de corps. Je vais de ce pas voir Reilly, l'avocat, et je m'occupe de la défense. Croyez-moi sur parole : ils ne vous garderont pas.

– Je n'en mettrais pas ma tête à couper, répliqua Marvin. Surveillez votre prisonnier, vous deux, et abattez-le s'il essaie de vous jouer un tour pendant que je vais fouiller sa chambre.

Apparemment, l'officier de police ne découvrit pas la machine. Quand il redescendit, il escorta McMurdo au commissariat de police. L'obscurité était tombée ; un vent aigre soufflait ; les rues étaient presque désertes, mais quelques badauds suivirent le groupe et, enhardis par les ténèbres, lancèrent quelques imprécations au prisonnier.

– Lynchez ce maudit Éclaireur ! Lynchez-le !

Ils assistèrent avec de gros rires et de bonnes plaisanteries à son entrée au commissariat. Après un interrogatoire de pure forme, il fut conduit dans la cellule commune. Il y retrouva Baldwin et trois autres criminels de la veille ; ils avaient tous été arrêtés dans l'après-midi, et ils attendaient leur procès, qui devait avoir lieu le lendemain matin.

Mais même à l'intérieur de cette forteresse de la loi, le bras long des Hommes libres pouvait se déployer. Dans la soirée, un geôlier leur apporta de la paille pour qu'ils dorment mieux ; de la paille, ils tirèrent deux bouteilles de whisky, quelques verres, et un jeu de cartes. Ils passèrent une nuit joyeuse, sans éprouver la moindre inquiétude à l'égard de la cérémonie du lendemain.

Ils avaient bien raison ! Le magistrat se trouva dans l'incapacité, devant les témoignages produits, de prononcer le verdict qui aurait porté l'affaire devant une juridiction supérieure. D'une part les ouvriers de l'imprimerie furent obligés de convenir que l'éclairage était mauvais, qu'ils étaient eux-mêmes très troublés, et qu'il leur était difficile de se prononcer absolument

sur l'identité des agresseurs ; certes, ils croyaient bien que les accusés faisaient partie du groupe d'assaillants ; mais de là à le jurer… Au cours de l'interrogatoire contradictoire qui fut dirigé par l'éminent avocat engagé par McGinty, ils se montrèrent encore plus hésitants. Le blessé avait déjà déposé qu'il avait été surpris par la soudaineté de l'attaque et qu'il ne pouvait rien certifier en dehors du fait que le premier qui l'avait frappé portait une moustache. Il ajouta qu'il ne pouvait s'agir que d'Éclaireurs, puisqu'il n'avait pas d'autres ennemis dans la ville et qu'ils l'avaient menacé depuis longtemps pour ses éditoriaux qui les mettaient en cause. D'un autre côté, il fut clairement démontré par le témoignage formel de six citoyens, au nombre desquels le célèbre conseiller municipal McGinty, que les accusés avaient joué aux cartes à la maison syndicale jusqu'à une heure bien postérieure à celle de l'attentat. Inutile de dire qu'ils furent relaxés, avec les excuses du tribunal pour les dérangements qu'ils avaient subis à la suite de la légèreté du capitaine Marvin et de la police.

Le verdict fut salué par de vifs applaudissements dans une enceinte où McMurdo reconnut nombre de visages familiers. Des frères de la loge souriaient et battaient des mains. Mais d'autres spectateurs demeurèrent impassibles et figés quand les accusés sortirent libres du tribunal. L'un d'entre eux, un petit bonhomme à barbiche noire, exprima leurs sentiments en s'écriant :

– Maudits assassins ! Nous aurons pourtant votre peau un jour

CHAPITRE V
L'heure la plus sombre

S'il avait fallu quelque chose pour ajouter à la popularité de Jack McMurdo parmi ses compagnons, son arrestation et son acquittement y auraient pourvu. Dans les annales de la société, c'était un record qu'un nouvel adhérent eût accompli la nuit même de son affiliation un acte qui l'avait conduit devant le tribunal. Déjà il avait la réputation d'un joyeux luron, d'un agréable convive, et d'un caractère qui ne laissait jamais passer une insulte (eût-elle été prononcée par le tout-puissant chef de corps). Mais cette fois ses camarades acquirent la certitude que dans leur groupe il était le seul à concevoir rapidement un dessein sanguinaire et à l'exécuter aussitôt. « Il sera irremplaçable pour les coups durs », se disaient les aînés les uns aux autres. McGinty ne manquait pas d'instruments pour exécuter ses volontés, mais il reconnut de bonne grâce que McMurdo était le plus capable. Il avait l'impression qu'il tenait en laisse un limier féroce. Certes, les roquets ne lui manquaient pas pour les petites affaires, mais il entrevoyait le jour où il lâcherait son chien de race sur une proie qui en vaudrait la peine. Quelques membres de la loge, dont Ted Baldwin, se hérissaient devant la rapide ascension du nouveau venu et le haïssaient, tout en se gardant de broncher devant lui, car il était aussi prêt à se battre qu'à rire.

Mais s'il gagnait la sympathie de ses camarades, il y avait un endroit, qui lui importait pourtant beaucoup plus, où il avait perdu tout crédit. Le père d'Ettie Shafter ne voulait plus lui adresser la parole, et il ne le laissait même plus pénétrer sous son toit. Ettie était trop profondément amoureuse pour renoncer à lui ; cependant son bon sens lui représentait les conséquences d'un mariage avec un homme qui passait pour un criminel. Un matin, après une nuit sans sommeil, elle résolut d'aller le voir, peut-être pour la dernière fois, et de tenter un gros effort pour le tirer hors de ces mauvaises influences qui l'aspiraient vers le bas. Elle se rendit donc chez lui, comme il l'en avait plusieurs fois suppliée, et elle entra dans la pièce dont il avait fait son petit salon. Il était assis devant la table. Il lui tournait le dos. Il avait

une lettre devant lui. L'idée d'une espièglerie lui vint : elle n'avait que dix-neuf ans. Il ne l'avait pas entendue quand elle avait ouvert la porte. Elle s'avança sur la pointe des pieds, et elle posa doucement ses mains sur les épaules de McMurdo.

Si elle avait espéré le surprendre, elle réussit pleinement ; mais ce fut à son tour d'être surprise. D'un bond de tigre, il sauta sur elle et la saisit à la gorge avec sa main droite ; de l'autre main il fit une boulette du papier qui était devant lui. Puis il la regarda. Alors la stupéfaction et la joie remplacèrent la férocité qui avait déformé ses traits. Férocité devant laquelle elle avait reculé, horrifiée, jusqu'au mur.

– C'est vous ! fit-il en s'essuyant le front. Quand je pense que vous venez me voir, cœur de mon cœur, et que je ne trouve rien de mieux que de vouloir vous étrangler ! Venez, chérie…

Il lui tendit ses bras.

– Je vais vous dédommager maintenant.

Mais elle était encore sous le coup de la découverte qu'elle avait faite sur le visage de McMurdo : elle y avait lu une peur coupable. Tous ses instincts féminins l'avertirent qu'il ne s'agissait pas de la simple peur d'un homme surpris. Non, c'était bien de la culpabilité. De la culpabilité et de la peur.

– Qu'est-ce qui vous a pris, Jack ? s'écria-t-elle. Pourquoi avez-vous eu si peur de moi ? Oh ! Jack, si vous aviez la conscience tranquille, vous ne m'auriez pas regardée ainsi !

– Dame ! J'étais en train de réfléchir à des tas d'autres choses ; quand vous vous êtes approchée si légèrement sur vos pieds de fée….

– Non, Jack. C'était plus que cela…

Un soupçon lui traversa l'esprit.

– ... Laissez-moi voir cette lettre que vous étiez en train d'écrire.

– Ah ! Ettie, je ne le peux pas !

Ses soupçons se transformèrent en certitude.

– C'était à une autre femme ! s'écria-t-elle. J'en suis sûre. Sinon, pourquoi ne me la montreriez-vous pas ? Était-ce à votre femme que vous écriviez ? Comment pourrais-je savoir que vous n'êtes pas déjà marié, vous, un étranger que personne ne connaît ?

– Je ne suis pas marié, Ettie. Regardez-moi : je vous le jure ! Vous êtes pour moi la seule femme sur la terre. Par la croix du Christ, je le jure !

Il avait pâli ; la passion grave qu'il mit dans sa réponse la convainquit qu'il ne mentait pas.

– Alors, pourquoi ne voulez-vous pas me montrer cette lettre ?

– Je vais vous le dire, ma chérie. J'ai fait le serment de ne pas la montrer, et de même que je ne voudrais pas être parjure envers vous ; je ne voudrais pas trahir une parole donnée à d'autres. C'est une affaire de la loge ; une affaire secrète, même pour vous, Et si j'ai eu peur quand une main s'est posée sur moi, comprenez que j'avais peur que ce fût celle d'un policier ?...

Elle sentit qu'il disait la vérité. Il la prit dans ses bras ; ses baisers balayèrent frayeurs et doutes.

– ... Asseyez-vous près de moi. C'est un trône bizarre pour une pareille reine, mais c'est le meilleur que puisse vous offrir votre pauvre amant. Un jour il fera mieux pour vous, je pense. Vous voilà rassurée maintenant ?

– Comment pourrais-je l'être, Jack, quand je sais que vous faites partie d'une bande de criminels, quand je m'attends chaque jour à vous voir assis dans le box des accusés ? McMurdo l'Éclaireur, voilà comment l'un de nos pensionnaires vous a appelé hier. Je l'ai ressenti comme un coup de poignard.

– Croyez-moi, ma chérie, je ne suis pas aussi mauvais que vous le pensez. Nous ne sommes que de pauvres gens qui essayons à notre manière de faire respecter nos droits.

Ettie passa son bras autour du cou de son amant

– Abandonnez cela, Jack ! Pour l'amour de moi, pour l'amour de Dieu, laissez tomber ! Je suis venue ici pour vous en supplier. Oh ! Jack, je vous le demande à genoux ! Je m'agenouille devant vous, et je vous adjure d'abandonner



Il la releva et il l'apaisa entre ses bras.

– Voyons, ma chérie, réfléchissez à ce que vous me demandez ! Comment pourrais-je laisser tomber puisque ce serait me parjurer et abandonner mes camarades ? Si vous saviez tout ce qui se passe, jamais vous ne me le proposeriez. De plus, même si je le voulais, comment pourrais-je le faire ? Vous ne supposez pas que la loge permettrait à l'un de ses adhérents de se retirer avec tous ses secrets ?

– J'y ai réfléchi, Jack. J'ai tout prévu. Père a un peu d'argent de côté. Il est fatigué de cet endroit, où notre existence est assombrie par la terreur. Il est prêt à partir. Nous pourrions nous enfuir ensemble à Philadelphie ou à New York. Là, nous serions en sécurité.

McMurdo se mit à rire.

– La loge a le bras long. Croyez-vous qu'elle ne pourrait pas l'étendre d'ici jusqu'à Philadelphie ou New York ?

– Eh bien ! dans ce cas, allons dans l'Ouest, ou en Angleterre, ou en Suède. N'importe où, pourvu que nous sortions de cette vallée de la peur.

McMurdo pensa au vieux frère Morris.

– Voilà la deuxième fois que j'entends ce nom, dit-il. L'ombre ne semble pourtant pas peser trop lourdement sur certains habitants de cette vallée.

– Elle obscurcit chaque instant de notre existence. Vous imaginez-vous que Ted Baldwin nous a pardonné ? Si ce n'était qu'il vous craint, il nous aurait déjà anéantis. Il me suffit de voir ses yeux noirs de bête affamée quand par hasard il me rencontre !

– Ah ! ah ! Je lui apprendrai de meilleures manières si je l'y prends. Mais écoutez-moi bien, petite fille : je ne peux pas partir d’ici. Je ne peux pas. Enregistrez cela une fois pour toutes. Mais si vous me laissez choisir ma propre voie, j'essaierai de trouver le moyen d'en sortir honorablement.

– Il n'y a pas d'honneur dans une affaire pareille !

– Mon Dieu, cela dépend du point de vue auquel on se place ! Mais si vous me donnez six mois, je m'arrangerai pour partir d'ici sans avoir honte de regarder les autres en face.

– Six mois ! s'exclama la jeune fille dans une explosion de joie. C’est une promesse ?

– Écoutez : ce sera peut-être sept ou huit. Mais avant un an au maximum, nous aurons quitté la vallée.

– Ettie ne put rien obtenir de plus précis ; mais enfin c'était déjà quelque chose : une sorte de phare lointain qui éclairait les ténèbres de l'avenir immédiat. Elle rentra chez son père, plus allègre qu'elle ne l'avait jamais été depuis que Jack McMurdo avait fait irruption dans sa vie.

Il aurait pu penser qu'en tant que membre de la société, tous les agissements de celle-ci lui seraient connus ; mais il ne tarda pas à découvrir que l'organisation était beaucoup plus étendue et plus complexe que la simple loge. McGinty lui-même ignorait beaucoup de choses, car il y avait un dignitaire appelé le délégué du district, habitant à Hobson's Patch, au bas de la voie ferrée, qui avait tout pouvoir sur plusieurs loges qu'il régentait d'une façon imprévue et arbitraire. McMurdo ne le vit qu'une fois : il avait l'air d'un petit rat timide à poils gris ; il avait une démarche furtive et un regard oblique chargé de malignité. Il s'appelait Evans Pott ; devant lui, le grand patron de Vermissa ressentait un peu de la répulsion et de la peur que Robespierre devait inspirer à Danton.

Un jour Scanlan, qui était le camarade de pension de McMurdo, reçut un billet de McGinty accompagnant une lettre d'Evans Pott. Le «grand patron » informait McGinty qu'il lui adressait deux hommes, Lawler et Andrews, munis d'instructions pour agir dans les environs ; il lui disait aussi qu'il était préférable pour la cause de ne pas divulguer de détails quant au but de cette mission : il demandait au chef de corps de veiller à ce que ces deux exécutants fussent logés et bien traités jusqu'à l'heure de l'action. McGinty avait ajouté pour Scanlan que personne ne pouvait loger clandestinement à la maison syndicale et qu'il serait obligé à Scanlan et McMurdo d'accueillir chez la veuve MacNamara ces deux nouveaux pensionnaires.

Ils arrivèrent le soir même, chacun muni d'un sac. Lawler avait un certain âge ; il avait le visage austère ; il était taciturne et réservé ; il était habillé d'une vieille redingote noire qui, avec son chapeau mou et sa barbe grisonnante hirsute, lui donnait l'air d'un prédicateur itinérant. Son compagnon, Andrews, n'était pas

beaucoup plus qu'un enfant : il avait le visage ouvert et gai, et il ressemblait à un écolier en vacances. Tous deux ne buvaient que de l'eau, et ils se conduisirent en tous points comme des membres exemplaires de la société, à cela près qu'ils étaient l'un comme l'autre assassins patentés. Lawler avait accompli quatorze missions de meurtre, et Andrews trois.

McMurdo découvrit qu'ils ne demandaient pas mieux que de raconter leurs exploits passés ; ils le firent avec cette sorte de fierté timide qu'arborent les hommes qui ont rendu de bons et loyaux services à la communauté. Mais ils se montrèrent réticents pour parler de l'affaire en cours.

– On nous a choisis parce que ni moi ni le petit ne buvons d'alcool, expliqua Lawler. On sait que nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut. Vous ne devez pas le prendre en mauvaise part, mais c'est aux ordres du délégué du district que nous obéissons.

– Bien sûr ! répondit Scanlan.

– Si vous y tenez, nous pourrons vous raconter l'histoire de la mort de Charlie Williams, ou de Simon Bird. Mais jusqu'à ce que notre travail soit fait, nous n'en parlerons pas.

– Il y a dans les environs une bonne demi-douzaine de types à qui je dirais volontiers deux mots ! déclara McMurdo en jurant. Je suppose que ce n'est pas Jack Knox qui est votre cible ? J'irais au bout du monde pour le voir recevoir ce qu'il mérite.

– Non. Ce n'est pas lui. Pas encore lui.

– Ou Hermann Strauss ?

– Lui non plus.

– Ma foi, si vous ne voulez rien dire, nous ne pouvons pas vous forcer à parler. Mais ça me démange !

Lawler sourit et secoua la tête. Il ne se laissait pas tirer les vers du nez.

En dépit de la réticence de leurs hôtes, Scanlan et McMurdo étaient bien décidés à assister à ce qu'ils appelaient « la bonne blague ». Quand un matin très tôt McMurdo les entendit descendre l'escalier à pas feutrés, il réveilla Scanlan et tous deux s'habillèrent rapidement. Quand ils furent prêts, ils trouvèrent la porte ouverte et leurs compagnons disparus. L'aube ne pointait pas encore, mais à la lueur des lampadaires ils les aperçurent dans la rue à quelque distance devant eux. Ils les suivirent prudemment. La neige étouffait le bruit de leurs pas.

La pension de famille était située près de la lisière de la ville ; bientôt ils arrivèrent à un carrefour en pleine campagne. Trois hommes attendaient ; Lawler et Andrews s'entretinrent quelques instants avec eux, puis tous se mirent en route. Il s'agissait donc d’un travail important qui nécessitait du monde. A cet endroit, plusieurs chemins conduisaient à diverses mines. Les étrangers prirent celui qui menait au Crow Hill, grosse affaire aux mains énergiques et intrépides d'un directeur de la Nouvelle-Angleterre, Josiah Dunn, qui y avait maintenu l'ordre et la discipline malgré la terreur qui régnait dans la vallée.

Le jour se levait maintenant ; une file d'ouvriers, isolés ou en groupe, se hâtait sur ce chemin noirci.

McMurdo et Scanlan se mêlèrent à eux, sans perdre de vue les hommes qu'ils suivaient. Une brume épaisse les entourait ; un sifflet à vapeur déchira l'air : c'était le signal donné dix minutes avant la descente des cages et le début de la journée de travail.

Quand ils atteignirent l'espace à découvert devant le puits de mine, une centaine de mineurs attendaient en battant la semelle

et en soufflant dans leurs doigts ; le froid était en effet très vif. Les étrangers formaient un petit groupe dans l'ombre du bâtiment des machines. Scanlan et McMurdo grimpèrent sur un tas de scories, d'où ils pouvaient voir toute la scène. Ils reconnurent l'ingénieur de ma mine, un grand Écossais barbu du nom de Menzies, qui sortait du bâtiment et qui lança un coup de sifflet pour la descente des cages. Au même moment, un grand jeune homme dégingandé au visage, sérieux s'approcha de la fosse. Il aperçut le groupe immobile et silencieux qui se tenait près du bâtiment. Les hommes avaient rabattu leurs chapeaux et relevé leurs cols pour se dissimuler le visage. Pendant quelques instants, le pressentiment de la mort dut glacer le cœur du directeur. Mais il l'écarta et ne songea plus qu'à accomplir son devoir à l'égard d'intrus suspects.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il en se dirigeant vers eux. Pourquoi traînez-vous par ici ?

Il n'y eut aucune réponse ; simplement le petit Andrews fit un pas en avant et lui logea une balle dans l'estomac. Les cent mineurs qui attendaient ne bougèrent pas plus que s'ils avaient été frappés de paralysie. Le directeur de la mine appuya ses deux mains contre la plaie et se plia en deux. Il tenta de s'éloigner en titubant, mais un autre assassin fit feu, et il tomba sur le côté, grattant le sol de ses pieds et de ses mains. Menzies l'Écossais poussa un hurlement de rage et se rua avec une clé à molette sur les agresseurs, mais il reçut deux balles dans la tête et il s'écroula raide mort à leurs pieds. La foule des mineurs fut alors secouée d'une sorte de houle et elle émit un faible cri de colère et de pitié ; des ouvriers s'élancèrent vers les assassins. Mais deux revolvers à six coups se déchargèrent au-dessus de leurs têtes ; ils s'arrêtèrent net, puis reculèrent, et commencèrent à s'égailler ; certains même coururent jusque chez eux. Quand les plus braves se furent rassemblés et qu'ils se précipitèrent vers le bâtiment, les étrangers avaient disparu dans la brume matinale. Il n'y avait pas un seul témoin qui pût prêter serment pour identifier les hommes qui, devant cent spectateurs, avaient commis ce double crime.

Scanlan et McMurdo regagnèrent leur pension. Scanlan était assez déprimé, car c'était le premier meurtre qu'il avait vu se dérouler sous ses yeux, et il trouvait « la bonne blague » moins drôle qu'il l'avait espéré. Les cris horribles de la veuve du directeur les poursuivirent tandis qu'ils se hâtaient vers la ville. McMurdo était songeur et silencieux, mais la faiblesse de son compagnon n'éveilla en lui aucun écho.

– Quoi ! C'est comme une guerre, répétait-il. Ce n'est qu'une guerre entre eux et nous, et nous rendons les coups du mieux que nous le pouvons.

Il y eut une grande fête à la loge ce soir-là. Non seulement pour célébrer l'assassinat du directeur et de l'ingénieur de la mine de Crow Hill, assassinat qui rangerait cette entreprise parmi celles qui se soumettaient aux chantages et à la terreur. Mais aussi pour un succès acquis au loin et qui était dû à la loge elle-même. Il apparut en effet que lorsque le délégué du district avait envoyé cinq hommes à Vermissa, il avait demandé en échange que trois hommes de Vermissa fussent secrètement choisis pour faire disparaître William Hales, de Stake Royal, l'un des propriétaires de mines les plus connus et les plus populaires du district de Gilmerton, un homme qui croyait ne pas avoir un seul ennemi tant il était un employeur modèle. Ayant toutefois la manie du rendement dans le travail, il avait congédié certains ivrognes ou fainéants qui étaient membres de la toute-puissante organisation. Des cercueils expédiés à son adresse n'avaient pas modifié son caractère ; voilà pourquoi, dans un pays de liberté et de civilisation, il s'était trouvé condamné à mort.

L'exécution venait d'avoir lieu. Ted Baldwin se pavanait sur le siège d'honneur à la droite du chef de corps : il avait commandé les tueurs. Sa figure congestionnée, ses yeux vitreux et injectés de sang révélaient une nuit blanche et de nombreuses libations. Lui et ses deux complices avaient passé vingt-quatre heures au milieu des montagnes. Ils étaient crottés et sales. Mais peu de héros, au retour d’une aventure désespérée, reçurent un accueil aussi chaleureux de la part de leurs camarades. Ils durent raconter cent

fois leur histoire, que ponctuèrent des cris de joie et des éclats de rire. Ils avaient guetté leur victime pendant qu'il rentrait chez lui le soir ; ils avaient pris leur faction en haut d'une colline abrupte, à un endroit où son cheval marcherait forcément au pas ; il était tellement emmitouflé pour se protéger du froid qu'il n'avait pas pu mettre la main sur son revolver. Ils l'avaient tiré à bas de son cheval et ils avaient déchargé leurs armes sur lui.

Dans un meurtre, l'élément dramatique fait rarement défaut, et ils avaient montré aux Éclaireurs de Gilmerton que ceux de Vermissa n'avaient pas froid aux yeux. Il y avait eu un contretemps : un homme et sa femme étaient arrivés à cheval tandis qu'ils déchargeaient leurs revolvers dans le corps voué au silence éternel. Ils avaient envisagé de les tuer eux aussi, mais c'étaient des gens inoffensifs qui n'avaient rien à voir avec les mines ; ils avaient été instamment priés de poursuivre leur route et de tenir leur langue, s'ils ne voulaient pas qu'il leur arrivât pis. Le cadavre rouge de sang avait été abandonné dans la neige en guise d'avertissement dédié à tous les patrons au cœur dur, et les trois nobles vengeurs avaient pris le chemin du retour.

Ç’avait été un grand jour pour les Éclaireurs. L'ombre s'était encore appesantie sur la vallée. Mais de même que le général avisé choisit le moment de la victoire pour redoubler d'efforts afin que l'ennemi n'ait pas le temps de se reformer après la défaite, de même McGinty avait conçu une nouvelle offensive contre ses adversaires. Cette nuit-là, alors que la société à demi ivre se séparait, il toucha le coude de McMurdo et le mena dans le petit salon où ils avaient eu leur première conversation.

– Écoutez-moi, mon garçon, lui dit-il. J'ai un travail enfin digne de vous. Vous aurez à en prendre toute la responsabilité.

– Je suis fier de votre choix, répondit McMurdo.

– Vous pourrez prendre deux hommes avec vous : Manders et Reilly. Ils ont été prévenus. Nous ne serons jamais tranquilles

dans ce district tant que le cas de Chester Wilcox ne sera pas réglé. Vous aurez droit aux bénédictions de toutes les loges du district minier si vous réussissez à le descendre.

– Je ferai de mon mieux. Qui est-il ? Et où le trouverai-je ?

McGinty tira du coin de sa bouche son éternel cigare à moitié mâché, à moitié fumé, avant de déchirer de son carnet une page où était dessiné un plan rudimentaire.

– C'est le principal contremaître de la Compagnie Iron Dyke. Citoyen sévère et vieux sergent de la guerre. Nous avons déjà essayé deux fois de l'abattre, mais la chance ne nous a pas été favorable, et Jim Carnaway y est resté. A présent, c'est à vous de prendre votre risque. Voici la maison, isolée au carrefour de Iron Dyke, comme vous le voyez sur ma carte ; il n'y a pas d'autre habitation en vue. Il ne faut pas y aller de jour. Il est armé. Il tire vite et juste sans se préoccuper de sommations. Mais la nuit… Bref, il habite là, avec sa femme, trois enfants et une domestique. Vous n'avez pas le choix. C'est tout ou rien. Si vous pouviez mettre un sac d'explosifs devant sa porte avec une mèche…

– Qu'a fait cet homme ?

– Je vous ai dit qu'il avait tué Jim Carnaway !

– Pourquoi l'a-t-il tué ?

– Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Carnaway se trouvait dans les parages un soir, et il l'a tué. Cela suffit pour moi et pour vous. Pour le reste, débrouillez-vous !

– Il y a les deux femmes et les trois enfants. Faudra-t-il aussi les faire monter au ciel ?

– Évidemment ! Sinon, comment l'avoir, lui ?

– C'est dommage pour eux, s'ils n'ont rien fait de mal !

– En voilà un langage ! Vous vous dégonflez ?

– Du calme, conseiller ! Qu'ai-je dit ou fait qui vous suggère que je refuserais d'obéir à un ordre émanant du chef de corps de ma loge ? Bonne ou mauvaise, la décision vient de vous.

– Alors vous l'exécuterez ?

– Bien sûr !

– Quand ?

– Eh bien ! accordez-moi une nuit ou deux, afin que je repère la maison et que je dresse mon plan. Et puis…

– Très bien, déclara McGinty en lui serrant la main. Je m'en remets à vous. Ce sera un grand jour, celui où vous nous rapporterez la nouvelle. Ce dernier coup les mettra tous à genoux devant nous.

McMurdo réfléchit à la mission qui venait de lui être confiée inopinément. La maison isolée qu'habitait Chester Wilcox était située à une douzaine de kilomètres dans une vallée adjacente. La nuit même il partit seul pour préparer sa tentative. Il faisait grand jour quand il revint de sa reconnaissance. Le lendemain, il s'entretint avec ses deux subordonnés, Manders et Reilly, jeunes garçons sans pitié, qui se montrèrent aussi enchantés que s'il s'agissait de chasser le sanglier. Le surlendemain, ils se réunirent hors de la ville ; ils étaient armés tous les trois ; l'un d'eux portait un sac bourré de poudre utilisée dans les carrières. Il était deux heures du matin quand ils arrivèrent devant la maison. Il faisait grand vent ; les nuages glissaient rapidement sous une lune qui en était à son troisième quartier. Ils avaient été prévenus d'avoir à

se méfier des chiens de garde ; aussi avancèrent-ils prudemment, revolver au poing. Mais il n'y eut d'autre bruit que le gémissement du vent et le bruissement des branches. McMurdo colla l'oreille contre la porte ; personne ne bougeait à l'intérieur. Alors il cala le sac de poudre, le troua avec son couteau et y attacha la mèche. Quand il l'eut allumée, lui et ses deux camarades s'enfuirent à toutes jambes ; ils étaient parvenus à une certaine distance et ils venaient de se coucher dans un fossé, quand l'explosion retentit : un sourd grondement précéda l'effondrement de la maison ; leur travail était accompli. Jamais succès plus complet n'avait été enregistré dans les annales de la société. Hélas ! la minutie des préparatifs, la finesse de la conception et la hardiesse dans l'exécution se révélèrent inutiles : se doutant qu'il était promis à l'anéantissement, Chester Wilcox avait déménagé la veille et il avait emmené sa famille dans un lieu plus sûr et moins connu, que gardait la police. L'explosion n'avait soufflé qu'une maison vide, et le vieux sergent continuait d'inculquer la discipline aux mineurs de Iron Dyke.

– Laissez-le-moi, dit McMurdo. Je m'en charge. Je jure que je l'aurai, même si je dois attendre mon heure pendant une année !

Une motion de remerciements et de confiance fut votée par la loge à l'unanimité, et l'affaire fut mise en sommeil. Quand, quelques semaines plus tard, les journaux annoncèrent que Wilcox avait affronté des coups de feu dans une embuscade, tout le monde comprit que McMurdo tenait à achever le travail commencé.

Telles étaient les méthodes de la Société des hommes libres, tels étaient les actes des Éclaireurs. Ainsi gouvernaient-ils par la peur ce grand district si riche. Pourquoi ces pages seraient-elles souillées par d'autres crimes ? N'en ai-je pas assez dit pour situer ces hommes et leurs procédés ? Leurs agissements font partie de l'histoire ; ils sont consignés dans des dossiers. On y apprendra, par exemple, comment ont été tués les policiers Hunt et Evans parce qu'ils avaient osé arrêter deux membres de la société : ce double assassinat fut préparé dans la loge de Vermissa et perpétré

de sang-froid. On lira également le récit des derniers instants de Mme Larbey, assassinée pendant qu'elle soignait son mari, lequel venait d'être battu à mort sur les ordres de McGinty. Le meurtre du vieux Jenkins, les mutilations de James Murdoch, la disparition de la famille Staphouse, la tuerie des Stendal se succédèrent au cours de cet hiver terrible. L'ombre s'obscurcissait sur la vallée de la peur. Le printemps surgit enfin, avec son cortège de ruisselets en cascade et d'arbres en fleurs. Il y avait de l'espoir pour toute la nature maintenue de longs mois sous la rude poigne de l'hiver ; mais nulle part ne se levait la moindre espérance pour les hommes et les femmes assujettis à la terreur. Au-dessus de leurs têtes, jamais les nuages ne s'étaient amoncelés si noirs et si menaçants qu'au début de l'été 1875.

CHAPITRE VI
Danger

C'était l'apogée du règne de la terreur. McMurdo, qui avait déjà été nommé diacre intérieur et qui avait toutes chances de succéder un jour à McGinty comme chef de corps, s'était tellement rendu indispensable aux réunions de ses camarades que rien ne s'organisait sans son concours et son avis. Mais plus sa popularité gagnait chez les Hommes libres, plus significatifs étaient les regards qu'il affrontait dans les rues de Vermissa. En dépit de leurs frayeurs, les habitants s'efforçaient maintenant de se liguer contre leurs oppresseurs. La loge avait appris que des réunions secrètes se tenaient dans les bureaux du Herald, et que des armes à feu avaient été distribuées aux tenants de la loi. Mais McGinty et ses hommes ne prêtaient qu'une oreille distraite à de telles rumeurs. Ils étaient nombreux, résolus, bien armés. Leurs adversaires étaient dispersés et sans influence ; tous leurs efforts se solderaient, comme par le passé, par des parlotes sans effet. C'était du moins l'avis de McGinty, de McMurdo et de tous les esprits forts.

Un samedi soir de mai (la loge se réunissait toujours le samedi soir), McMurdo allait sortir de chez lui pour assister à l'assemblée, quand Morris, le faible de l'ordre, survint. Il avait le front soucieux, les yeux hagards.

– Puis-je vous parler en toute liberté, monsieur McMurdo ? demanda-t-il.

– Bien sûr !

– Je n'oublie pas que je vous ai vidé mon cœur l'autre jour, et que vous n'en avez rien dit, même au chef de corps qui était venu vous interroger sur notre entretien.

– Puisque vous vous étiez confié à moi, que pouvais-je faire d'autre ? D'ailleurs mon silence ne signifiait nullement une approbation.

– Je le sais. Mais vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser en toute sécurité. J'ai un secret ici...

Il posa une main sur sa poitrine.

– ... Un secret qui me ronge le cœur. J'aurais voulu qu'il tombe entre les mains de n'importe qui, mais pas entre les miennes. Si je le révèle, un meurtre s'ensuivra, j'en suis certain. Si je ne le révèle pas, il peut sonner notre glas à tous. Que Dieu m'aide ! Je n'en peux plus.

McMurdo regarda attentivement son interlocuteur. Morris tremblait de tous ses membres. Il lui versa du whisky dans un verre et lui tendit.

– Voilà le remède pour des gens comme vous, dit-il. Maintenant dites-moi ce qui vous chiffonne.

Morris vida son verre ; la couleur revint sur ses joues.

– Je peux vous le dire d'une phrase : il y a un détective sur notre piste.



McMurdo le considéra avec stupéfaction.

– Mais voyons, mon vieux, vous êtes cinglé ! s'écria-t-il. Vermissa n'est-il pas bourré de policiers et de détectives ; or, quel mal ont-ils jamais fait ?

– Non, non ! Il ne s'agit pas d'un homme du district. Comme vous l'avez dit, nous les connaissons et ils ne peuvent pas faire grand-chose. Mais avez-vous entendu parler des hommes de Pinkerton ?

– Ce nom-là me dit quelque chose.

– Eh bien ! vous pouvez m'en croire : une fois sur votre piste, ils ne vous lâchent pas ! Ce n'est pas une entreprise du gouvernement, ce ne sont pas des fonctionnaires. C'est une organisation qui veut des résultats et qui fait tout pour les

obtenir. Si un homme de Pinkerton est sur notre affaire, nous serons tous anéantis.

– Il faut le supprimer !

– Ah ! voilà la première idée qui vous vient ! Il en sera de même à la loge. N'avais-je pas raison de vous dire que cela finirait par un meurtre ?

– Bien entendu, cela finira par un meurtre ! N'est-ce pas une conclusion banale par ici ?

– Sans doute. Mais ce n'est pas à moi de désigner l'homme à abattre. Je n'aurais jamais la conscience tranquille. Et cependant ce sont nos propres têtes qui sont en jeu. Au nom du Ciel, que dois-je faire ?

Il arpentait la pièce, en proie à la plus grande indécision.

Mais ses paroles avaient profondément ému McMurdo. Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il partageait l'opinion de Morris quant au danger et à la nécessité d'y parer. Il empoigna l'épaule de son compagnon et le secoua violemment.

– Écoutez-moi bien ! lui cria-t-il. Vous n'obtiendrez rien en vous lamentant comme une vieille femme. Des faits d'abord ! Qui est ce type ? Où est-il ? Comment avez-vous appris son existence ? Pourquoi êtes-vous venu me trouver ?

– Je suis venu vous trouver parce que vous êtes le seul homme capable de me donner un conseil. Je vous ai dit qu'avant de m'établir ici, j'avais un magasin dans l'Est. J'y ai laissé de bons amis ; l'un d'eux est au service postal du télégraphe. J'ai reçu hier une lettre de lui. C'est ce passage, depuis le haut de la page. Vous pouvez le lire.

Et voici ce que lut McMurdo :

Comment se comportent les Éclaireurs dans votre région ? Nous lisons dans les journaux beaucoup de choses sur leur compte. De vous à moi, je m'attends à avoir de vos nouvelles d'ici peu. Cinq grosses corporations et deux compagnies de chemin de fer ont pris la chose en main et s'en occupent sérieusement. Elles veulent aboutir. Vous pouvez parier sans crainte qu'elles y parviendront. Pinkerton dirige les opérations sur leur ordre, et il a envoyé sur place son meilleur agent, Birdy Edwards. On s'attend à ce que l'abcès soit crevé d'un moment à l'autre.

– Maintenant lisez le post-scriptum.

Bien sûr, ces indications sont ce que j'ai appris dans mon travail ; aussi n'en faites état devant personne. Ils utilisent un code bizarre que vous pourriez travailler pendant des jours sans rien y comprendre.

McMurdo demeura silencieux quelques instants sans lâcher la lettre. La brume venait de se dissiper : un gouffre béant s'ouvrait devant lui

– Quelqu'un d'autre est-il au courant ? demanda-t-il.

– Je n'en ai parlé à personne.

– Mais cet homme, votre ami, ne connaît-il personne à qui il aurait écrit la même chose ?

– Je pense qu'il doit connaître deux ou trois habitants d'ici.

– Affiliés à la loge ?

– Vraisemblablement.

– Je vous le demandais parce qu'il aurait pu leur donner un signalement de ce Birdy Edwards. Nous serions alors en état de le démasquer.

– C'est possible. Mais je ne pense pas qu'il le connaisse. Il n'a fait que me transmettre des informations qu'il a recueillies dans son travail. Comment connaîtrait-il personnellement ce lieutenant de Pinkerton ?

McMurdo fit un bond.

– Sapristi ! s'écria-t-il. Je le tiens ! Quel imbécile j'ai été de ne le deviner plus tôt ! Seigneur, nous avons de la chance ! Nous lui réglerons son compte avant qu'il puisse nous nuire. Dites, Morris, me laissez-vous le soin de m'en occuper ?

– Bien sûr ! Du moment que vous m'en déchargez !...

– Je m'en occuperai. Vous pouvez être tranquille, et me laisser faire. Votre nom ne sera même pas cité. Je prendrai tout sur moi comme si la lettre m'avait été adressée. Cela vous suffit-il ?

– Je ne demande rien de plus.

– Alors restons-en là, et pas un mot à qui que ce soit ! Pour l'instant, je descends à la loge, et nous fournirons bientôt au vieux Pinkerton une occasion de se lamenter.

– Vous ne tuerez pas le détective ?

– Moins vous en saurez, ami Morris, plus vous aurez la conscience tranquille et mieux vous dormirez. Ne me posez pas de questions. Je tiens désormais l'affaire en main.

Morris hocha tristement la tête.

– J'ai l'impression que j'ai son sang sur les mains, gémit-il.

– La légitime défense n'est pas un assassinat, répondit McMurdo avec un sourire sinistre. C'est lui ou nous. Je suppose que cet homme nous anéantirait tous si nous le laissions trop longtemps dans la vallée. Eh bien ! frère Morris, vous serez sûrement élu chef de corps, car vous avez sauvé la loge !

Mais ses actes indiquèrent clairement qu'il prenait cette menace plus au sérieux que ses paroles ne l'auraient fait croire. Peut-être était-ce sa conscience coupable ; peut-être la réputation de l'organisation de Pinkerton ; peut-être la nouvelle que de grosses et puissantes sociétés s'étaient attelées à la tâche de détruire les Éclaireurs. Toujours est-il qu'il agit comme quelqu'un se préparant au pire. Avant de quitter sa pension, il détruisit tous les papiers qui pouvaient l'incriminer. Cela fait, il poussa un long soupir de satisfaction, car il lui semblait qu'à présent il se trouvait en sécurité. Tout de même il devait craindre encore quelque danger, car il s'arrêta devant la pension du vieux Shafter. L'entrée de la maison lui était interdite, mais quand il frappa à la fenêtre, Ettie sortit. Toute espièglerie irlandaise avait disparu de la physionomie de son amant. Sur la gravité de son visage, elle lut l'approche d'un danger.

– Il est arrivé quelque chose ! s'écria-t-elle. Oh ! Jack, vous êtes en danger !

– Le danger n'est pas encore terrible, ma chérie. Mais nous ferions peut-être bien de partir avant qu'il devienne pire.

– Partir !

– Je vous ai promis un jour que je partirais. Je pense que l'heure est venue. J'ai eu des nouvelles ce soir, de mauvaises nouvelles, et je vois des ennuis qui menacent.

– La police ?

– Un Pinkerton. Mais naturellement vous ne savez pas ce que c'est, petite fille. Sachez que je suis engagé trop profondément dans cette affaire et que je veux m'en sortir sans délai. Vous m'avez dit que vous m'accompagneriez si je partais.

– Oh ! Jack, ce serait votre salut !

– Dans certains cas, je suis un honnête homme, Ettie. Je ne toucherais pas à un seul de vos cheveux fins pour tout ce que le monde pourrait m'offrir, et je ne vous descendrais pas d'un pouce de ce trône doré où je vous vois déjà au-dessus des nuages. Me faites-vous confiance ?...

Sans un mot elle mit sa main dans la sienne.

– ... Bien. Alors, écoutez ce que je vais vous dire et agissez exactement comme je vais vous l'ordonner, car nous n'avons pas le choix des moyens. Les événements vont se précipiter dans cette vallée. Je le sens, j'en suis sûr. Il se peut que beaucoup d'entre nous aient à se débrouiller. Dont moi, de toute façon. Si je pars, de jour ou de nuit, vous devez partir avec moi !

– Je vous suivrai, Jack.

– Non : vous partirez avec moi. Si cette vallée m'est interdite et si je ne peux jamais revenir, comment pourrai-je vous laisser derrière moi ? Je me cacherai peut-être de la police, sans pouvoir vous faire parvenir un message. C'est avec moi que vous devez partir : en même temps que moi. Je connais une brave femme dans l'endroit d'où je viens ; c'est chez elle que je vous laisserai jusqu'à ce que nous soyons mariés. Viendrez-vous ?

– Oui, Jack. Je viendrai.

– Que Dieu vous bénisse pour votre foi en moi ! Si j'en abusais, je serais un démon de l'enfer. Maintenant, attention, Ettie ! Sur un mot, un mot seulement, vous abandonnerez tout, vous irez directement à la gare, et vous resterez à la salle d'attente jusqu'à ce que j’arrive.

– De jour ou de nuit, je partirai sur un mot de vous, Jack.

L’esprit plus tranquille puisque ses préparatifs de fuite étaient en bonne voie, McMurdo se rendit à la loge. L'assemblée était déjà ouverte, et il lui fallut multiplier les signes et les contresignes pour franchir la garde à la porte. Il fut accueilli à l'intérieur par des murmures de satisfaction et de bienvenue. La grande salle était bondée ; à travers la fumée du tabac, il aperçut la crinière noire du chef de corps, la figure cruelle et inamicale de Baldwin, le profil de faucon de Harraway le secrétaire, ainsi qu'une douzaine de dignitaires de la loge. Il se réjouit à la pensée que tous délibéreraient sur la nouvelle qu'il apportait.

– Nous sommes heureux de vous voir, frère ! dit le président. Nous traitons là une affaire pour laquelle il nous faut un Salomon.

– II s'agit de Lander et Egan, lui expliqua son voisin quand il s’assit. Tous deux réclament la prime d'argent offerte par la loge pour le meurtre de Crabbe à Stylestown. Qui dira qui a tiré là une bonne balle ?

McMurdo se leva et étendit le bras. L'expression inhabituelle de son visage captiva l'intérêt de l'assistance. Le silence s'établit comme par miracle.

– Vénérable maître, déclara-t-il d'une voix solennelle, je demande l'urgence.

– Le frère McMurdo demande l'urgence, répéta McGinty. C'est un droit qui, selon nos règlements, s'exerce par priorité. A présent, frère, nous vous écoutons.

McMurdo tira la lettre de sa poche.

– Vénérable maître et frères, dit-il, je suis aujourd'hui porteur de mauvaises nouvelles ; mais il vaut mieux que vous en preniez connaissance et que vous en discutiez avant que tombe sur nous un coup imprévu qui nous détruirait tous. J'ai reçu un renseignement que je vous communique aussitôt : les plus puissantes et les plus riches sociétés de cet État se sont associées pour nous détruire ; en ce moment même, un détective de Pinkerton, un certain Birdy Edwards, travaille dans la vallée à recueillir les témoignages capables de passer une corde au cou de beaucoup d'entre nous et d'envoyer tous ceux qui sont ici dans une cellule de bagne. Telle est la situation à propos de laquelle j'ai demandé une discussion d'urgence.

Un silence mortel accueillit cette déclaration. Le président le rompit néanmoins le premier.

– Quelle preuve nous en apportez-vous, frère McMurdo ? demanda-t-il.

– Elle est dans cette lettre qui est venue entre mes mains... répondit McMurdo.

Il lut à haute voix le passage important.

– ... C'est pour moi une question d'honneur : je ne peux pas vous donner de plus amples informations sur cette lettre, ni la faire circuler parmi vous. Mais je vous assure qu'elle ne contient rien d'autre qui affecte les intérêts de la loge. Je vous expose l'affaire comme elle m'a été communiquée.

– Permettez-moi de dire, monsieur le président, intervint un frère âgé, que j'ai entendu parler de Birdy Edwards, et qu'il a la réputation d'être le meilleur lieutenant de Pinkerton.

– Quelqu'un le connaît-il de vue ? demanda McGinty.

– Oui, répondit McMurdo. Moi.

Un murmure d'étonnement courut dans la salle.

– Je crois que nous le tenons dans le creux de notre main, reprit McMurdo avec un sourire de triomphe. Si nous agissons vite et avec perspicacité, nous pourrons nous en sortir. Si j'ai votre confiance et votre appui, nous n'avons pas grand-chose à redouter.

– Que pourrions-nous avoir à redouter ? Que connaît-il de nos affaires ?

– Vous pourriez parler ainsi si tout le monde était aussi intègre que vous, conseiller. Mais cet homme dispose des millions de capitalistes. Pensez-vous qu'il n'existe pas un frère assez faible, dans l'une de nos loges, qui accepte de se laisser acheter ? Le détective finira bien par connaître nos secrets ; peut-être les connaît-il déjà. Il n'y a qu'un remède à cela.

– Il ne faut pas qu'il quitte la vallée ! articula lentement Baldwin.

McMurdo approuva.

– Bravo, frère Baldwin ! répondit-il. Vous et moi, nous avons été séparés par quelques différends, mais ce soir vous avez bien parlé.

– Où est-il donc ? Comment le reconnaître ?

– Vénérable maître, déclara avec sérieux McMurdo, je voudrais vous faire sentir que c'est un sujet trop vital pour que nous en discutions en pleine loge. Dieu me garde de laisser planer le moindre doute sur n'importe qui ici, mais si un bavardage parvenait aux oreilles de cet homme, nous n'aurions plus aucune chance de le tenir à notre merci. Je voudrais prier la loge d'élire un comité de confiance, monsieur le président. Vous-même, si je puis me permettre une suggestion, le frère Baldwin, et cinq autres frères. Alors je pourrai parler librement de ce que je sais et des mesures que je conseillerais de prendre.

La proposition fut immédiatement adoptée, et le comité désigné. En dehors de McGinty et de Baldwin, Harraway, le secrétaire au profil de faucon, Carter le trésorier, Tiger Cormac, et les frères Willaby, tueurs prêts à tout, furent désignés.

La petite fête hebdomadaire de la loge se termina de bonne heure et dans la mélancolie, car une menace préoccupait tous les esprits, et nombreux étaient ceux qui voyaient pour la première fois le nuage de la loi vengeresse apparaître dans le ciel serein sous lequel ils avaient vécu si longtemps. Les horreurs qu'ils avaient obligées aux autres étaient si bien entrées dans leurs mœurs que la Perspective d'un châtiment leur semblait incroyable. Ils se séparèrent tôt et laissèrent leurs chefs tenir conseil.

– Allez, McMurdo ! commanda McGinty quand ils furent seuls.

Les sept membres du comité étaient de glace sur leurs fauteuils.

– J'ai dit tout à l'heure que je connaissais Birdy Edwards, expliqua McMurdo. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est pas ici sous son nom. Il est brave, je crois, mais il n'est pas fou. Il a pris le nom de Steve Wilson, et il habite à Hobson's Patch.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que je lui ai parlé par hasard. Je pensais peu à Pinkerton à l'époque, et je ne me serais jamais rappelé son existence si je n'avais pas reçu cette lettre. Mais à présent, je suis sûr que c'est notre homme. Je l'ai rencontré dans le train quand je suis descendu mercredi dernier pour l'affaire difficile que vous connaissez. Il m'a dit qu'il était journaliste. Je l'ai cru. Il voulait tout savoir sur les Éclaireurs et sur ce qu'il appelait leurs crimes. Il était là pour le New York Press. Il m'a posé toutes sortes de questions soi-disant pour avoir quelque chose à envoyer à son journal. Vous pensez bien que je ne lui ai rien lâché. « Je paierais, et je paierais cher pour avoir des détails qui plairaient à mon directeur », m'a-t-il dit. Je lui ai raconté ce que j'ai pensé qui lui conviendrait le mieux, et il m'a remis un billet de vingt dollars pour mes renseignements. « Il y en aura dix fois autant pour vous, a-t-il ajouté, si vous pouvez me procurer tout ce dont j'ai besoin.»

– Que lui aviez-vous donc raconté ?

– Tout ce qui m'est passé par la tête.

– Comment savez-vous qu'il n'était pas journaliste ?

– Je vais vous le dire. Il est descendu à Hobson's Patch. Moi aussi. Par hasard je suis entré au bureau de poste comme il en sortait.

» – Dites donc, m'a dit l'opérateur du télégraphe, j'ai l'impression que j'aurais dû lui faire payer double tarif pour ça !

» – Je pense comme vous, lui ai-je répondu.

» Il avait rempli la formule d'une prose qui aurait bien pu être du chinois. L'opérateur m'a confié qu'il écrivait une grande feuille tous les jours, aussi incompréhensible. Je lui ai expliqué que sans doute c'étaient des informations pour son journal, et qu'il redoutait d'être copié par d'autres. Je le croyais bien ce jour-là, mais maintenant je pense différemment.

– Je crois que vous avez raison, dit McGinty. Mais, à votre avis, que devons-nous faire ?

– Pourquoi ne pas descendre là-bas et lui régler son compte ? demanda quelqu'un.

– Le plus tôt serait le mieux.

– Je partirais sur-le-champ si je savais où le trouver, répondit McMurdo. Il habite Hobson's Patch, mais je ne sais pas dans quelle maison. J'ai un plan tout prêt, néanmoins, si vous voulez bien m'écouter.

– Lequel ?

– Je vais me rendre demain matin à Hobson's Patch. Je le découvrirai grâce à l'opérateur du télégraphe. Je suppose qu'il pourra me le situer. Bien. Je lui dirai que je suis moi-même un Homme libre. Je lui offrirai les secrets de la loge contre un bon prix. Vous pouvez être sûr qu'il tombera dans le panneau. Je lui dirai que les documents sont chez moi, mais qu'il commettrait une folie en venant en plein midi. Il trouvera ça normal. Je lui donnerai rendez-vous à dix heures du soir, pour qu'il prenne connaissance des papiers. Cela l'attirera, comme de juste.

– Et alors ?

– Arrangez la suite comme vous l'entendrez. La pension de la veuve MacNamara est une maison isolée. Ma logeuse est sûre et dure d'oreille. Elle n'a pour pensionnaires que Scanlan et moi. Si

j'ai sa promesse qu'il viendra, et je vous en avertirai, je voudrais que tous les sept vous soyez chez moi à neuf heures. Nous le prendrons au piège. Si jamais il s'en sort vivant… eh bien ! il pourra parler de la chance de Birdy Edwards pour le restant de ses jours !

– Ou je me trompe fort, ou il y aura un poste vacant chez Pinkerton, conclut McGinty. D'accord sur tout, McMurdo. A neuf heures demain soir nous serons chez vous. Il ne vous restera qu'à refermer la porte derrière lui, et à nous abandonner le reste.

CHAPITRE VII
Le panneau de Birdy Edwards

Comme McMurdo l'avait dit, la maison dans laquelle il habitait était très isolée, donc parfaitement utilisable pour le crime projeté. Elle était située à l'extrême lisière de la ville, et bien en arrière de la route. Dans tout autre cas, les conspirateurs auraient simplement convoqué leur homme, comme ils l'avaient déjà fait bien des fois, et ils auraient vidé leurs revolvers sur lui. Mais cette occasion-là n'était pas comme les autres : il leur fallait apprendre ce qu'il s’avait, comment il l'avait su, et ce qu'il avait transmis à ses employeurs. S'il avait déjà fait son travail, ils pourraient au moins se venger sur le dénonciateur. Mais ils espéraient que le détective n’avait rien appris de réellement important puisqu'il s'était donné la peine de transcrire les renseignements fumeux que McMurdo affirmait lui avoir communiqués. Ils voulaient néanmoins tout entendre de sa propre bouche. Oh ! une fois entre leurs mains, il parlait ! Ils n'en étaient pas à leur premier témoin récalcitrant.

McMurdo se rendit comme convenu à Hobson's Patch. La Police sembla s'intéresser particulièrement à lui ce matin-là, et le capitaine Marvin, celui qui avait proclamé leurs vieilles relations à Chicago, lui adressa la parole pendant qu'il attendait le train à la gare. McMurdo se détourna et refusa de lui répondre. Il rentra dans l'après-midi. Aussitôt il alla trouver McGinty à la maison syndicale.

– Il viendra ! annonça-t-il.

– Bravo ! applaudit le chef de corps.

Le géant était en bras de chemise ; en travers de son gilet étincelaient de nombreuses chaînes et breloques ; un diamant lançait ses feux derrière sa barbe hirsute. L'alcool et la politique avaient fait de lui un homme riche, puissant. La perspective de la

prison ou de l'échafaud, qu'il avait entrevue la veille au soir, lui paraissait d'autant plus terrible.

– Croyez-vous qu'il en sache beaucoup ? demanda-t-il. McMurdo hocha lugubrement la tête.

– Il est ici depuis six semaines au moins. Je suppose qu'il n'est pas venu dans la vallée pour jouir du panorama. S'il a travaillé parmi nous tout ce temps-là, avec l'argent de ses employeurs, il a dû obtenir des résultats et les transmettre.

– Il n'y a pas un faiblard dans la loge ! s'écria McGinty. Tous loyaux comme de l'acier ! Et cependant, par le Seigneur, que vaut ce Morris ? Qu'en pensez-vous ? Si quelqu'un nous a mouchardés, ce ne peut être que lui. J'ai envie de lui envoyer deux garçons avant ce soir, pour lui infliger une correction et tirer de lui ce qu'ils pourront.

– Ma foi, il n'y aurait pas grand mal à cela ! répondit McMurdo. Je ne vous cache pas que j'ai un faible pour Morris et que cela m'ennuierait s'il lui arrivait quelque chose. Il m'a parlé deux ou trois fois des affaires de la loge ; bien qu'il ne les voie pas du même œil que vous et moi, il ne m'a pas donné l'impression d'un mouchard. Mais après tout, ce n'est pas à moi de m'interposer entre vous deux.

– Je lui réglerai son compte ! déclara McGinty. Je le surveille depuis plus d'un an.

– Vous savez ce que vous avez à faire, dit McMurdo. Mais attendez plutôt demain, car il ne faut pas que nous attirions l'attention sur nous avant que l'affaire Pinkerton soit menée à son terme. Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de mettre la police en état d'alerte aujourd'hui.

– Vous avez raison ! Et nous apprendrons de Birdy Edwards en personne de qui il tient ses renseignements, même si nous

devons pour cela lui arracher le cœur. A-t-il paru flairer un piège ?

McMurdo se mit à rire.

– Je crois que je l'ai pris par son point faible, répondit-il. Pour avoir un bon dossier, il ramperait jusqu'à New York. J'ai pris son argent…

McMurdo tira de sa poche une liasse de dollars.

– … Il m'en remettra autant quand il aura vu mes documents.

– Quels documents ?

– Je n'ai pas de documents, bien sûr ! Mais je lui ai mis l'eau à la bouche à propos de constitutions, de livres de règlements, de bulletins d'adhésion. Il est persuadé qu'avant de partir d'ici, il aura touché le fond de l'affaire.

– Là, il n'a pas tort ! murmura McGinty d'une voix menaçante. Ne vous a-t-il pas demandé pourquoi vous ne lui aviez pas apporté les documents ?

– Comme si j'allais transporter un bagage pareil, moi si suspect, à qui le capitaine Marvin a voulu parler ce matin encore à la gare !

– Oui, on me l'a raconté, dit McGinty. J'ai peur que ce ne soit vous qui ayez en fin de compte à supporter tout le poids de l'affaire. Quand nous lui aurons réglé son compte, nous pourrons le faire disparaître dans un vieux puits, mais nous ne pourrons pas supprimer le double fait que cet homme habitait Hobson's Patch et que vous y êtes allé aujourd'hui.

McMurdo haussa les épaules.

– Si nous opérons adroitement, le meurtre ne sera jamais prouvé, dit-il. Personne ne pourra le voir se rendre chez moi une fois la nuit tombée, et je gage que personne ne le verra sortir. Maintenant, conseiller, écoutez-moi. Je vais vous révéler mon plan, et vous mettrez les autres dans le secret. Vous serez tous là à l’heure dite. Très bien. Il arrivera à dix heures. Il doit taper trois fois ; c'est moi qui lui ouvrirai la porte. Je passe derrière lui et je la referme. Nous tenons notre homme.

– Oui, c'est simple comme bonjour.

– Mais la suite mérite réflexion. Voilà un homme qui appartient à une organisation sérieuse. Il sera armé. Je crois l'avoir bien entortillé ; n'empêche qu'il se tiendra sans doute sur ses gardes. Supposez que je l'introduise tout droit dans une pièce où sept hommes l'attendent, alors qu'il me croit seul. Il y aura un échange de balles, avec des risques pour quelques-uns.

– Exact.

– Et le bruit peut attirer tous les flics de la ville.

– Il me semble que vous avez raison.

– Voici donc comment je vois les choses. Vous serez tous dans la grande pièce, celle où nous avons eu ensemble un petit entretien. Je lui ouvrirai la porte d'entrée, je l'introduirai dans le salon à côté de la porte, et je le laisserai là pendant que j'irai chercher mes documents. Je reviendrai le trouver avec quelques faux papiers. Pendant qu'il les lira, je lui sauterai dessus et je l'immobiliserai. Vous m'entendrez appeler, et vous accourrez. Le plus vite possible, s'il vous plaît, car il est aussi fort que moi, et je peux écoper plus que je ne le souhaite ! Mais je garantis que je pourrai tenir jusqu'à votre arrivée.

– C'est un bon plan, dit McGinty. La loge sera votre débitrice. J'ai l'impression que lorsque je quitterai mon fauteuil présidentiel, mon successeur sera tout désigné.

– Évidemment, conseiller, je ne suis plus tout à fait un bleu ! répondit McMurdo, dont le visage montrait ce qu'il pensait du compliment décerné par le grand homme.

Quand il rentra chez lui, il fit ses préparatifs pour la sinistre soirée en perspective. En premier lieu, il nettoya, graissa et chargea son Smith and Wesson. Puis il inspecta la pièce où le piège devait être tendu au détective : elle était vaste, avec une longue table au milieu et un gros poêle dans le fond. Des deux côtés, il y avait des fenêtres sans volets, pourvues seulement de légers rideaux. McMurdo les examina avec attention. Sans doute trouva-t-il que cette pièce était bien exposée pour une affaire si secrète. Mais la distance à laquelle se trouvait la route réduisait les risques. Finalement il mit au courant Scanlan, qui logeait avec lui. Scanlan, bien qu'Éclaireur, était un petit bonhomme inoffensif, trop lâche pour se dresser contre l'avis de ses camarades, mais qui était horrifié par les actes sanguinaires dont il avait été parfois le témoin. McMurdo lui exposa en peu de mots ce qui était prévu.

– Et si j'étais à votre place, Mike Scanlan, ajouta-t-il, j'irais coucher ailleurs cette nuit. Il y aura du sang dans la pension avant demain matin.

– Le fait est, Mac, répondit Scanlan, que ce n'est pas la volonté qui me manque ; mais les nerfs. Quand j'ai vu le directeur Dunn abattu l'autre jour, devant le puits de mine, ç'a été plus que je ne peux supporter. Je ne suis pas fait pour ce genre de travail, moi, comme vous ou McGinty. Si la loge ne me juge pas mal, je suivrai votre conseil, et je vous laisserai ce soir entre vous.

Les assassins arrivèrent en temps voulu. Extérieurement, ils avaient l'air de citoyens respectables, bien vêtus et propres ; mais

un connaisseur en physionomies aurait laissé peu de chances à Birdy Edwards devant ces bouches crispées et ces yeux impitoyables. Dans cette pièce, il n'y avait pas un homme dont les mains n'eussent trempé une douzaine de fois dans le sang. Ils étaient aussi endurcis au meurtre qu'un boucher devant un mouton. En tête, naturellement, venait le formidable McGinty. Harraway, le secrétaire, était un homme maigre aux membres nerveux et au long cou flasque : incorruptible lorsqu'il s'agissait des finances de l'ordre, il n'avait plus aucune notion de justice ni d'honnêteté quand un autre était en cause. Le trésorier Carter avait un certain âge ; il avait l'air morose et il était jaune comme un parchemin ; il s'était révélé un organisateur capable : presque tous les attentats avaient été fignolés par son cerveau précis. Les deux Willaby étaient des hommes d'action, jeunes, grands, souples. Leur compagnon Tiger Cormac était redouté pour la férocité de son tempérament, même par ses camarades.

Leur hôte avait placé du whisky sur la table, et ils s'étaient empressés de se réchauffer en vue du travail qui les attendait. Baldwin et Cormac étaient arrivés déjà à moitié ivres ; l'alcool alluma leur cruauté naturelle. Cormac posa un instant ses mains sur le poêle qui avait été allumé.

– Comme température, ça ira ! fit-il.

– Oui, approuva Baldwin qui avait compris le sens de sa réflexion. S'il est ligoté à ce poêle, il nous crachera toute la vérité.

– Ne craignez rien : nous lui tirerons les vers du nez ! dit McMurdo.

Il avait des nerfs d'acier, cet homme ! Bien que toute l'affaire reposât sur lui, il était aussi froid, aussi calme que d'habitude. Les autres le remarquèrent.

– Vous vous débrouillerez seul avec lui, dit le chef de corps. Il ignorera notre présence tant que votre main ne l'aura pas saisi à la gorge. C'est dommage que ces fenêtres n'aient pas de volets !

McMurdo alla de l'une à l'autre et tira sur les rideaux pour les serrer davantage.

– Comme cela, personne ne pourra nous espionner. L'heure approche.

– Peut-être ne viendra-t-il pas. Peut-être aura-t-il flairé le danger, dit le secrétaire.

– Il viendra, je vous en réponds ! déclara McMurdo. Il a autant envie de venir ici que vous avez envie de le voir. Écoutez !

Ils se figèrent comme des personnages de cire, quelques-uns avec le verre arrêté à mi-hauteur des lèvres. Trois grands coups avaient retenti à la porte.

– Silence !

McMurdo leva une main pour recommander la prudence. Un même regard de triomphe brilla dans les yeux des sept hommes ; ils posèrent leurs mains sur leurs armes.

– Pas un bruit maintenant ! chuchota McMurdo, qui sortit et ferma soigneusement la porte derrière lui.

L'oreille tendue, les assassins attendirent. Ils écoutèrent le pas de leur camarade dans le couloir. Puis ils l'entendirent ouvrir la porte extérieure. Il y eut quelques mots échangés : des mots d'accueil. Puis ils perçurent un pas hésitant à l'intérieur de la maison et une voix qu'ils ne connaissaient pas. Un instant plus tard, la porte claqua et une clé tourna dans la serrure. Leur proie

était prise au piège. Tiger Cormac éclata d'un rire abominable ; McGinty lui ferma la bouche d'un revers de sa grosse patte.

– Tenez-vous tranquille, espèce d'idiot ! murmura-t-il. Vous allez être la cause de notre échec.

Dans la chambre voisine, le murmure d'une conversation bourdonnait. Il sembla interminable. Puis la porte s'ouvrit, et McMurdo apparut, un doigt sur les lèvres.

Il alla vers un bout de la table et regarda les visages silencieux qui l'entouraient. Un changement subtil s'était opéré en lui. Son attitude était celle d'un homme qui va accomplir une grande tâche. Il avait une figure de granit. Ses yeux brillaient de passion derrière ses lunettes. Il s'était visiblement métamorphosé en conducteur d'hommes. Ils le contemplèrent avidement, mais il ne dit rien. Toujours du même singulier regard, il dévisageait ses compagnons.

– Eh bien ! s'écria enfin McGinty. Est-il ici ? Est-ce que Birdy Edwards est ici ?

– Oui, répondit lentement McMurdo. Birdy Edwards est ici. C'est moi, Birdy Edwards !

Dix secondes s'écoulèrent. Dix secondes pendant lesquelles on aurait cru que la pièce était vide, tant le silence était profond. La bouilloire sur le poêle émit un sifflement aigu, strident. Sept figures livides, toutes fixées dans la direction de l'homme qui les dominait, demeuraient glacées de terreur. Dans un fracas de verre brisé, des canons de fusil luirent à chaque fenêtre ; les rideaux furent arrachés de leurs tringles. Alors McGinty poussa le rugissement d'un ours blessé et plongea vers la porte entrouverte. Il se heurta au revolver et aux yeux bleus du capitaine Marvin derrière la mire. Le chef de corps recula et retomba sur sa chaise.

– Vous serez mieux là, conseiller ! approuva celui qu'ils avaient connu sous le nom de McMurdo. Et vous, Baldwin, si vous ne lâchez pas votre revolver, vous ne ferez pas connaissance avec le bourreau. Lâchez-le ! Sinon, par le Dieu qui m'a créé... Là, cela ira. Il y a quarante hommes armés autour de cette maison ; calculez les chances qui vous restent. Retirez-leur leurs revolvers, Marvin.

Sous la menace de ces fusils, aucune résistance n'était possible. Les assassins furent désarmés. Maussades, craintifs, ahuris, ils étaient toujours assis autour de la table.

– Je voudrais vous dire un mot avant que nous nous séparions, déclara l'homme qui leur avait tendu le piège. Je pense que nous ne nous verrons plus avant que je prenne place à la barre devant le tribunal. Je vais donc vous livrer des sujets de méditation qui vous occuperont jusque-là. Vous avez compris qui j'étais. J'abats mes cartes. Je suis Birdy Edwards de l'organisation Pinkerton. J'ai été désigné pour anéantir votre bande. J'ai dû jouer un jeu dur et dangereux. Pas une âme, pas une âme, même pas mes plus proches ou mes plus chers, personne ne savait que je le jouais. Personne, à l'exception du capitaine Marvin et de mes supérieurs. Mais la dernière levée est faite ce soir, Dieu merci, et c'est moi qui ai gagné !...

Les sept visages figés, livides, le regardaient. Dans leurs yeux brûlait la flamme d'une haine inexpiable. Il lut la menace.

– ... Vous croyez peut-être que la partie n'est pas terminée ? Eh bien ! je joue ma chance qu'elle l'est. De toute façon elle est finie pour vous sept, et cette nuit même soixante de vos acolytes coucheront en prison. Je vous déclare ceci : quand j'ai été mis sur l'affaire, je ne croyais absolument pas en l'existence d'une société comme la vôtre. Je croyais qu'il s'agissait d'un bla-bla de journalistes, et que j’en administrerais la preuve. On m'avait dit que j'aurais affaire avec les Hommes libres ; je suis donc allé à Chicago et je suis devenu un Homme libre. Là, j'ai été vraiment

persuadé que c'était des histoires de journaux, car dans l'ordre je n'ai rien trouvé de mal, mais au contraire beaucoup de bonnes choses. Comme je devais aller jusqu'au bout de mon enquête, je suis descendu dans les vallées du charbon. Quand je suis arrivé ici, j'ai compris que je m'étais trompé et que la réalité dépassait tous les romans. Alors je suis resté pour étudier la chose de plus près. Je n'ai jamais tué un homme à Chicago. Je n'ai jamais fabriqué de faux dollars. Ceux que je vous ai remis étaient des dollars comme les autres, mais je n'ai jamais plus joyeusement dépensé de l'argent. Je savais comment, entrer dans vos bonnes grâces ; voilà pourquoi j'ai prétendu être pourchassé par la loi.

» J'ai donc été initié à votre loge infernale, et j'ai pris part à vos conseils. Peut-être dira-t-on que j'ai été aussi mauvais que vous. Qu'on dise ce qu'on veut, du moment que je vous tiens ! Mais quelle est la vérité ? La nuit où j'ai été initié, vous avez attaqué le vieux Stanger. Je ne pouvais pas l'avertir ; je n'en avais plus le temps ; mais j'ai retenu votre main, Baldwin, quand vous alliez le tuer. Si je vous ai suggéré certaines affaires, afin de garder ma place parmi vous, c'étaient des affaires que je pouvais empêcher d'aboutir. Je n'ai pas pu sauver Dunn et Menzies, car je n'en savais pas assez, mais je veillerai à ce que leurs assassins soient pendus. J'ai averti Chester Wilcox pour qu'il puisse s'échapper, lui, sa femme et ses enfants, avant que je fasse sauter sa maison. Il y a eu beaucoup de crimes que je n'ai pas pu prévenir. Mais si vous réfléchissez, si vous pensez au nombre de fois où votre homme est rentré chez lui par une autre route, ou bien se cachait dans la ville quand vous étiez à ses trousses, ou encore restait chez lui quand vous croyiez qu'il allait sortir, vous mesurerez l'étendue de mon travail.

– Maudit traître ! siffla McGinty entre ses dents.

– Ma foi, McGinty, vous pouvez m'appeler du nom qu'il vous plaira ! Vous et vos pareils vous avez été dans la vallée les ennemis de Dieu et de l'humanité. Il fallait un homme pour s'interposer entre vous et les pauvres diables que vous teniez sous votre férule. Il n'y avait qu'un seul moyen de réussir : celui que

j'ai choisi. Vous me traitez de « traître », mais je parie que plusieurs milliers de personnes m'appelleront un « libérateur », qui est descendu aux enfers pour les sauver. J'y ai passé trois mois. Je ne voudrais pas revivre trois mois semblables, même pour tout le trésor de Washington ! Il fallait que je reste jusqu'à ce que je possède tout, chaque homme, chaque secret, là, dans le creux de cette main. J'aurais attendu encore un peu si je n'avais appris que mon secret allait être percé. Une lettre est arrivée dans la ville : j'étais donc obligé d'agir, et d'agir promptement. Je n'ai rien d'autre à vous dire, sinon que je mourrai plus tranquille en songeant au travail que j'ai accompli dans cette vallée. Maintenant, Marvin, je ne vous retiens plus. Mettez-les sous clé. Le reste suivra.

Il n'y a plus grand-chose à conter. Scanlan avait reçu un pli cacheté à déposer à l'adresse de Mlle Ettie Shafter : mission qu'il avait acceptée avec un clin d'œil et un sourire de connivence. Aux premières heures du matin, une jolie jeune fille et un homme très emmitouflé montèrent dans un train spécial qui avait été mis à leur disposition par la compagnie des chemins de fer, et ils quittèrent à toute vapeur cette terre de danger. Ce fut la dernière fois qu'Ettie et son amant foulèrent le sol de la vallée de la peur. Dix jours plus tard, ils se mariaient à Chicago ; le vieux Shafter servit de témoin à cette union.

Le procès des Éclaireurs eut lieu loin de l'endroit où leurs camarades auraient pu terroriser les gardiens de la loi. Ils se défendirent en vain. En vain l'argent de la loge (cet argent extorqué par le chantage) coula comme de l'eau pour tenter de les sauver. La déposition claire, lucide, objective de celui qui connaissait tous les détails de leur existence, de leur organisation et de leurs crimes parut irréfutable, et les astuces de la défense ne purent effacer l'impression qu'elle produisit. Enfin, après tant d'années, les Éclaireurs étaient brisés, dispersés ! Pour toujours le nuage se dissipait au-dessus de la vallée. McGinty mourut sur l'échafaud ; quand sonna l'heure de l'exécution, il rampa en geignant. Huit de ses principaux lieutenants partagèrent son sort.

Cinquante furent condamnés à des peines diverses d'emprisonnement. Le succès de Birdy Edwards était total.

Et pourtant, ainsi qu'il l'avait pressenti, la partie était loin d'être terminée. Il y eut une autre donne à jouer, puis une autre, et encore une autre. Ted Baldwin, par exemple, échappa à l'échafaud ; les Willaby également, ainsi que plusieurs autres redoutables chenapans de la bande. Pendant dix ans ils demeurèrent incarcérés ; puis ils retrouvèrent la liberté. Ce jour-là, Edwards, qui connaissait son monde, sut qu'il en avait fini avec la vie paisible qu'il menait. Sur tout ce qu'ils considéraient de plus sacré, ils avaient juré que son sang vengerait leurs camarades. Ils s'acharnèrent à tenir leur serment. Il dut quitter Chicago, après deux attentats qui furent si près de réussir qu'à coup sûr le troisième aurait été le bon. Il partit de Chicago sous un nom d'emprunt pour la Californie ; là la lumière sortit quelque temps de sa vie quand Ettie Edwards mourut. Une fois il faillit être tué. Travaillant dans un canyon sous le nom de Douglas avec un associé qui s'appelait Barker, il amassa une fortune. Un avertissement lui parvint : les chiens assoiffés de sang avaient de nouveau pisté sa trace. Alors il s'embarqua, juste à temps, pour l'Angleterre. Nous retrouvons ainsi le même John Douglas qui se remaria avec une femme également digne et qui vécut cinq années en gentilhomme campagnard dans le Sussex, jusqu’à ces événements étranges que nous avons relatés.

EPILOGUE

La police correctionnelle avait conclu son enquête. Le cas de John Douglas fut soumis aux assises. Il fut acquitté pour avoir agi en légitime défense. Holmes écrivit à sa femme :

A tout prix, faites-le quitter l'Angleterre. Il existe ici des organisations plus puissantes que celles auxquelles il a échappé. Il n'y a pas de sécurité possible en Angleterre pour votre mari.

Deux mois s'étaient écoulés. L'affaire était plus ou moins sortie de nos préoccupations. Un matin, un billet énigmatique fut glissé dans notre boîte aux lettres.

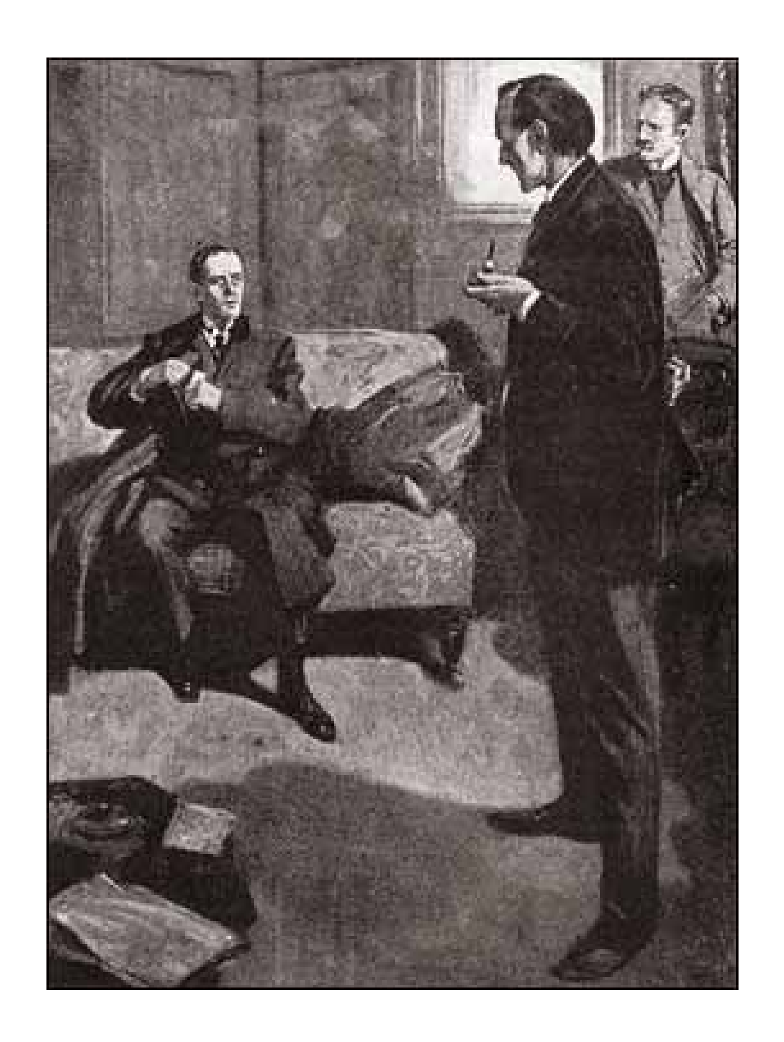
Mon pauvre Monsieur Holmes ! Oh là là !

Tel était le texte de cette singulière épître anonyme. J'éclatai de rire. Holmes devint grave.

– Une diablerie, Watson ! me dit-il.

Et il s'assit, le front soucieux.

Tard dans la soirée, Mme Hudson, notre propriétaire, nous communiqua un message : un gentleman désirait voir Holmes pour une affaire d'une extrême importance. Le visiteur fut aussitôt introduit : c'était M. Cecil Barker, notre ami du manoir aux douves. II avait les traits tirés, les yeux hagards.



– J'apporte de mauvaises nouvelles. Une nouvelle terrible, monsieur Holmes !

– C'est bien ce que je craignais, dit Holmes.

– Vous avez reçu un câble, n'est-ce pas ?

– J'ai reçu un billet de quelqu'un qui a reçu, lui, un câble.

– C'est le pauvre Douglas. On m'assure qu'il s'appelle Edwards, mais pour moi il restera toujours Jack Douglas du canyon de Benito. Je vous avais dit qu'ils étaient partis ensemble pour l'Afrique du Sud à bord du Palmyra il y a trois semaines.

– En effet.

– Le bateau a mouillé au Cap hier soir. J'ai reçu ce matin de Mme Douglas le câble suivant :

« *Jack perdu par-dessus bord au cours d'une tempête au large de Ste-Hélène. Personne ne sait comment l'accident s'est produit*

Ivy Douglas. »

– Ah ! c'est arrivé comme ça ? fit Holmes en réfléchissant Eh bien ! la mise en scène a été parfaite !

– Vous voulez dire que vous ne croyez pas à la version de l'accident ?

– Absolument pas.

– Il a été assassiné ?

– Certainement !

– Je le pense aussi. Ces Éclaireurs de l'enfer, cette bande vindicative de criminels...

– Non, non, mon cher monsieur ! dit Holmes. Il y a ici une main de maître. Il ne s'agit plus d'un fusil de chasse scié, ni de revolvers à six coups. Vous pouvez reconnaître un vrai maître à son coup de pinceau : je peux désigner un Moriarty quand j'en vois un. Ce crime ne provient pas d'Amérique, mais de Londres.

– Pour quel motif ?

– Parce qu'il est perpétré par un homme qui ne peut pas se permettre d'échouer : un homme dont la situation réellement unique dépend du fait que tout ce qu'il entreprend doit réussir. Un grand cerveau et une organisation colossale se sont occupés

de la disparition d'un seul homme. C'est, si vous voulez, écraser une noix avec un marteau-pilon : dépense d'énergie extravagante, mais la noix est tout de même écrasée.

– Comment cet homme a-t-il eu quelque chose à voir dans cette affaire ?

– Je peux seulement dire que la première information qui nous soit parvenue provenait de l'un de ses lieutenants. Ces Américains ont été bien avisés. Ayant projeté un coup en Angleterre, ils se sont associé un grand expert criminel, comme tout criminel étranger l'aurait fait. A partir de ce moment, le destin de leur homme était scellé. D'abord Moriarty s'est contenté de mettre sa machinerie en branle pour découvrir leur cible. Puis il a indiqué comment l'affaire pouvait être menée à bien. Finalement, quand il a appris que l'assassin envoyé d'Amérique avait échoué, il l'a prise en main pour lui donner une touche magistrale suprême. Vous m'avez entendu avertir Douglas au manoir de Birlstone. Je lui disais que les dangers à venir seraient plus grands que les dangers du passé. Avais-je tort ?

Barker se frappa le front de son poing fermé, dans un accès de colère impuissante.

– Me direz-vous que nous sommes contraints d'accepter cela ? Êtes-vous sûr que personne ne se haussera au niveau de ce roi des démons ?

– Non, je n'en suis pas sûr ! répondit Holmes, dont les yeux semblaient déchiffrer un avenir lointain. Je ne dis point qu'il ne peut pas être battu. Mais vous devez me laisser du temps… Oui, vous devez me laisser du temps !

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques minutes. Le regard prophétique cherchait encore à percer le voile.

Arthur Conan Doyle.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le Mystère de Val Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)
* Le Tordu (juillet 1893)

* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L’Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L’Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L’École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L’Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d’Archet

* L’aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d’Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L’Homme qui Grimpait (mars 1923)
* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)

* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

——

20 octobre 2003

——

- Source :

http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.